

TARDY DE MONTRAVEL, J.F.D.
C

2 vols in 1

SUITE

DU

TRAITEMENT

MAGNÉTIQUE

DE LA DEMOISELLE N.

SUITE
DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE
DE LA DEMOISELLE N.

Lequel a ſervi de baſe à l'Eſſai ſur la Théorie du ſomnambuliſme magnétique.

Par M. T. D. M. auteur de cet Eſſai.

Neque verò pigeat ex plebeiis ſciſcitari, ſi quid ad curandi opportunitatem conferre videatur.

Hypocr. præcept. ſect. 1.



A LONDRES.

1786.

ERRATA

DU PREMIER VOLUME.

Avant propos, *page* xxiij, *ligne* 14, dant la ville, *lisez* dans la ville.

Page 19, *ligne* 15, demande point, *lisez* demandoit point.

Page 26, *ligne* 18, que m'eût faite, *lisez* que m'avoit faites.

Page 28, *ligne* 16, que j'avois eu, *lisez* que j'avois eue.

Page 28, *ligne* 18, à l'accoutumée, *lisez* accoutumée.

Page 39, *ligne* 4, quelque malade, *lisez* quelques malades.

Page 42, *ligne* 15, ſeignements, *lisez* ſaignements.

Page 42, *ligne* 17, ces époques, *lisez* ſes époques.

Page 43, *ligne* 18, leurs paſſent, *lisez* leur paſſent.

Page 43, *ligne* 22, ſentant ſes coliques, *lisez* ſentoit ſes coliques.

Page 47, *ligne* 29, n'en réſulte, *lisez* en réſulte.

Page 49, *ligne* 12, des ſimples, *lisez* de ſimples.

Page 57, *ligne* 26, s'étoit plaint, *lisez* s'étoit plainte.

Page 60, *ligne* 5, réfléchi, *lisez* & réfléchi.

Page 60, *ligne* 25, ſon malade, *lisez* une malade.

Page 62, *ligne* 15, occaſionoient, *lisez* occaſionoit.

Page 72, *ligne* 18, croiſoient, *lisez* croiſoit.

Page 84, *ligne* 2, ſa criſe, *lisez* ſa chaiſe.

Page 95, *ligne* 5, enrendu, *lisez* entendu.

Page 97, *ligne* 16, éréſipele, *liſez* éryſipele.
Page 110, *ligne* 11, j'avois mêlée, *liſez* j'avois mêlé.
Page 110, *ligne* 14, à travers d'un, *liſez* à travers un.
Page 112, *ligne* 4, la brûlé, *liſez* l'a brûlé.
Page 114, *ligne* 7, de rniérement, *liſez* derniérement.
Page 124, *ligne* 14, être, *liſez* n'être.
Page 131, *lignes* 5 & 6, acquerent, *liſez* acquierent.
Page 131, *ligne* 16, diſparues, *liſez* diſparu.
Page 136, *ligne* 2, avoits fait, *liſez* avoit faits.
Page 146, *ligne* 31, dans la tête, *liſez* ſans la tête.
Page 150, *ligne* 24, tourments, *liſez* tournoiements.
Page 175, *ligne* 24, d'analogie, *liſez* d'analogies.
Page 178, *ligne* 1, devenus, *liſez* devenues.
Page 179, *ligne* 27, jouants, *liſez* jouant.
Page 180, *ligne* 9, ſortit, *liſez* ſorti.
Page 182, *ligne* 2, plus en plus, *liſez* de plus en plus.
Page 182, *ligne* 18, le fluide ſoleil, *liſez* le fluide du ſoleil.
Page 183, *ligne* 17, compoſante, *liſez* compoſantes.
Page 183, *ligne* 21, au contrat, *liſez* au contact.
Page 184, *ligne* 25, poulmons, *liſez* poumons.
Page 185, *ligne* 15, mains, *liſez* main.
Page 186, *ligne* 13, enfin, *liſez* afin.
Page 186, *ligne* 15, obtenu, *liſez* obtenus.
Page 187, *ligne* 21, pouls, *liſez* pouce.
Page 201, *ligne* 27, je trouverai, *liſez* je trouvai.
Page 203, *lignes* 10 & 11, dévination, *liſez* divination.
Page 203, *ligne* 26, des nouvelles, *liſez* de nouvelles.

Page 207, *ligne* 1, j'ai eue, *lisez* j'ai eu.

Page 209, *ligne* 14, tournements, *lisez* tournoiements.

Page 213, *ligne* 25, des ſcience, *lisez* des ſciences.

Page 214, *ligne* 27, la vue, *lisez* l'a vue.

Page 215, *ligne* 5, ayant augmentées, *lisez* ayant augmenté.

Page 216, *ligne* 11, elle eu, *lisez* elle eut.

Page 226, *ligne* 24, concluera, *lisez* conclura.

Page 236, *ligne* 12, produits, *lisez* produit.

Page 236, *ligne* 23, leurs, *lisez* leur.

Page 237, *ligne* 4, guéris, *lisez* guéri.

Page 242, *ligne* 1, preſſentation, *lisez* preſſenſations.

Page 243, *ligne* 2, génie, *lisez* genre.

Page 247, *ligne* 7, diminués, *lisez* diminué.

Page 249, *ligne* 22, l'athſpere, *lisez* la ſphere.

Page 254, *ligne* 1, qu'eu, *lisez* que.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 33, *ligne* 6, reſtrainte, *lisez* reſtreinte.

Page 36, *ligne* 20, d'orages, *lisez* d'orage.

Page 37, *ligne* 25, feu igné, *lisez* feu ignée.

Page 42, *ligne* 25, quitté, *lisez* quittée.

Page 44, *ligne* 23, par intervalle, *lisez* par intervalles.

Page 52, *ligne* 12, leſtement, *lisez* lentement.

Page 53, *ligne* 25, je n'en euſſe, *liſez* je n'euſſe.
Page 78, *ligne* 10, Mlle. N., *liſez* Mlle. ***.
Page 79, *ligne* 27, pour ſe rendre, *liſez* pour le rendre.
Page 117, *ligne* 23, indiquée, *liſez* indiqué.
Page 135, *ligne* 17, je dormais, *liſez* je dormois.
Page 143, *lignes* 8 & 10, r'ouvrir, *liſez* rouvrir.
Page 148, *ligne* 15, dit, *liſez* dits.
Page 179, *ligne* 10, ſuffit, *liſez* ſuffi.
Page 184, *ligne* 6, l'impudence, *liſez* l'imprudence.
Page 185, *ligne* 18, extenſion à, *liſez* extenſion de.
Page 187, *ligne* 2, concourrent, *liſez* concourent.

SUITE



SUITE
DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE
DE LA DEMOISELLE N.

APRÈS vingt-deux mois d'une ſuppreſſion totale de ſes regles, accompagnée de tous les accidents fâcheux qui devoient en être la ſuite, la Dlle. N. étoit enfin guérie. J'ai donné, dans la premiere partie de ce journal, tous les détails de cette cure ; je ne les rappellerai pas ici. Je me contente de répéter, qu'à l'époque du 15 mai, & lors du retour de ſes regles, la Dlle. N. paroiſſoit jouir, & jouiſſoit en effet de la meilleure ſanté. L'appétit & le ſommeil avoient ramené l'embonpoint & la gaieté ; mais cet état ne fut pas de longue durée.

A peine la Dlle. N. commençoit-elle à goûter ce premier moment de bien-être qu'elle tomba dans une maladie toute différente de la premiere, maladie toujours dangereuse lorsqu'elle se développe à l'âge qu'avoit alors cette fille, & qui dut paroître mortelle dans un sujet déjà épuisé par une maladie grave qui avoit duré près de deux ans.

Dès l'instant où l'on fut instruit que la Dlle. N. avoit la petite vérole, personne ne douta que cette fille ne dût y succomber. Les gens de bonne foi, ne voyant dans cet événement qu'un accident très-naturel, se contenterent de plaindre cette fille & d'en désespérer. Les incrédules, au contraire, se flatterent (*a*)

(*a*) Cette expression paroîtra sans doute un peu forte à ces hommes droits & vraiment sensibles, qui, sans admettre encore les phénomenes du somnambulisme dont ils n'ont pu être témoins, ne laissent pas cependant de faire des vœux sinceres pour le développement d'une découverte qui promet le bonheur de l'humanité. Mais ceux des magnétiseurs qui auront rencontré des incrédules de mauvaise foi, des incrédules qui, fuyant la lumiere avec obstination, ne persistent à proscrire le magnétisme que parce qu'ils n'ont point eu d'abord le bon esprit de suspendre leur jugement ; des incrédules, enfin, qui, prompts à jeter inconsidérément le ridicule sur les partisans d'une découverte utile, ferment les yeux sur le ridicule bien mieux fondé qui suit toujours l'entêtement de l'amour-propre : ces magnétiseurs,

que ſa mort prochaine détruiroit les préjugés; que ſa guériſon récente commençoit à donner en faveur du magnétiſme. Ils ne firent pas réflexion que quand même elle ſeroit venue à mourir de la petite vérole, il n'en auroit pas moins été vrai qu'elle avoit été guérie auparavant de ſa ſuppreſſion. L'entêtement ne raiſonne pas; d'ailleurs, la vue d'une fille qui venoit d'être guérie par le ſeul effet du magnétiſme les offuſquoit; ils ſe flatterent que la petite vérole pourroit les en délivrer : on va voir comment leur attente fut trompée.

J'ai dit qu'après le retour de ſes regles, la Dlle. N. continua de ſe rendre au lieu du traitement, & j'ai rendu compte de ce qui s'y paſſa les 17 & 18 du mois de mai. Cette fille vouloit abandonner le traitement; elle croyoit n'en avoir plus beſoin : mais, ſans lui faire connoître qu'elle ſe le fût preſcrit elle-même pendant ſes ſommeils, je n'eus pas de peine à lui faire entendre que ſa guériſon n'étoit point encore aſſez conſolidée pour lui permettre d'abandonner le magnétiſme. Je lui fis comprendre que le ſang n'ayant pas encore repris

---

dis-je, ne trouveront rien d'exagéré dans le jugement que j'en ai porté, & je ſuis bien perſuadé qu'ils reconnoîtront leurs incrédules aux traits ſous leſquels je viens de peindre l'incrédulité.

parfaitement sa véritable route, il étoit à craindre qu'il ne revînt à se porter, comme avant sa guérison, à la poitrine & à la tête; enfin, j'exigeai qu'elle continueroit à se faire magnétiser au moins jusqu'à son époque suivante. Je reprends la suite de ce traitement au 19 mai.

1785, Mai 19. Le 19 mai je magnétisai la Dlle. N., le matin au baquet, & le soir chez elle comme à l'ordinaire, & sa crise du soir fut la même que celles des jours précédents. Je remarquai qu'il lui étoit sorti quelques boutons au visage & sur la poitrine. Ces boutons ne m'inquiéterent pas; je ne me connoissois point assez en petite vérole pour soupçonner qu'ils fussent les signes de cette cruelle maladie. Je jugeai, au contraire, qu'à l'époque du 15 mai la nature avoit fait un effort général, & je pris ces boutons pour des feux passagers, provenant d'un reste d'âcreté dans le sang. Ma malade sentoit en même temps un bien-être intérieur qui me confirma dans mon erreur; d'ailleurs, j'ignorois entiérement que cette fille n'eût pas eu la petite vérole.

Si j'en avois été instruit, j'aurois apporté dans ma conduite bien des précautions dont j'étois loin de soupçonner la néceffité. M. D. que je voyois souvent, avoit depuis peu fait

inoculer mesdemoiselles ses filles ; & comme je ne prévoyois point ce qui pourroit en arriver, j'allois chez elles plusieurs fois le jour, & souvent j'en sortois pour me rendre chez la Dlle. N. Ce fut peut-être de ces fréquentes visites que je lui apportai le germe de la maladie ; peut-être aussi cette fille la prit-elle de quelqu'autre. Quoi qu'il en soit, l'éruption commençoit le 19 à se faire chez la Dlle. N., sans qu'elle eût ressenti auparavant aucune incommodité, ni même aucun mal-aise intérieur, ce que j'attribuai depuis à l'action du magnétisme. Mai 19.

Le 20, je ne permis point à la Dlle. N. de se rendre au lieu du traitement. Je craignois que le grand air ne contrariât la sortie de ses boutons, que je continuois à prendre pour des feux ; je la magnétisai chez elle le matin & le soir de ce jour-là aux heures ordinaires. Le nombre des boutons avoit beaucoup augmenté pendant la nuit, & ma malade en étoit méconnoissable. Je voyois cependant, avec beaucoup d'étonnement, un air de gaieté & de satisfaction briller chez elle au travers de ce masque hideux ; elle ne se plaignoit d'aucun mal, elle ne toussoit plus : enfin, tout en elle annonçoit la meilleure santé. De mon côté, je ne me relâchois point sur le magnétisme ; Mai 20.

& ſans ſoupçonner encore la petite vérole, j'étois perſuadé qu'il falloit ſaiſir ce moment d'éruption, & ſeconder le travail que la nature me paroiſſoit faire alors pour achever de purifier le ſang.

Mai 20.

Je ne doute point que le magnétiſme ne ſoit infiniment utile en pareilles circonſtances. Le fluide qu'il met en action doit donner aux nerfs une augmentation de ton & de reſſort proportionnée à l'efferveſcence du ſang & des humeurs. Par-là, ſans doute, il ſoutient & prolonge cette efferveſcence juſqu'au moment de l'éruption parfaite ; par-là, il maintient, entre les ſolides & les fluides, l'équilibre néceſſaire. Si la petite vérole n'eſt autre choſe que le développement d'un virus dont nous portons en nous le germe ; ſi ce ce développement ne s'opere que par une fermentation ſurabondante donnée à notre ſang par une cauſe quelconque ; ſi le travail de la nature a pour objet, en ce moment, de pouſſer au dehors le virus développé & circulant dans la maſſe ; il eſt certain que tout ce qui augmentera le reſſort des ſolides, en proportion du mouvement des fluides, devra faciliter ce travail ; la Dlle. N. en va fournir la preuve.

Mai 21.

Le 21 je magnétiſai la Dlle. N. chez elle, comme j'avois fait la veille ; elle s'étoit levée,

elle ne se plaignoit d'aucun mal, & je lui trouvai seulement un peu d'émotion dans le pouls ; mais elle étoit couverte de boutons jusque sous la plante des pieds ; un de ses yeux étoit entiérement fermé, & l'autre pouvoit à peine s'ouvrir. Ma malade étoit néanmoins de la plus grande gaieté ; elle ne se lassoit pas de me répéter que jamais elle ne s'étoit sentie intérieurement aussi bien, elle se plaignoit simplement de quelques boutons au gosier. Mai 21.

Il ne m'étoit plus possible de me méprendre sur le genre de cette maladie, aussi ne doutai-je plus que ce ne fût la petite vérole. J'en fus alarmé d'abord ; mais, sans en rien témoigner à ma malade, j'appliquai tous mes efforts, ce jour-là, à la faire tomber en somnambulisme. Je ne pus y réussir, sans doute parce que je m'y pris mal ; je chargeai fortement l'estomac, persuadé qu'il étoit le foyer de la maladie, & en effet j'occasionai dans cette partie une grande chaleur qui se répandit bientôt dans tout l'intérieur de ma malade : elle se sentit beaucoup plus forte à la fin de la séance. Je suis persuadé que si j'avois chargé alors fortement la tête, j'aurois obtenu le somnambulisme, & ma malade m'en a depuis assuré dans ses nouveaux sommeils : mais je l'ignorois alors, & je perdis cette occasion

précieuſe de rendre ſomnambule un malade
Mai 21. atteint de la petite vérole.

Après avoir inutilement employé tous mes efforts auprès de la Dlle. N., je me déterminai à lui amener un médecin. Je ne connoiſſois point aſſez la petite vérole pour oſer me charger ſeul de traiter cette grave maladie ; & quoique tout annonçât jusque-là qu'elle ſeroit bénigne, il pouvoit ſurvenir des accidents fâcheux que je n'aurois pu prévenir, & auxquels je n'aurois pas ſu rémédier. J'aurois donc cru commettre une imprudence impardonnable, ſi ne ſachant pas rendre la Dlle. N. ſomnambule, j'avois pris ſur moi ſeul les ſuites d'une maladie toujours dangereuſe en elle-même, & plus encore à l'âge de cette fille. Je pris donc le parti de continuer à la magnétiſer aſſiduement & le plus fortement qu'il me ſeroit poſſible, pour aider aux ſecours connus de la médecine ordinaire, que je me déterminai à lui faire adminiſtrer.

Dans cette vue, j'engageai un médecin, auquel j'avois la plus grande confiance, à voir la Dlle. N., & à la ſuivre avec ſoin pendant tout le cours de cette maladie. Ce médecin, à ma priere, fit le 21 ſa premiere viſite à ma malade. Depuis cette époque, il la vit régulièrement deux fois par jour jusqu'à ſon entiere guériſon. Dès la premiere viſite, il augura

très-bien de la maladie ; il ne trouva à la Dlle. N. que la fievre néceſſaire pour faciliter l'éruption, & il ne conſeilla que les bains de jambes tiedes, ſoir & matin, & pour boiſſon ordinaire le lait coupé avec de l'eau de ſureau : ſes ordonnances furent ſuivies à la lettre. Mai 21.

J'obſervai ce jour-là que le magnétiſme de l'après-midi avoit produit chez ma malade une criſe abſolument ſemblable à celles qu'elle avoit eues chaque jour depuis le 11 ; même accablement d'abord, & enſuite l'eſpece de réveil où ma malade ſe trouva beaucoup mieux, qu'elle n'avoit été avant la ſéance.

Le 22, le médecin nous dit que la petite vérole étoit confluente ; mais il trouva qu'elle ſortoit à ſouhait, & la malade lui parut être auſſi bien qu'on pouvoit le déſirer : elle n'avoit qu'autant de fievre qu'il en falloit pour manifeſter le travail de la nature ; du reſte, elle ne ſe plaignoit d'aucun mal, & ſa tête, quoique fort enflée, ne la faiſoit point ſouffrir : le médecin ne vit rien de nouveau à lui preſcrire. Mai 22.

Je magnétiſai la Dlle. N. pendant qu'elle avoit les jambes dans le bain : je voulus d'abord charger l'eſtomac comme j'avois fait la veille ; mais la malade ne tarda pas à ſe plaindre que je lui donnois mal à la tête, elle commençoit même à y ſentir de l'embarras ;

Mai 22. & je ne doute pas que si j'avois insisté, & sur-tout si je m'étois appliqué à charger la tête, ma malade ne se fût endormie cette fois; mais je n'osai le faire, la petite vérole m'effrayoit. J'avois dans ce temps-là trop peu d'expérience en magnétisme pour oser prendre sur moi de l'employer (sur-tout dans une maladie aussi grave), de la maniere dont je l'emploirois aujourd'hui; & j'aurois craint de causer quelque révolution fâcheuse si j'avois suivi mes propres notions. Cet excès de circonspection ne pouvoit être blâmable; mais j'ai souvent regretté d'avoir manqué une si belle occasion de m'instruire. Je me bornai donc pour lors à magnétiser ma malade, d'abord le long des bras, puis de la tête aux genoux; quelquefois je touchois le corps; d'autres fois je présentois seulement, de loin, mes mains étendues, & je les faisois descendre lentement le long des côtés. Le mal de tête se dissipa à mesure que je dirigeai en bas le courant du fluide qui avoit commencé à charger cette partie. Ma malade éprouva ensuite une fraîcheur intérieure & très-sensible, qui suivit d'abord le mouvement de mes mains, & qui se répandit bientôt après dans tout son corps, tandis que je ressentois aux creux de mes mains une chaleur âcre & brûlante. Je jugeai que j'avois produit cet effet en donnant

au fluide une circulation libre & naturelle ; & conjecturant que le feu brûlant que ma malade éprouvoit de temps en temps dans l'intérieur, ne provenoit que de la trop grande fermentation du sang ; je pensai qu'en donnant à ses nerfs plus de ressort j'avois rétabli l'équilibre, d'où résultoit, par comparaison, une sensation de fraîcheur. La crise du soir, bien caractérisée, qu'éprouva ma malade, comme les jours précédents, me confirma dans cette opinion : en outre, cette crise, pendant laquelle je n'avois point interrompu le magnétisme, se termina comme les autres par le bien-être & la gaieté du réveil. Mai 22.

Depuis le 23 mai jusqu'au 3 juin, la petite vérole eut son cours ordinaire. Sans entrer dans un détail minutieux de toutes les nuances que cette maladie me présenta durant cet intervalle, je dirai seulement qu'elle fut très-heureuse, & que le médecin, qui voyoit régulièrement ma malade, & qui d'abord avoit été en quelque sorte alarmé de voir la petite vérole devenir confluente, ne pouvoit se lasser de répéter dans chacune de ses visites, qu'elle alloit aussi bien qu'on pouvoit le désirer. Il suspendit, dès le 25, l'usage des bains de jambes, & à la place du lait coupé avec de l'eau de sureau, il ordonna, pour toute boisson, Du 23 mai au 3 juin.

Du 23 mai au 3 juin.

une limonade légere ; il purgea deux fois la malade avec une médecine dans laquelle il fit entrer la manne. Je note cette particularité, parce que la Dlle. N. me dit par la suite, & pendant ses nouveaux sommeils magnétiques, que la manne lui avoit été contraire : enfin, dès le 28 la malade fut en état de se lever, au grand étonnement de ceux qui, connoissant le mauvais état où se trouvoit depuis long-temps cette fille, n'avoient pu croire qu'elle échappât à une petite vérole confluente & de la plus mauvaise qualité.

Je magnétisois réguliérement soir & matin la Dlle. N. ; mais, je le répete, je ne sus jamais tirer parti de son état pour la faire tomber en somnambulisme, ou plutôt je ne l'osai pas, & cependant rien n'eût été plus facile. Je la magnétisois ordinairement ainsi : après avoir chargé son estomac avec opposition, en présentant une de mes mains, les doigts en pointe, vis-à-vis son gosier & à quelques distance. Je faisois descendre cette main très-lentement, & toujours éloignée du corps, jusqu'aux genoux : ensuite, placé en face, je présentois de loin mes deux mains étendues à la hauteur du gosier de la malade, & je les laissois descendre lentement jusqu'à ses pieds, le long de ses côtés. Pendant ce magnétisme, ma malade éprouvoit toujours un sentiment délicieux de

fraîcheur, qui commençoit par suivre intérieurement la direction que je donnois à mes mains, & qui, se répandant par-tout son corps, finissoit par lui donner un bien-être très-marqué. Elle s'assoupissoit alors & dormoit chaque fois, pendant près de trois quarts d'heure, du sommeil le plus tranquille, que je regardai toujours comme un sommeil naturel; un peu plus d'action dans ma volonté auroit changé ce sommeil en somnambulisme, & la malade s'en seroit mieux trouvée. Je le sais aujourd'hui, & je n'aurois garde d'y manquer en pareille circonstance; mais je n'osai pas pour lors faire ce pas de plus, & l'on va voir que je ne m'y décidai que lorsque la convalescence de ma malade eut diminué mes craintes : mais aussi je ne retrouvai plus le somnambulisme parfait que cette fille m'auroit présenté pendant le fort de sa maladie.

Du 23 mai au 3 juin.

Depuis plusieurs jours j'avois remarqué que la Dlle. N., avant de s'assoupir, avoit toujours la tête un peu embarrassée; elle s'endormoit ensuite, mais je ne faisois rien pour fortifier son sommeil & le rendre magnétique. Elle se trouvoit, après son réveil, bien mieux qu'auparavant, mais elle n'étoit pas cependant aussi bien qu'elle avoit été anciennement au sortir de ses crises; j'attribuois cette différence à l'effet

Juin 3.

de la petite vérole. Ma malade, ces jours-là, prenoit tous les ſoirs, ſur les huit heures, un mal de tête aſſez fort, & ſes nuits étoient un peu agitées ; je rejetois encore tous ces accidents ſur ſa maladie, & je ne voyois pas que, ſans m'en douter, j'en étois la ſeule cauſe. Si j'avois aidé de tout mon pouvoir le travail de la nature ; ſi au lieu d'un aſſoupiſſement paſſager j'avois donné le ſomnambuliſme ; ſi les criſes enfin avoient été parfaites, tous ces accidents n'auroient point eu lieu. Ce fut d'après ces réflexions que je me déterminai, le 3 juin, à pouſſer le magnétiſme auſſi loin qu'il pourroit aller, & à rendre, s'il étoit poſſible, la Dlle. N. ſomnambule : mais je n'eus garde de l'en prévenir.

Juin 3.

L'après-midi je la magnétiſai de la tête aux genoux, comme à mon ordinaire. Après environ dix minutes elle s'aſſoupit ; je continuai le magnétiſme, & au bout d'un autre quart d'heure elle ſe ſouleva, en me diſant, comme elle avoit fait tous les jours précédents, qu'elle étoit trop chargée. Au lieu de la calmer alors & de terminer la ſéance, comme j'avois fait ces jours-là, je continuai à la magnétiſer, toujours de la tête aux genoux, le long des côtes, obſervant ſeulement de la fixer à la tête avec une volonté forte & déterminée de la rendre ſomnambule. Elle fit

d'abord quelques efforts pour se défendre du sommeil, mais ce fut en vain ; quelques minutes après ses yeux se fermerent, & elle tomba en crise magnétique.

Juin 3.

Je me hâtai de la questionner. Dormez-vous, lui dis-je ? — Je dors, mais ce n'est point d'un sommeil aussi parfait que ceux que j'avois anciennement. — Me voyez-vous ? — Je vois le jour, mais je ne vois pas assez clair pour distinguer les objets. Une personne présente voulut alors interroger ma malade ; celle-ci ne l'entendit point. Je continuai mes questions :. Voyez-vous votre intérieur, & l'état où vous a laissé la petite vérole ? — Je ne dors pas assez pour voir mon intérieur. Tout ce que je peux dire, c'est que je ne sens aucun mal. — Aurez-vous à l'avenir quelques sommeils plus parfaits ? — Je ne le crois pas, je ne suis plus assez malade ; si vous m'aviez endormie pendant les premiers jours de ma petite vérole, mes crises auroient été bien plus parfaites encore qu'elles n'étoient anciennement ; celle d'avant-hier même auroit pu être assez bonne : mais aujourd'hui je suis plus forte, & je ne peux plus dormir aussi bien. — Comment auroit-il fallu m'y prendre pour vous endormir pendant les premiers jours de votre maladie ? — Vous n'auriez eu seulement qu'à joindre au magnétisme simple & naturel que vous

employiez une volonté forte de m'endormir.
Juin 3. — Je craignois de vous faire mal. — Au contraire, vous m'auriez fait beaucoup de bien ; & ſi j'avois eu des criſes completes, vous ne m'auriez pas vu agitée & fatiguée comme je l'étois alors tous les ſoirs. — Voyez-vous l'époque prochaine de vos regles ? — Je crois toujours que cette époque ſera le 10 de ce mois ; mais je ne la vois pas auſſi clairement que je voyois anciennement celle du 15 mai ; je ne dors plus de même. — Et l'époque de juillet, la voyez-vous ? — Je ne la vois pas mieux ; je crois cependant que j'aurai le 20 les coliques, avant-coureurs de cette époque, & que les regles ne paroîtront enſuite que le 28. — Ai-je bien fait de vous endormir aujourd'hui ? — Oui, je ſuis très-bien, & je ſerai beaucoup mieux à mon réveil.

Après une demi-heure de ce ſommeil imparfait, ma malade ſe réveilla ; mais elle ne put ouvrir les yeux, & je fus obligé, comme autrefois, de les lui ouvrir. Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire de faire remarquer ici la différence qu'il y eut entre ce ſommeil & les ſommeils anciens. La Dlle. N. n'étoit plus aſſez malade pour être ſuſceptible d'un ſomnambuliſme parfait. Ses nerfs n'étoient plus aſſez irritables ; & le fluide magnétique ne rencontrant plus d'obſtacles dans la matrice, n'étoit plus

plus réagi au cerveau avec autant d'abondance, ni d'une maniere aussi soutenue. Je rendrai compte de ces sommeils imparfaits avec la même exactitude que j'ai apportée à détailler les anciens sommeils : on verra que ma malade, toujours sûre dans ceux-ci, se trompa quelquefois dans les autres; & l'on ne sera pas fâché de pouvoir observer, dans la variation de ces sommeils, les influences des différentes maladies. Juin 3.

Je terminai la séance du 3 juin, en calmant la Dlle. N., qui m'assura qu'elle étoit beaucoup mieux qu'elle n'avoit été depuis le 15 mai.

Le matin du 4 juin, après m'être mis pendant une heure au baquet, afin de me charger toujours plus de fluide, j'allai magnétiser la Dlle. N. chez elle. Elle ne fut point assoupie pendant cette séance, comme elle l'avoit été le matin des jours précédents; ce que j'attribuai à la crise qu'elle avoit eue la veille, & qui lui avoit manqué les autres jours. Elle sentit pendant le magnétisme quelques légeres coliques & le point de côté, qui caractérisoient anciennement l'approche de ses regles; ce qui me fit penser qu'elle pourroit bien les avoir le 10, ainsi qu'elle me l'avoit annoncé dans ses anciens sommeils. J'avois cependant peine à me persuader que la petite vérole n'y Juin 4.

eût apporté aucun changement, & je ne comptois pas non plus beaucoup sur la prédiction incertaine que ma malade m'avoit faite la veille.

Juin 4.

L'après-midi j'eus à peine magnétisé la Dlle. N., pendant un demi-quart d'heure, qu'elle tomba en crise magnétique. Le grand jour parut lui faire mal aux yeux, & dès qu'elle fut endormie, elle les couvrit avec un mouchoir en plusieurs doubles, qui lui enveloppoit en même temps le nez. J'étois impatient d'apprendre d'elle quelque chose de positif sur son état intérieur & sur l'époque du 10, dont je doutois beaucoup. Voyez-vous aujourd'hui, lui demandai-je, si la petite vérole n'a point formé de dépôt ? — Je ne vois pas bien dans moi, me répondit-elle, mais je ne crois pas qu'il y ait aucun mal. Si j'avois quelque dépôt, je serois plus malade, & alors je le verrois sûrement. — Pourquoi dormez-vous ? — Je ne sais, & je n'en vois pas la cause, à moins que ce ne soit parce que je suis plus foible à la suite de ma maladie.

Cette réponse de la Dlle. N. est bonne à remarquer ; elle prouve que les malades peuvent souvent devenir somnambules par plusieurs causes réunies, & ne pas voir distinctement, & dans le même temps, chacune de ces causes. Je suis persuadé que les sommeils

magnétiques dont je parle actuellement étoient bien moins occasionés par un reste de foiblesse, à la suite de la petite vérole, qu'ils n'étoient l'effet d'un dépôt que la Dlle. N. avoit depuis sept ans dans la tête. Cette fille cependant ne voyoit point alors ce dépôt ; elle ne l'avoit point vu non plus pendant ses premiers sommeils ; & elle ne commença dans la suite à le découvrir, que lorsqu'une circonstance due au hasard développa ce dépôt, & lui donna une influence plus directe sur son état intérieur. C'est ainsi que cette fille, dans sa premiere maladie, & avant l'époque du 15 mai, avoit dormi pendant dix-huit jours, sans se douter de ce gros ver qu'ensuite elle apperçut tout-à-coup, lorsque l'action magnétique eut changé sa maniere d'exister, relativement à ma malade.

Juin 4.

Je pense donc qu'un somnambule peut très-bien n'appercevoir qu'une partie des maux dont il a en lui le germe, & n'en découvrir les causes particulieres que successivement & à mesure que ce germe se développe : je n'entends parler ici que des causes actives, c'est-à-dire de celles qui réunies concourent actuellement, & chacune plus ou moins, à l'état de maladie de ce somnambule ; car je ne vois pas pourquoi il découvriroit aussi le germe passif & non développé des maladies commu-

nes à tous les hommes, jufqu'à ce que ce germe commence à entrer en action par une caufe quelconque.

Juin 4.

Ce que je dis ici, je l'ai dit dans le temps à quelques perfonnes qui me parurent étonnées que la Dlle. N. qui avoit fi bien vu, dans fes premiers fommeils, l'époque du 15 mai, & même l'époque plus éloignée du 28 juillet, n'eût pas vu également la petite vérole qu'elle devoit avoir le 20 mai. Il eft certain que cette fille avoit apporté en naiffant le germe de cette funefte maladie ; mais il eft certain auffi que ce germe avoit été purement paffif jufqu'au moment où une caufe extérieure étoit venue le développer : il eft certain que ce germe de petite vérole n'étoit entré pour rien dans les caufes de la maladie qu'elle avoit alors. Pourquoi donc l'auroit-elle vue ? Pourquoi en auroit-elle preffenti le développement, dans le temps où la caufe de ce développement n'exiftoit point encore ? La Dlle. N. avoit ceffé de dormir dès le 10 mai ; l'éruption ne s'étoit faite chez elle que le 20, ou tout au plus le 19 : or, il eft bien reconnu, par tous les médecins, que l'intervalle entre la communication de la petite vérole & l'éruption eft au plus de fix ou fept jours. Le germe d'une petite vérole, dont l'éruption ne fe manifefta que le 19, n'étoit donc pas encore en action

& développé chez la Dlle. N. le 10. De plus, je n'ai jamais douté que je n'eusse apporté à ma malade la petite vérole que les Dlles. D. avoient alors par inoculation : or, chez ces demoiselles l'éruption s'étoit faite le 11 mai, & ma malade avoit cessé de dormir dès le 10. Comment donc auroit-elle pu ce jour-là découvrir en elle une cause extérieure de maladie qui ne s'étoit pas même encore manifestée chez les Dlles. D. Juin 4.

Cette réponse parut satisfaisante à tous ceux qui n'avoient fait la question que dans la vue de s'éclairer par l'examen & la discussion des faits ; mais elle ne satisfit pas de même le petit nombre de personnes qui n'avoient, dans leurs questions, d'autre but que celui de motiver une incrédulité préméditée.

Si l'on compare les sommeils qu'avoit la Dlle. N. après sa petite vérole, avec les sommeils bien plus parfaits qu'elle avoit eus pendant la suppression de ses regles, on en conclura, ce me semble, que le somnambulisme magnétique doit non-seulement s'affoiblir en proportion du retour de la santé, mais qu'il doit encore varier dans le même sujet, suivant les différents genres de maladies. On en conclura que cet état doit être d'autant plus parfait, que les parties malades correspondent plus particuliérement & plus sympa-

tiquement au cerveau. Je crois pouvoir assurer, par exemple, que toute maladie particuliere à la matrice, produira un somnambulisme plus parfait que ne pourroit faire toute autre maladie locale; je crois qu'une maladie qui attaquera la masse entiere des nerfs ou celle du sang, donnera un somnambulisme encore plus parfait: on conçoit combien il peut se rencontrer de variété dans cet état, suivant que toutes ces causes agissent séparément ou combinées dans différents sujets.

Juin 4.

Je continuai mes questions. Etes-vous assurée d'avoir vos regles le 10 de ce mois? — Je le crois toujours, mais je n'en suis pas sûre; je ne vois point à présent ces choses-là comme je les voyois anciennement. — Dormirez-vous encore long-temps? — Je ne sais; mais au moins suis-je bien assurée que je ne dormirai pas le 10: je dormirai d'ici là tous les jours, mais ce sera d'un sommeil imparfait; je crois cependant que celui du 7 sera un peu meilleur. — Pourquoi ce jour-là de préférence? — Parce que je me serai mise le matin au baquet, & que je serai plus chargée de fluide. — Voyez-vous toujours cet accident dont vous m'aviez parlé pendant vos anciens sommeils, & que vous craigniez alors pour le 10 juillet? — Oui, je le vois de même, & plus je vais, plus j'en suis inquiete. — Pourquoi vous en

inquiéter, puiſque vous ſavez bien que je le préviendrai? — N'importe; & quoique vous m'empêchiez de monter à cheval, je ſens que ce jour-là je ſerai extrêmement agitée, & que je ſouffrirai beaucoup depuis le matin juſqu'à deux heures après midi. — Je ne conçois pas comment vous pouvez me parler avec autant d'aſſurance d'un événement tel que celui-là pour le 10 juillet, tandis que vous ne voyez pas même ſi vous aurez vos regles le 10 juin? — Je ne vois point mes regles, parce que pour que je puſſe les prévoir, ne fût-ce qu'un jour d'avance, il faudroit que je viſſe travailler en moi la nature; mais ce n'eſt point la circulation de mon ſang qui me fait juger de l'accident que je crains pour le 10 juillet, c'eſt mon eſprit qui le voit, & il en eſt tellement frappé que je ſuis bien aſſurée que cet accident auroit lieu ſi vous ne le préveniez pas, & que je ne peux m'empêcher de friſſonner toutes les fois que j'y penſe. Juin 4.

Me voyez-vous, lui demandai-je enſuite? — Je vois, me répondit-elle, quelques brouillards confus; mais je ne diſtingue rien de particulier. — Y verrez-vous mieux le 7? — Je ne dors pas aſſez bien aujourd'hui pour pouvoir en être aſſurée; mais je pourrois voir ce jour-là dans mon intérieur, & ne pas voir pour cela ce qui ſeroit autour de moi. J'enga-

Juin 4. geai alors plusieurs personnes à adresser la parole à ma malade ; mais elle ne les entendit point, ce qui me prouva que son sommeil étoit vraiment magnétique & bien caractérisé, & que l'imperfection de ce sommeil ne provenoit que des dispositions intérieures de la malade.

Cette crise avoit duré près d'une heure, lorsque la Dlle. N. se plaignit de quelques coliques assez fortes ; elle avoit aussi les pieds, les jambes & les genoux brûlants. Je suivis l'indication de la nature, & je m'attachai à soutenir la circulation que le sang paroissoit prendre vers les extrémités inférieures ; j'y réussis tant que le sommeil dura, mais dès que ma malade fut réveillée, & peu d'instants après que je lui eûs ouvert les yeux, les coliques cesserent, & elles furent remplacées par une toux assez fréquente : je vis bien que le sang avoit repris le chemin de la poitrine ; mais après avoir fait encore quelques efforts pour l'en détourner, je fus forcé d'y renoncer pour cette fois, parce que, sans diminuer le mal de poitrine, j'occasionois des douleurs de tête assez fortes.

Juin 5. Le 5, au matin, il n'y eut rien de remarquable.

L'après-midi je magnétisai la Dlle. N.

comme à mon ordinaire. Je commençai par charger fortement l'estomac ; puis, me plaçant en face, je magnétisai de la tête le long des bras, & du gosier aux genoux le long des côtés. Au bout d'un demi-quart d'heure de ce magnétisme, pendant lequel je fixois fortement ma malade à la tête, elle entra en crise magnétique ; je m'apperçus d'abord qu'elle détournoit sa tête, & qu'elle cherchoit avec soin à éviter mes yeux : les siens étoient bien fermés. Je lui demandai si je la fatiguois, & si elle voyoit le fluide. — Je ne le vois pas, me répondit-elle, mais je sens venir de vos yeux quelque chose qui me charge trop & me fait mal à la tête : elle couvrit alors ses yeux avec un bandeau. Juin 5.

Voyez-vous, lui demandai-je ensuite, quel est votre état intérieur ? — Je ne le vois pas encore aujourd'hui, peut-être le verrai-je mieux demain, parce que j'aurai été le matin au baquet ; j'y verrai encore mieux après-demain, parce que je serai plus chargée de fluide à l'approche de mes regles. — Pouvez-vous dire si vous les aurez le 10 ? — Je le crois, mais je n'en suis pas sûre, parce que je ne vois pas circuler le sang en moi.

Voyant que ce sommeil étoit très-imparfait, je ne voulus pas fatiguer inutilement ma malade par mes questions. Je continuai à la

Juin 5. magnétiser en silence, & après trois quarts d'heure du sommeil le plus paisible, elle se réveilla & se trouva parfaitement bien, à quelques légeres coliques près.

Juin 6. Le matin du 6 la Dlle. N. se rendit pour la premiere fois, depuis sa petite vérole, au lieu du traitement. Elle se tint au baquet pendant une heure & demie, & elle y éprouva dans l'estomac une chaleur brûlante, qui me fit juger qu'elle avoit eu besoin de cette surcharge de fluide. Je la magnétisai ensuite : elle ne fut point assoupie, & ses pieds devinrent brûlants.

L'après-midi, la Dlle. N. entra en crise au bout de cinq à six minutes de magnétisme. Elle y vit plus clair ce jour-là que la veille, ou du moins elle apperçut plus distinctement tous les objets extérieurs, & elle fut en état de marcher & de se promener librement, quoique ses yeux, déjà fermés, fussent encore couverts d'un bandeau fort épais ; mais elle ne vit pas mieux pour cela dans son intérieur, & elle répondit toujours d'une maniere très-incertaine à toutes les questions que je lui fis sur sa santé. Je ne me reconnois plus, me disoit-elle ; je sens bien que je dors, mais ce sommeil ne ressemble point à ceux que j'avois avant ma petite vérole : je voyois alors bien

distinctement le travail que la nature faisoit en moi ; je ne le vois pas du tout à présent. La petite vérole a changé le cours du sang, & je ne dors plus assez parfaitement pour le voir circuler. Juin 6.

J'étois persuadé que ma malade n'avoit pas été suffisamment purgée après sa petite vérole, mais j'aurois désiré qu'elle m'en assurât plus positivement pendant son sommeil. Je sens bien, me dit-elle, que j'aurois besoin d'être purgée, mais je ne vois pas encore avec quoi : je sais seulement que la manne m'est contraire dans mon état ; peut-être verrai-je mieux cela demain, mais je n'en suis pas sûre. Je n'insistai pas davantage sur les questions ce jour-là, & je remis à les faire le lendemain. Ma malade se réveilla après un sommeil d'environ quarante minutes ; je la calmai & je la laissai fort tranquille.

Le 7, au baquet, il n'y eut rien de particulier. Juin 7.

L'après-midi, la Dlle. N. entra en crise magnétique beaucoup plutôt qu'elle n'avoit fait les jours précédents ; son sommeil, qui dura environ trois quarts d'heure, fut un peu meilleur que n'avoient été les autres, mais il ne fut pas, à beaucoup près, aussi bon que je l'avois espéré & que ma malade elle-même

s'en étoit flattée : on en jugera par le précis
Juin 7. de notre converſation.

Voyez-vous aujourd'hui votre intérieur, lui demandai-je ? — Je ne ſuis pas mal, me répondit-elle ; j'ai ſeulement un peu mal à la poitrine, mais je ne m'en inquiete pas, c'eſt le ſang qui s'y porte à l'approche de mes regles. — Voyez-vous le moment où elles paroîtront ? — Je ne vois pas aſſez bien dans moi pour pouvoir le dire ; il me ſemble que mon époque ne doit pas être éloignée : mais enfin je ne la vois pas. — Quand vous purgerez-vous ? — Il faut laiſſer paſſer le temps que j'avois vu anciennement pour mon époque, & ſoit que mes regles paroiſſent ou non vous me purgerez deux jours après. — Et avec quoi ? — Je ne vois pour cela que la rhubarbe, vous m'en ferez prendre trois dragmes en trois jours.

Ce fut là tout ce que je pus obtenir de ma malade, touchant ſon état intérieur. L'on peut voir par là combien les ſommeils de cette fille étoient changés ; elle en a eu de bien meilleurs dans la ſuite, du moins quant à la faculté de voir ſon intérieur, & celui des malades que je lui ai fait *toucher* depuis ; mais cette imperfection du ſommeil du 7 n'empêcha pas que la Dlle. N. ne vit très-bien le fluide. Je répétai ce jour-là quelques-unes de

nos anciennes expériences, & elles me réussirent de même. Ma malade observa seulement, lorsqu'elle eut ses doigts en opposition avec les miens en pointe, que son fluide étoit devenu beaucoup plus brillant & plus vif qu'il n'étoit anciennement; elle ne le vit guere différent du mien. Juin 7.

Juin 8.

Le matin du 8, la Dlle. N., étant au baquet, me parut être beaucoup plus susceptible qu'elle ne l'avoit encore été, des impressions du fluide. Il y avoit sur le baquet une verge de fer verticale, dont une extrémité pénétroit dans l'intérieur du réservoir, & dont l'autre extrémité communiquoit, au moyen d'une corde, à un arbre magnétisé. A peine ma malade eut-elle passé quelques minutes au baquet, qu'elle vit très-distinctement circuler, le long de cette verge de fer, une espece de vapeur épaisse, semée de quelques étincelles blanchâtres : cette vapeur lui sembloit venir au réservoir & en sortir avec beaucoup de vîtesse. Ma malade ne tarda pas à en être fatiguée ; elle avoit les yeux bien ouverts, elle ne sentoit pas la moindre disposition au sommeil ; mais sa tête devint très-pesante, & elle éprouva en même temps une si grande chaleur à l'estomac, que je fus obligé de lui faire quitter le baquet pour la calmer.

Juin 8. La Dlle. N. approchoit d'un temps critique; & ses nerfs devoient être en ce moment très-irritables : d'ailleurs, comme ils étoient depuis long-temps rassasiés de fluide par un magnétisme soutenu, je ne fus point étonné de voir que ces deux causes réunies l'avoient rendue assez susceptible, pour lui faire appercevoir le fluide, même pendant le réveil. Elle ne le voyoit point aussi distinctement que pendant ses crises ; mais ses organes étoient devenus assez sensibles pour en être frappés. Je n'ai point rencontré de malades qui, étant éveillés, aient pu voir le fluide dans les premiers jours de leur traitement ; mais j'en ai trouvé plusieurs qui, à la longue, acquéroient assez d'irritabilité pour cela, & je ne suis pas le seul à qui ce phénomene se soit présenté. Je choisis, entre plusieurs autres, un fait du même genre qui vient de se passer tout récemment près de Toulon : voici ce que me marque l'un de plusieurs témoins, très-digne de foi & dont je garantis hardiment la fidélité.

« J'ai été témoin de quelques faits bien » étonnants sur le somnambulisme. Hier, par » exemple (3 avril 1786), j'ai vu une somnambule de treize ans lire de l'estomac, » ayant les yeux bandés, une page d'un livre » que j'avois choisi, & que je n'avois pas fait » voir au magnétiseur, avant de le présenter

» à l'eſtomac de cet enfant....... Voici un
» autre fait bien intéreſſant qui m'eſt arrivé Juin 8.
» avant-hier. J'allois me promener avec
» M. D. L. C. ; nous ſuivions dans les champs
» de petits ſentiers & nous cauſions ſur le
» magnétiſme. Je lui demandai, entr'autres
» choſes, de me dire comment on magné-
» tiſoit un arbre ? Dans l'inſtant il prit, au
» milieu de beaucoup de petits arbres, le
» premier venu, & m'indiqua le meilleur
» moyen de le magnétiſer. Pour ne pas abuſer
» de ſa complaiſance, je me contentai de
» l'exécuter ſur une ſeule branche de ce petit
» arbre. Il m'indiqua enſuite, mais en gros,
» la maniere d'établir le courant des branches
» aux racines, pour que le courant du fluide
» ne ſoit pas détruit par les vents ou par la
» pluie ; mais, n'ayant pas voulu le fatiguer,
» je me contentai de cette ſimple explication
» ſans la pratiquer ſur cet arbre. Nous conti-
» nuâmes notre promenade : à un quart de
» lieue de là nous trouvâmes la fille épilepti-
» que, ſomnambule de M. D. L. C., qui
» avoit été ſe promener avec deux ou trois
» perſonnes ; nous ne leur parlâmes de rien
» de ce que nous avions fait, & du lieu où
» elles étoient elles n'avoient pas pu le voir.
» Voulant m'aſſurer ſi ce qu'on m'avoit dit
» de la ſomnambule (qu'elle ne pouvoit

Juin 8.

» passer auprès d'un objet magnétisé sans s'en » appercevoir) étoit véritable, j'eus soin, en » conduisant la promenade, de les faire passer, » sans affectation, auprès de mon arbre. Nous » causions M. D. L. C. & moi; elle chantoit, » lorsque tout à coup elle fit un cri & se cacha » la tête sous son manteau. Qu'avez-vous, » Mademoiselle, lui dis-je ? — Cet arbre » brille beaucoup, me répondit-elle, & me » fatigue prodigieusement (nous étions alors » à quatre pas de l'arbre). — Vous badinez, » lui dis-je ; c'est un mauvais petit olivier, » bien vilain, & duquel vous voulez vous » moquer. — Tout ce qu'il vous plaira, il » n'est pas moins magnétisé, & je le vois très- » bien ; mais je ne veux pas le regarder, il » me fatigue trop. Alors M. D. L. C. la fit » entrer en somnambulisme; puis, lui adres- » sant la parole, il lui dit de nous expliquer » cette fantaisie qu'elle venoit d'avoir — Ce » n'est point une fantaisie, lui répondit-elle ; » vous avez magnétisé cet arbre, mais vous » n'avez pas établi les courants nécessaires, » vous n'en avez magnétisé qu'une partie. — » Laquelle ? — Cette branche, dit-elle, en » prenant sans hésiter, celle sur laquelle j'avois » effectivement fait l'apprentissage de magné- » tiser un arbre. — Eveillez-vous, lui dit » M. D. L. C. Elle s'éveilla, mais elle cacha » sa tête pour ne pas voir cet arbre brillant. »

J'ai cru qu'on verroit ici, avec plaiſir, les deux faits intéreſſants contenus dans la lettre que je viens de tranſcrire. Le premier de ces faits confirme ce que j'ai dit depuis long-temps, que la viſion chez les ſomnambules n'eſt pas reſtrainte aux yeux, mais que tout le corps en eſt l'organe, & ſur-tout le plexus ſtomacal. Le ſecond ſe rapporte à ce qui arriva le 8 juin à ma malade étant au baquet. Je reviens à mon journal. Juin 8.

L'après-midi, lorſque j'allai magnétiſer la Dlle. N., il ſurvint un orage conſidérable, accompagné d'éclairs & de tonnerres; je ſaiſis à deſſein ce moment pour faire entrer ma malade en criſe magnétique, & dès qu'elle fut endormie je la queſtionnai ſur ſon état. Comment vous trouvez-vous, lui dis-je? — Je ne ſuis pas mal, me répondit-elle; j'ai ſeulement la tête fort peſante. — D'où cela provient-il? — De cet orage, qui fait en moi, quoique moins fortement, le même effet que fit un jour cette machine dont vous tirâtes une étincelle. — Avez-vous quelques douleurs? — J'en ai aux coudes & aux genoux, mais elles ne ſont pas auſſi fortes que la premiere fois; j'ai auſſi au goſier ce goût de ſoufre que j'eus alors.

Je continuai: le magnétiſme fera-t-il ceſſer ces accidents? — Vous allez guérir les dou-

leurs que j'ai aux jointures; vous soulagerez un peu ma tête, mais vous ne la dégagerez pas entiérement, & ce ne sera que demain au baquet que ce nouveau fluide qui l'embarrasse en sortira entiérement & que je perdrai le goût de soufre. — Comment faut-il vous magnétiser actuellement pour dégager votre tête ? — Il faut d'abord empoigner d'une main le haut de ma tête, & faire descendre lentement & pendant long-temps votre autre main, les doigts en pointe & d'un peu loin, de mon front à mes genoux, puis vous poserez une main à plat sur mes deux genoux, & vous continuerez de ramener l'autre du front en bas, comme je viens de le dire. Je suivis cette indication, & au bout d'un quart d'heure ma malade me dit que c'étoit assez, & que sa tête étoit autant dégagée qu'elle pouvoit l'être pour le moment.

Juin 8.

Je continuai mes questions. Ne vous aurois-je pas fait le même bien, si je vous avois magnétisée comme je l'ai fait tous ces jours-ci, sur le ventre & sur les genoux ? — Vous auriez bien appellé le sang en bas; mais vous n'auriez pas pu attirer de même ce nouveau fluide qui embarrassoit ma tête. — Appercevez-vous en ce moment quelque différence dans l'air qui nous environne ? — Je n'y vois pas assez clair pour pouvoir sentir exactement toute la diffé-

rence qu'il peut y avoir ; mais, ce que je remarque très-bien, c'eſt que l'air eſt beaucoup plus épais, & que je vois plus de brouillards que je n'en voyois ces jours derniers. Juin 8.

Voyant que ma malade ne tarderoit pas à ſe réveiller, je lui répétai mes queſtions ſur la venue prochaine de ſes regles : elle me répondit toujours qu'elle ne voyoit rien d'aſſuré ſur cela. J'ai actuellement quelques coliques, ajouta-t-elle, & je crois bien que ces coliques dureront juſqu'à mon époque du 10 ; mais je ne vois pas aſſez bien le cours de mon ſang, pour pouvoir dire ſi les regles ſuivront.

Après environ trois quarts d'heure de ce ſommeil, ma malade ſe réveilla ; je lui ouvris les yeux & je la calmai. Elle ſe plaignit que ſa tête n'étoit point auſſi bien que de coutume ; & ce qui l'étonna ſur-tout, ce fut le goût déſagréable du ſoufre qu'elle avoit au goſier.

L'effet que ce temps d'orage venoit de produire ſur la Dlle. N., dans le moment où ſa criſe magnétique l'avoit rendue plus ſuſceptible d'en recevoir les impreſſions, me parut confirmer de plus en plus ce que j'avois déjà penſé du fluide électrique. Je ne doutois nullement que ce fluide ne fût le même dans ſon principe que le fluide magnétique animal ; j'étois perſuadé, comme je le ſuis encore, que

le principe commun de ces deux fluides eſt le
Juin 8. feu élémentaire ; mais je crus voir dans leurs effets oppoſés, que ces deux fluides different réellement entr'eux, ſoit par leurs modifications, ſoit par les diverſes combinaiſons qu'ils ont eſſuyées l'un & l'autre. L'air, chargé d'électricité, au moment de l'orage, venoit de produire ſur ma malade les mêmes effets qu'avoit produits anciennement la machine électrique ; & dans les deux cas le fluide électrique avoit également gêné la circulation du fluide magnétique. Je conſidérai pour lors ces deux fluides comme étant en quelque ſorte ſemblables à l'huile & à l'eau, fluides plus compoſés, mais qui, malgré la grande quantité de feu élémentaire qu'ils contiennent l'un & l'autre, ont cependant entr'eux la plus grande oppoſition.

De tout cela je crus pouvoir conclure que les temps d'orages ne ſont peſants & accablants pour nous, que parce que l'air ſe trouvant alors chargé d'une grande quantité de fluide électrique, ce fluide dont nous ſommes pénétrés s'oppoſe en nous à la circulation libre & naturelle du fluide univerſel, principe du mouvement. Nous devenons plus foibles en raiſon de cette diminution de mouvement & de ton, & la fermentation du ſang & des humeurs augmente en nous, relativement à

à mesure que les solides perdent de leur ressort ; d'où il suit que dans les temps d'orage rien ne seroit plus salutaire que le magnétisme, qui redonneroit à ces solides un ton proportionné à la fermentation des fluides. Toutes les douleurs qui proviennent de quelques inégalités dans la circulation du fluide universel, dans nos nerfs, doivent aussi devenir d'autant plus sensibles que ces nerfs, ayant moins de ton, rendent ces inégalités plus marquées. Les douleurs & l'accablement, dans ce cas, proviennent de la diminution en mouvement du fluide universel, comme dans les temps humides & pluvieux elles proviennent de la diminution de ce même fluide en quantité. Juin 8.

J'ai dit, dans l'essai sur la théorie, que le feu élémentaire est le principe de tous les fluides connus, & de bien d'autres peut-être que nous ne connoissons point encore. J'ai dit aussi, & je viens de le répéter, que ce fluide universel change en quelque sorte de nature, suivant les modifications diverses & les combinaisons qu'il éprouve ; qu'il devient fluide électrique, fluide magnétique animal, feu igné, fluide magnétique minéral, &c., selon qu'il est différemment modifié : en cela, sans doute, je peux trouver des contradicteurs ; aussi n'ai-je jamais prétendu établir un systême. Cette opinion m'a paru être la plus

probable, en ce qu'elle eſt la plus ſimple ;
Juin 8. & en ceci, comme dans mes idées de théorie ſur le ſomnambuliſme, j'ai dit ce que je penſois, ſans avoir la prétention de convaincre tout le monde. Je ne pouvois guere douter, d'après mes premieres expériences, que le fluide électrique n'eût beaucoup de rapport avec le fluide magnétique animal : mais d'autres expériences m'avoient également convaincu que ce dernier fluide modifié par nous, & le fluide électrique, tel du moins qu'on l'entend ordinairement ſous cette dénomination, n'étoient plus les mêmes. J'ai détaillé ces expériences, & j'en ai déduit, ſelon moi, des conſéquences naturelles. Toujours prêt à revenir de mes erreurs, j'inviterai avec plaiſir les hommes plus éclairés à les relever ; nous y gagnerons tous.

J'ai dit dans la premiere partie de ce journal, que j'avois tenté de faire quelques expériences ſur l'aimant minéral, mais que je n'avois pu réuſſir à me procurer ſur ce ſujet aucuns réſultats ſatisfaiſants. Le fait que je vais rapporter ſuppléera aux expériences que je n'avois pu faire. Ce fait, arrivé très-récemment à Toulon, & certifié par un grand nombre de perſonnes éclairées & dignes de foi, paroîtra ſans doute également curieux & intéreſſant ; il fera connoître quels ſont les rapports & les

différences du fluide magnétique animal & de l'aimant. J'extrais ce fait d'une lettre écrite de Toulon, le 23 mars 1786. Juin 8.

« Je vais vous faire part d'un fait que vous » ferez bien aise d'apprendre. On a fait l'épreuve » de l'effet différent d'une baguette magné- » tique d'avec une baguette aimantée. La » somnambule a vu sortir de la premiere le » fluide comme un fil très-brillant & doré. » Sans la prévenir, on a substitué la baguette » aimantée ; elle s'est récriée sur le brillant du » fluide qui en sortoit ; & elle a assuré voir » tout autour de la baguette, outre le cou- » rant du premier fluide, une spirale fort » brillante, toujours en mouvement, & qui » la fatiguoit prodigieusement. Cette épreuve, » réitérée plusieurs fois, a produit toujours les » mêmes réponses. Les incrédules ont ri & » nié le fait ; comment le leur prouver ? C'étoit » le difficile ; mais heureusement le hasard » nous a fourni le moyen de les confondre.

» On a apporté au baquet une petite fille » de dix à onze ans, qui, à la suite des acci- » dents d'épilepsie qu'elle a encore, a eu un » bras totalement retiré ; de maniere que sa » main, dont les doigts sont tous estropiés, » est presque collée à son épaule par devant. » Au bout de deux jours de baquet, son ma- » gnétiseur, après avoir bien établi l'harmo-

» nie, eſt parvenu à lui faire obéir ſon bras à

Juin 8. » tous les mouvements de ſa baguette, & à le
» promener avec elle derriere le dos & ſur la
» tête ; il s'étend comme naturellement, ainſi
» que les doigts, ſur les genoux. Dès qu'on
» la charge en ſens contraire, ou que le traite-
» ment de la ſéance eſt fini, le bras, comme
» un reſſort, reprend ſa poſition fâcheuſe. Le
» fait eſt vrai ; & bien plus, m'étant mis en
» rapport, j'ai opéré ces mêmes effets ſur cet
» enfant ; mais voici le plus intéreſſant, rela-
» tivement à l'obſervation de la ſomnambule
» ſur les baguettes.

» Le magnétiſeur, croyant prendre ſa ba-
» guette ordinaire dans ſa poche, prit par
» mégarde la baguette aimantée ; il vit auſſitôt
» le bras de cette pauvre petite ſuivre un mo-
» ment les mouvements de ſa baguette en dé-
» crivant la ſpirale, & reprendre enſuite ſa
» poſition à l'épaule. Il s'apperçut de ſa mé-
» priſe, & fut obligé de ſoutirer le fluide par
» le moyen de ſon autre baguette ; il remit le
» bras de ſa pauvre malade au point de ſuivre,
» ſans convulſion, les mouvements du conduc-
» teur. Son pied eſtropié, auſſi du même côté,
» ſuit de même les mouvements de ſa baguette.
» Cette expérience faite devant cinquante per-
» ſonnes, la petite ayant les yeux bandés, le
» magnétiſeur confondu dans la foule, ſans

» parler ni faire le moindre bruit, n'a pas été » suffisante pour certifier à nos incrédules la » faculté de voir qu'obtiennent les somnam- » bules. Les incrédules ont par-tout le même » caractere. Juin 8.

» La nôtre cependant, (du Bausset) n'est » pas moins guérie, comme vous aurez pu le » voir par ma derniere lettre ; elle a dit avec » force, dans la derniere crise de son épilepsie : » *Voici donc la fin de cette maladie affreuse, & » j'espere, par ma guérison, confondre les incré- » dules.* »

Le matin du 9, la Dlle. N. avoit encore la tête fort pesante, lorsqu'elle se mit au baquet. Je la laissai se charger de fluide, plus long-temps qu'à l'ordinaire ; & lorsqu'ensuite je commençai à la magnétiser, sa tête ne tarda pas à être entiérement dégagée. Les coliques critiques ne l'avoient pas quittée depuis la veille ; elles augmenterent encore pendant le magnétisme, & les pieds devinrent brûlants. Juin 9.

L'après-midi, dès que ma malade fut en crise, je la questionnai sur son époque prochaine. Aujourd'hui, me répondit-elle, je vois bien un peu mon sang circuler & se porter en bas ; mais je ne le vois pas, à beaucoup près, aussi clairement que je le voyois autrefois, & je ne peux rien dire de positif à ce sujet. Quand

Juin 9. je suis éveillée, ajouta-t-elle, je crois bien que mes regles ne tarderont pas à paroître, parce que j'en ai tous les symptômes; mais à présent je vois que je suis à l'époque du travail de la nature, sans pouvoir dire si les regles suivront ce travail : tout ce que je peux assurer, c'est que demain, soit que les regles paroissent ou non, le travail sera assez avancé pour que je ne puisse pas devenir somnambule. — Aurez-vous besoin de faire quelque remede, autre que la rhubarbe, que vous devez prendre après votre époque ? — Il faudra me donner pendant un mois, tous les matins, du lait froid, coupé avec de l'eau, qu'il ne sera pas nécessaire de magnétiser. — Faudra-t-il vous purger après ce lait ? — Je n'en aurai pas besoin.

Pendant près de trois quarts d'heure que dura cette crise, je magnétisai constamment ma malade sur le ventre & sur les genoux ; ses coliques augmenterent d'abord considérablement, puis elles diminuerent peu à peu jusqu'au moment du réveil, après lequel ma malade les eut seulement comme avant sa crise.

Juin 10. Le 10, au baquet, la Dlle. N. souffrit assez de ses coliques ; elles ne l'avoient pas quitté, & elles augmenterent encore pendant le magnétisme ; les jambes devinrent pesantes & enflées,

Ma malade, pendant ses anciens sommeils, m'avoit annoncé l'époque de ses regles pour ce jour-là à midi. Je pris, pour m'assurer de ce fait, les mêmes précautions que j'avois prises pour constater l'époque du 15 mai; mais rien ne parut. Je n'en fus pas surpris, & je m'étois bien attendu que la petite vérole auroit changé quelque chose dans ce travail de la nature. Je n'ignorois pas que plusieurs médecins prétendent que la petite vérole est une maladie indépendante, & qu'elle ne dérange absolument rien dans notre état intérieur; mais je ne suis pas médecin, & je pensois, comme le plus grand nombre, que cette maladie est une époque critique, capable de changer entiérement, soit en bien soit en mal, notre constitution physique. L'époque du 15 mai, vérifiée avec l'attention la plus exacte & la plus scrupuleuse, avoit suffi pour me convaincre de la réalité des pressentations, & de la justesse des prédictions de ma malade. Les époques du 10 juin & du 28 juillet auroient bien pu satisfaire ma curiosité, mais elles n'étoient plus nécessaires à ma conviction. Je ne fus donc ni déconcerté, ni surpris, lorsque je vis ma malade en défaut sur ces prédictions, faites dans un temps où elle n'avoit pas pu prévoir sa petite vérole; j'en tirai même un bon augure pour son entier rétablissement, & je pensai que la

Juin 10.

petite vérole pourroit bien avoir avancé le temps, où cette fille devoit être réglée exactement & pour toujours. Je ne pouvois douter, à tous les symptômes critiques que j'avois reconnus depuis le 8, que le travail des regles ne se fût fait dans l'intérieur : je voyois d'ailleurs ma malade reprendre ses forces ; & tout me rassurant sur son état, je répondis aux incrédules, qui vouloient tirer avantage de l'erreur de ma malade, que si toutes les prédictions avoient été concertées, celle-ci n'auroit pas manqué d'avoir son accomplissement, vrai ou simulé, comme l'avoit eu celle du 15 mai ; d'où je conclus que le défaut du 10 juin étoit, au besoin, une preuve surabondante de ce qui s'étoit passé le 15 mai.

Juin 10.

L'après-midi j'appliquai tous mes efforts à rendre la Dlle. N. somnambule ; je la magnétisai pour cela, & avec la volonté la plus décidée, pendant une heure & demie ; mais ce fut inutilement. Les coliques devinrent très-fortes, il s'y joignit un point de côté, la tête devint douloureuse, la malade eut même, par intervalles, des mouvements convulsifs assez forts ; mais elle ne put dormir, & les regles ne parurent point.

Juin 11.

Le 11, au baquet, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit été extrêmement agitée pendant toute la nuit précédente ; elle avoit eu des coliques

très-fortes. Elle en confervoit encore le matin quelques légers reffentiments ; mais ces coliques cefferent prefqu'entiérement lorfque je la magnétifai au fortir du baquet : dès-lors elle commença à touffer, & je ne doutai pas que le fang des regles, qui n'avoit pu fe faire jour pendant le temps du travail critique, n'eût repris enfuite le chemin de la poitrine. Juin 11.

L'après-midi, la Dlle. N. n'avoit plus de coliques, mais elle touffoit beaucoup : je m'efforçai, pendant près de deux heures, de ramener en bas le cours du fang ; je dégageai bien un peu la poitrine ; les jambes devinrent très-pefantes, & les pieds brûlants, mais je ne pus jamais rappeller les coliques ; ce qui me prouva que le travail ctitique de la nature étoit achevé, & qu'il ne falloit plus compter pour cette fois fur la venue des regles. J'eus beau faire encore ce jour-là, je ne pus parvenir à l'endormir ; mais une chofe qui m'étonna beaucoup, ce fut qu'après l'avoir fixée fortement & pendant quelque temps, avec la volonté de la rendre fomnambule, fes yeux fe fermerent enfin, & quelques efforts qu'elle fît, elle ne put jamais les ouvrir. Je crus d'abord qu'elle dormoit, mais je m'affurai par plufieurs épreuves qu'il n'en étoit rien. Elle entendoit tout le monde autour d'elle. Je la forçai de marcher, elle fe heurta à chaque pas ; elle étoit la pre-

Juin 11. miere à rire de ſon embarras, & rien dans ſon état ne caractériſoit le ſomnambuliſme. Elle ne pouvoit cependant ouvrir les yeux, & je fus obligé de les lui ouvrir à la fin de la ſéance.

Juin 12. Le matin du 12, je magnétiſai chez elle la Dlle. N.; elle touſſoit toujours beaucoup, & il me fut aiſé de voir que cette toux étoit occaſionée par l'abondance du ſang qui ſe portoit à la poitrine.

L'après-midi, après quelques minutes de magnétiſme, je parvins à fermer ſes yeux, en la fixant ſeulement à la tête, comme j'avois fait la veille; mais quelque volonté que j'y apportaſſe, je ne pus jamais réuſſir à la rendre ſomnambule. Cette particularité eſt bonne à remarquer. On verra par la ſuite que la Dlle. N. ne fut pas ſomnambule, uniquement parce que je le voulus. Elle le fut encore parce qu'il ſe développa dans ſa tête un dépôt d'humeurs qui exiſtoit depuis ſept ans : cependant le 12, ce dépôt ne la fit point dormir; ma volonté ne le put pas davantage ; & je puis aſſurer cependant que je donnois à cette volonté toute l'énergie dont j'étois capable. Ces variétés dans le même ſujet feroient, je crois, bien difficiles à expliquer. Je ſuis loin de ſonger à l'entreprendre; j'en conclus ſeulement, comme je

j'ai fait si souvent, que les magnétiseurs ne sauroient s'attacher trop à recueillir toutes ces variétés dans les faits, pour se les communiquer réciproquement. Juin 12.

Le 13, il n'y eut rien de nouveau le matin; la toux continuoit, & ma malade avoit toujours les pieds brûlants. Juin 13.

L'après-midi j'eus bientôt fermé ses yeux, comme j'avois fait les jours précédents; mais je ne pouvois l'endormir. J'essayai de le faire, en poussant fortement, & de près, mon haleine sur son front, tandis que mes mains, les pouces réunis au creux de l'estomac, étoient étendues sur ses hypocondres. Par ce procédé, je ne tardai pas à lui donner de violentes douleurs dans le crâne, & qui lui répondoient à la nuque. J'insistai, & bientôt cette fille tomba dans un accablement extrême, mais elle ne devint pas somnambule. Craignant cependant de lui avoir fait mal, je la magnétisai pendant quelque temps de la tête le long des bras; les bras s'engourdirent, & sa tête fut un peu dégagée: bientôt son estomac enfla prodigieusement, & la malade eut, pendant assez long-temps, des mouvements convulsifs. Je réussis pourtant à la calmer, en prenant ses pouces & les tenant contre les miens. L'accablement total succéda aux convulsions. Enfin, sans avoir jamais pu

s'endormir, elle revint à elle peu à peu : je la calmai, & je la laissai plus tranquille qu'elle ne l'étoit avant la séance.

Juin 14. Le matin du 14, il n'y eut rien de nouveau. La crise de l'après-midi fut en tout semblable à celle de la veille ; même agitation d'abord, mêmes mouvements convulsifs, pendant lesquels ma malade eut une sorte de délire qui n'étoit point le somnambulisme ; suivit enfin l'accablement, puis l'espece de réveil & de bien-être. Je la magnétisai principalement sur le ventre & sur les genoux ; ses jambes devinrent pesantes & enflées, ses pieds & ses genoux brûlants.

Juin 15. Le 15, après-midi, au moment où j'allois magnétiser la Dlle. N., il faisoit un temps d'orage, accompagné de tonnerres & d'éclairs. J'espérai que cette disposition de l'athmosphere la rendroit peut-être plus susceptible de devenir somnambule, & je ne me trompai pas. Après une demi-heure de magnétisme, pendant laquelle cette fille éprouva d'abord de l'agitation, & ensuite quelques mouvements convulsifs, je la vis devenir plus calme ; ses yeux se fermerent, & je reconnus qu'elle étoit entrée en somnambulisme par le soin qu'elle prenoit de les couvrir avec ses mains, & de se défendre

défendre du jour. Ce ſommeil ne fut point parfait, à beaucoup près ; mais il me permit cependant de faire à ma malade quelques queſtions. Juin 15.

Dormez-vous, lui demandai-je ? — Je dors, mais mal. — Voyez-vous travailler en vous la nature ? — Non, mais je le ſens ; je ſens bien que le ſang s'eſt un peu porté à la poitrine. — Comment faut-il vous magnétiſer pour le ramener en bas ? Elle m'indiqua la maniere ſuivante. Je fixai une de mes mains ſur le bas de ſes reins, & je fis deſcendre pendant quelque temps l'autre main, les doigts en pointe, du cou aux genoux, un peu loin du corps ; après quoi je ramenai cette main à plat & touchant le corps, de la poitrine aux genoux. Ma malade, au bout d'un quart d'heure, ſentit ſa poitrine ſe dégager.

Je repris mes queſtions. Voyez-vous ſi vous aurez bientôt vos regles ? — Oui, je les prendrai le 28 de ce mois. — A quelle heure ? — Je ne le vois pas encore poſitivement, mais ce ſera le matin. — Aurez-vous des coliques auparavant ? — Je ſerai un peu fatiguée la veille, mais je n'aurai pas de coliques. — Pourquoi vos regles n'ont-elles pas paru après les coliques que vous avez eues ces jours derniers ? — Le travail de la nature s'eſt fait tout de

même ; mais il faut une autre révolution pour
Juin 15. que mes regles reviennent. — Mais quelle est la cause de ce retard ? — Il est venu en grande partie de la petite vérole ; mais les lavements que j'ai pris ensuite, pendant huit ou dix jours tous les soirs, y ont bien un peu contribué. — Faudra-t-il décidément vous purger ? — Oui, samedi prochain, dimanche & lundi, avec de la rhubarbe. — Cela ne dérangera-t-il pas vos regles ? — Non.

Pourquoi dormez-vous aujourd'hui ? — C'est ce temps d'orage qui m'a fait dormir. — Dormirez-vous aussi demain ? — Non ; je serai seulement fort agitée, parce que le sang travaille beaucoup. — Serez-vous bien tout à l'heure à votre réveil ? — J'aurai la tête un peu lourde, parce que cet autre fluide l'embarrasse, & cela durera jusqu'à demain. — Quel mal vous fait ce fluide ? — Il se contrarie avec le vôtre, & à mesure que celui-ci le fait sortir, il me fait mal aux jointures. — Le voyez-vous sortir ? — Non, mais je le sens ; il me donne des douleurs aux coudes, aux poignets & aux genoux. — Ce nouveau fluide sera-t-il entiérement sorti demain matin à votre réveil ? — Non, j'aurai encore la tête embarrassée jusqu'au magnétisme du matin, ce qui sera cause que je dormirai un peu à cette séance.

Le matin du 16, j'allai magnétiser la Dlle. N. chez elle, & peu d'inftants après elle s'endormit, ainfi qu'elle me l'avoit annoncé la veille. Son fommeil, vraiment magnétique, fut cependant très-imparfait & fort court. Je ne jugeai pas à propos de faire de nouvelles queftions, & ma malade fe borna à me prier de la magnétifer comme j'avois fait la veille, pour dégager fa poitrine; lorfqu'elle fe réveilla, fa tête étoit parfaitement libre. Juin 16.

L'après-midi, pendant que je magnétifois la Dlle. N., il s'éleva un orage violent. Elle avoit commencé par être très-agitée; bientôt, & au moment où je m'y attendois le moins, elle s'endormit. Hier, lui dis-je auffi-tôt, vous m'aviez annoncé que vous ne dormiriez pas cet après-midi. — Je ne pouvois pas hier deviner le temps qu'il fait aujourd'hui; ce font ces tonnerres qui me font dormir.

Je renouvellai enfuite à ma malade toutes les queftions que je lui avois faites la veille fur fon état; elle me fit les mêmes réponfes : elle ajouta feulement qu'à l'époque prochaine, fes regles commenceroient à paroître à dix heures & demie du matin, le 28.

Je ne fongeois point à l'interroger fur la nature & les effets du nouveau fluide qui caufoit en ce moment fa crife. Elle prit d'elle-même la parole, pour me dire en propres

Juin 16. termes : Monſieur, ce fluide de l'orage eſt bien différent du vôtre. Le vôtre m'a paru d'un jaune d'or; je vois celui-là violet, pas bien violet, un peu blanc & clair; j'en vois l'air tout chargé, mais il y en a beaucoup plus tout autour de moi; ce fluide me fatigue bien, il ſort avec peine par mes jointures, & il me rend la tête fort lourde (b). Ne pourrois-je pas vous magnétiſer de maniere à le faire ſortir plutôt? — Plus vous me chargeriez, plus vous me feriez ſouffrir; vous preſſeriez trop ce fluide; il faut le laiſſer ſortir lentement. En me réveillant, je ſerai déjà bien ſoulagée, & demain matin je dormirai encore un peu, & il ſortira tout-à-fait. — Dormirez-vous demain au ſoir? — Non, à moins qu'il ne faſſe le même temps. — Serez-vous fort agitée? — Je le ſerai un peu, mais moins que je ne l'étois il y a quelques jours. Alors le ſang étoit en fermentation par le travail de la nature; à préſent il a repris ſon cours, & il ne me fatigue que parce qu'il eſt trop abondant.

Après trois quarts d'heure de ce ſommeil magnétique, ma malade ſe réveilla, ſans autre incommodité qu'un peu de peſanteur à la tête.

(b) Je peux affirmer de nouveau que cette fille étant éveillée, n'avoit de ſa vie vu une machine électrique, & qu'elle n'avoit nulle idée des effets connus de l'électricité.

Le 17, je magnétiſai la Dlle. N. chez elle, le matin, & elle ne tarda pas à s'endormir. Juin 17.
J'avois chargé fortement ſa tête avec mon haleine. Le ſommeil fut d'abord plus imparfait qu'il n'eût encore été juſque-là. J'imaginai que ne s'étant pas miſe au baquet depuis pluſieurs jours, la maſſe entiere de ſes nerfs n'étoit peut-être pas ſuffiſamment chargée de fluide; en conſéquence de cette idée, j'eſſayai de charger fortement l'eſtomac, en tenant deſſus mes pouces réunis, pendant que j'y envoyois mon haleine avec force. Cette épreuve me réuſſit; & à meſure que l'eſtomac de ma malade ſe trouva plus chargé de fluide, je vis ſon ſommeil devenir toujours plus parfait, juſqu'à ce qu'enfin il fût à peu près le même que celui de la veille. Je voulus enſuite ſavoir ſi je m'y étois bien pris pour charger l'eſtomac, & je lui en fis la queſtion. Vous m'avez aſſez chargée de fluide, me répondit-elle, mais vous auriez pu vous y prendre d'une autre maniere. Vous n'auriez eu qu'à tenir une main ſur mes reins, & placer l'autre, étendue & à plat, à quelque diſtance de mon eſtomac, puis remuer vivement celle-ci, juſqu'à ce que je n'en'euſſe plus reſſenti les battements au creux de mon eſtomac; car tant que ces battements me feroient ſenſibles, ce ſeroit une preuve que je ne ſerois point aſſez chargée.

Juin 17. Ma malade se plaignoit d'avoir la tête fort pesante, & pendant que je la magnétisois, elle prit des douleurs assez vives à toutes les jointures. Je continuai à la magnétiser de la tête aux pieds, & au bout d'une demi-heure, je reconnus que ses souffrances augmentoient. Magnétisez ma tête, me dit-elle alors, sans quoi ce fluide d'hier aura bien de la peine à en sortir. Je suivis l'indication qu'elle me donnoit; je plaçai une de mes mains, les doigts en pointe sur la nuque, & de l'autre main, j'empoignai pendant quelque temps le devant de sa tête; puis je fis descendre celle-ci lentement de la tête aux pieds, sans toucher le corps. La malade d'abord parut souffrir davantage, ses bras se tordirent, & elle les étendit beaucoup. Enfin elle devint plus calme, & lorsqu'elle se réveilla, sa tête étoit entiérement dégagée.

L'après-midi je fermai ses yeux, seulement en soufflant dessus pendant quelques instants. J'aurois voulu la faire dormir, mais cela ne me fut pas possible. Sa crise, après une heure de magnétisme, se borna à une légere agitation & à quelques bâillements. Pendant qu'elle avoit ainsi les yeux bien fermés, je m'éloignai d'elle de quelques pas, & sans la prévenir, j'essayai de la magnétiser de loin, en lui présentant une main, les doigts en pointe, & la

faisant descendre lentement de son gosier à ses genoux : elle ne tarda pas à s'en appercevoir. Je ne vois pas ce que vous faites, me dit-elle, mais j'éprouve une grande fraîcheur à la poitrine & à l'estomac, & cela me fait beaucoup de bien. Sans lui rien dire, je dirigeai mes doigts en pointe vers sa tête. Elle me dit bientôt, vous me faites mal à la tête, & j'y sens une grande chaleur. Juin 17.

Toutes ces épreuves, que j'avois répétées depuis quelques jours de cent manieres différentes, les fausses pressentations de ma malade, l'incertitude de ses pressensations depuis sa petite vérole ; tout m'auroit convaincu de sa bonne foi antérieure, si j'avois eu besoin pour cela de nouvelles preuves. Si les anciennes prédictions avoient été concertées, si leur accomplissement avoit été simulé, pourquoi donc, disois-je, n'en étoit-il pas de même des dernieres ? Comment se faisoit-il que ma malade me parlât quelquefois avec tant d'indécision, elle qui n'avoit jamais hésité ni varié pendant ses anciens sommeils ? Pourquoi les moindres accidents extérieurs, les variations de l'atmosphere, &c., opéroient-ils des changements subits & imprévus ? La bonne foi de ma malade, & le changement de son état, pouvoient seuls me rendre raison de toutes ces différences. Telles étoient les réflexions que je faisois dans ce temps-là,

Juin 17. Je répondois ainſi au grand nombre d'incrédules dont j'étois environné ; j'en perſuadois quelques-uns, mais je ne les perſuadois pas tous. Aujourd'hui que les mêmes faits ſont devenus ſi communs, le nombre des incrédules eſt bien diminué ; mais il en reſte encore, & c'eſt pour eux que je rappelle des réflexions que je ne renouvellerois pas maintenant, ſi je ne m'étois engagé à donner mon journal, tel que je fis dans le temps.

Juin 18. Le 18 au matin, je voulus eſſayer encore de faire dormir la Dlle. N. Pour cela je fermai d'abord ſes yeux comme j'avois fait la veille ; puis la magnétiſant fortement ſur l'eſtomac, je chargeai en même temps ſa tête avec mon haleine. J'avois la plus forte volonté de la rendre ſomnambule, & pour cette fois j'y réuſſis. Je m'aſſurai de ſon état par l'épreuve que je regarde comme la plus certaine, celle de la faire interroger par les perſonnes préſentes, qu'elle n'entendoit point.

Pourquoi, lui dis-je, dormez-vous aujourd'hui ? — Parce que vous le voulez, & que vous m'avez chargée fortement de fluide. — Ne vous ai-je point fait mal en vous chargeant ainſi la tête ? — Si vous l'aviez chargée en y ramenant le fluide du reſte du corps, vous m'auriez fait beaucoup de mal ; mais vous ne

m'en avez point fait, parce que vous avez chargé mon eſtomac en même temps. — Pourrai-je encore vous faire dormir ce ſoir ? — Oui, ſi vous le voulez, & parce que je ne m'y oppoſe pas. — Et ſi vous vous oppoſiez ? — *Je repoufferois votre volonté*, & cela nous feroit mal à tous deux : je ne ſuis plus aſſez malade pour dormir malgré moi. — Voyez-vous travailler la nature dans vous ? — Je ne dors pas aſſez bien pour cela. Juin 18.

Ce ſommeil imparfait dura un peu moins de demi-heure.

A ſon dîner ce jour là, la Dlle. N. avoit pris la premiere doſe de rhubarbe, & lorſque j'allai la magnétiſer l'après-midi, elle en étoit un peu fatiguée. J'eſſayai de l'endormir, & je l'endormis en effet comme j'avois fait le matin; mais ſon ſommeil fut encore plus imparfait. Elle me dit que la rhubarbe faiſoit en elle un travail qui l'empêchoit de dormir mieux; elle ſe plaignit de ce que je lui avois fait cette fois beaucoup de mal à la tête, en la chargeant avec mon haleine. Je fis paſſer bientôt ce mal de tête, en la magnétiſant, ainſi que je l'avois fait l'un des jours précédents, une main les doigts en pointe ſur la nuque, l'autre empoignant le front & ramenant en bas de temps en temps. Ma malade eut enſuite quelques douleurs de poitrine; je les appaiſai encore, en

Juin 18. tenant pendant quelques inſtants une de mes mains à plat entre ſes deux épaules, l'autre main auſſi à plat ſur ſa poitrine, & ramenant quelquefois en bas celle-ci touchant le corps. Après cela je lui demandai ſi elle dormiroit le lendemain. Je dormirai un peu mieux le matin, mais la rhubarbe que je prendrai enſuite, dérangera encore mon ſommeil de l'après-midi.

Juin 19. Le 19 au matin, la Dlle. N. dormit comme elle avoit fait le matin de la veille. Cette criſe ne m'offrit rien de particulier; & ma malade me répéta ce qu'elle m'avoit dit ſouvent, que ſes ſommeils étoient bien différents de ce qu'ils avoient été dans ſa premiere maladie, & qu'actuellement elle n'étoit plus ſûre de rien ſur ſon état intérieur. Je lui ouvris les yeux au bout d'une demi-heure, & je la laiſſai parfaitement calme.

L'après-midi, la Dlle. N. s'endormit comme à l'ordinaire. Quelques affaires m'appellant à la campagne, je lui demandai ſi le défaut de magnétiſme n'apporteroit aucun dérangement dans ſon époque prochaine. — Je ſerai un peu plus fatiguée pendant quelques jours avant cette époque, mais elle n'en aura pas moins lieu. Je renouvellai enſuite la plupart des queſtions que j'avois faites depuis pluſieurs jours; ma malade ſentant qu'elle étoit prête à ſe réveil-

ſer, me pria de prolonger ſon ſommeil. Vous n'avez, dit-elle, qu'à vouloir fortement que je dorme, & charger ma tête avec votre haleine pendant quelques inſtants, je continuerai à dormir. Je ſuivis cette indication, & le ſommeil, ſans être plus parfait, fut deux fois plus long que n'avoit été celui de la veille. Je lui demandai encore ſi je pourrois également la faire dormir à mon retour. Vous n'aurez qu'à le vouloir, me répondit-elle; mais il ne dépendra pas de vous de me donner jamais des criſes auſſi parfaites que celles que j'avois anciennement : la nature alors les demandoit; elle les donnoit preſque toute ſeule; mais à préſent je ne ſuis plus aſſez malade; je n'ai plus le même beſoin de ces criſes; je ne dors que parce que je ſuis foible, & que votre volonté a du pouvoir ſur moi.

Juin 19.

Après lui avoir ouvert les yeux, je la calmai, & la laiſſai très-tranquille.

En tout autre temps je me ferois fait une peine d'interrompre ſon traitement; mais elle venoit de m'aſſurer pendant ſon ſommeil, que le magnétiſme ne lui étoit plus abſolument néceſſaire : je n'eus donc aucun ſcrupule de l'abandonner en ce moment à la nature & à ſes propres forces, & je partis le lendemain pour la campagne, après avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour conſtater l'apparition

des regles, le 28 à dix heures & demie du
Juin 19. matin. Quant à l'accident qui m'avoit été annoncé dans le ſommeil du 10 mai, pour le 10 juillet ſuivant, quelque peine que j'euſſe encore à me perſuader que ma malade eût pu preſſentir cet accident, quelqu'inconcevable que me parût cette *prédiction morale*, je ne laiſſai pas de prier trois perſonnes dont j'étois parfaitement aſſuré, & qui par leur état étoient faites pour en impoſer à la Dlle. N., de veiller ce jour-là ſur toutes les démarches de cette fille, & d'empêcher ſur-tout qu'elle ne montât à cheval, ſi le haſard lui en donnoit les moyens & la fantaiſie. Je recommandai en outre à ma malade de ne point s'écarter de la ville, ſous quelque prétexte que ce fût, juſqu'à mon retour, & j'en rendis ſa mere reſponſable. Ces femmes avoient en moi la plus grande confiance; de ſorte que, ſans leur donner le moindre ſoupçon du motif qui me faiſoit parler ainſi, il me ſuffit de leur dire que la fille n'ayant encore été réglée qu'une fois, & ſon époque venant même de manquer vers le 15 juin, j'étois aſſuré que la moindre courſe, le plus court voyage, dans cette circonſtance, dérangeroit encore les regles, & les ſupprimeroit peut-être de nouveau. Toutes deux me promirent d'obéir, & elles étoient de bonne foi. Telles furent les précautions que je pris pour

prévenir, autant qu'il étoit en moi, un accident auquel je ne croyois guere. Je pensai qu'il ne m'étoit pas permis de hasarder la vie de ma malade, lorsqu'il ne m'en coûtoit autre chose que de douter jusqu'à l'événement; & j'aurois eu d'éternels reproches à me faire, si cet événement fâcheux m'avoit appris trop tard que l'incrédulité n'est quelquefois en nous qu'un défaut de lumieres. Un peu de curiosité se joignit d'ailleurs à toutes ces considérations de prudence & d'humanité. Juin 19.

Mes affaires m'ayant retenu pendant un mois dans une campagne éloignée de quinze lieues de la ville qu'habitoit la Dlle. N., ce ne fut qu'à mon retour, le 22 juillet suivant, que je pus être instruit de tout ce qui s'étoit passé chez cette fille pendant mon absence. Voici le précis de ce que j'en appris au moment de mon arrivée. Juillet 22.

Le 24 juin, la Dlle. N. avoit eu des étourdissements fréquents & des maux de cœur qui lui avoient fait perdre connoissance. Ces accidents avoient duré, avec quelques alternatives de mieux, jusqu'au matin du 28. Ce jour-là, vers dix heures, elle avoit ressenti un mal de tête violent. Les trois femmes que j'avois prévenues avant mon départ, & qui venoient de se rendre sans affectation auprès d'elle, com-

mencerent alors à lui parler de ses regles, mais
Juillet 22. elles s'assurerent que rien encore n'avoit paru. Le mal de tête continuoit avec la plus grande violence; à dix heures & demie, nouvel examen & même résultat; enfin, à dix heures quarante minutes, les regles avoient commencé à paroître. Elles furent très-abondantes pendant trois jours; les maux de cœur & les étourdissements disparurent, & la malade ne toussa plus.

Le 9 juillet suivant, une parente de la Dlle. N. la fit prier de venir passer quelques moments avec elle à la campagne. Ma malade oubliant toutes les promesses qu'elle m'avoit faites, accepta la proposition; & remettant à en prévenir sa mere au moment du départ, elle fit prier sa parente de lui envoyer un cheval pour le lendemain.

Les trois personnes qui avoient bien voulu se charger de veiller sur la Dlle. N. pendant toute la journée du 10, firent observer, dès le point du jour, toutes les démarches de cette fille. On vint dans la matinée leur rendre compte qu'il venoit d'arriver à sa porte un cheval conduit par un paysan; aussitôt elles envoyerent ordre à cette fille de se rendre chez elles sur le champ. Le domestique, porteur de cet ordre, trouva la Dlle. N. prête à partir, malgré sa mere qui vouloit l'en dissuader: il

l'emmena avec lui, comme par force. La Dlle. N., arrivée chez les perſonnes reſpecta- bles qui l'avoient mandée, ne fut plus maîtreſſe de les quitter ; on renvoya le cheval.

Juillet 22.

Cette fille paſſa le reſte du jour dans l'agitation la plus violente ; elle n'étoit plus à elle, &, ni ſa douceur naturelle, ni ſon reſpect pour la maiſon où elle ſe trouvoit, ne purent la retenir. Elle ne concevoit rien elle-même à ſon état ; elle avoit des étourdiſſements fréquents, une inquiétude & un mal-aiſe général. Cette criſe enfin fut très-phyſique, & l'humeur que la malade pouvoit avoir de s'être vue contrariée dans ſon projet, n'y eut aucune part. L'agitation ſe calma un peu ſur le ſoir ; la malade, en ſe mettant au lit, n'avoit plus qu'une grande peſanteur dans la tête, que le ſommeil acheva de diſſiper ; & le lendemain à ſon réveil, elle ſe trouva parfaitement bien, & n'ayant nulle envie d'aller à la campagne.

Tel fut le récit que pluſieurs perſonnes non ſuſpectes me firent à mon retour, de tout ce qui s'étoit paſſé pendant mon abſence. Je vis que la prédiction des regles, pour le 28 juin, avoit eue ſon entier accompliſſement ; je reconnus que la Dlle. N. avoit réellement eu, le 10 juillet, une révolution intérieure, une criſe phyſique qu'elle avoit très-bien pu preſſentir dans ſon ſommeil du 10 mai, comme elle avoit

fait pour tant d'autres du même genre. Reſtoit
Juillet 22. à expliquer comment cette fille avoit pu pré-voir encore que pendant cette criſe elle monteroit à cheval, & que ſi elle y montoit elle feroit une chûte dangereuſe. Cet incident particulier, & dont les cauſes ſe trouvoient hors d'elle, me paroiſſoit être d'un tout autre genre que les preſſentations; mais enfin cet accident ayant été prévenu & empêché, rien ne m'aſſuroit qu'il auroit réellement eu lieu. Toutes les apparences le faiſoient bien préjuger ainſi, & j'étois intérieurement bien convaincu qu'elles n'avoient point été ſimulées: mais il n'y avoit enfin que des préſomptions, & toute perſonne qui ne connoiſſoit pas la bonne foi de ma malade, auroit pu m'objecter que le tout n'avoit été qu'un jeu joué. Je ne me fatiguai donc pas pour lors à rechercher les cauſes de cet événement ſingulier; & ſans admettre ni rejeter les annonces morales & leur accompliſſement, j'attendis que de nouveaux faits, ſemblables à celui-ci, vinſſent en confirmer l'exiſtence & la poſſibilité.

Lorſque je revis la Dlle. N., elle étoit parfaitement bien remiſe de toutes les criſes paſſées; elle jouiſſoit de la meilleure ſanté, & le magnétiſme paroiſſoit lui être abſolument inutile. Je voulus cependant eſſayer de la magnétiſer encore; & ne connoiſſant plus en elle aucune

cauſe

cause de maladie, je fus bien aise d'éprouver si, comme je le croyois, il ne me feroit plus Juillet 22. possible de la rendre somnambule : je recommençai donc, dès le 23 juillet, à la magnétiser soir & matin chez elle, car depuis long-temps elle n'alloit plus au baquet. C'est à cette époque du 23 juillet que je reprends mon journal.

Le matin de ce jour, après avoir chargé le plus qu'il me fut possible, l'estomac de ma Juillet 23. malade, je poussai fortement, & de très-près, mon haleine contre son front. J'avois la plus forte volonté de la rendre somnambule, & j'y réussis en peu d'instants. Après m'être assuré qu'elle dormoit magnétiquement, je me hâtai de la questionner.

Dormez-vous, lui demandai-je ? — Je dors, mais ce n'est pas, à beaucoup près, comme je dormois anciennement. — Pourquoi dormez-vous ? — Parce que vous le voulez, & que vous êtes plus fort que moi. (On verra bientôt d'où provenoient cette foiblesse de ma malade & l'ascendant que j'avois sur elle, mais pour lors elle n'en soupçonnoit pas la cause.) — Y voyez-vous ? — Je vois un peu de clarté, mais je n'y verrois pas assez pour me conduire. — Voyez-vous travailler en vous la nature ? — Je le vois bien imparfaitement ; je sens seulement que le sang commence à descendre &

à ſe porter en bas. — Quel jour vos regles
Juillet 23. paroîtront-elles ? — Le 29. — A quelle heure ? — Un peu avant une heure après-midi. — Serez-vous auparavant fatiguée ? — J'aurai ſeulement un peu de mal aux reins ; ce mal me prendra le 27 en me levant, & il ne me quittera pas juſqu'à la venue de mes regles. — Comment faudra-t-il alors que je vous magnétiſe ? — Il faudra tenir long-temps vos mains à plat, l'une ſur mon ventre, l'autre ſur mes reins, & les ramener alternativement en bas, ſur-tout celle des reins.

Je viens de rapporter à la ſéance du matin, toutes les queſtions que je fis, ſoit dans cette ſéance, ſoit dans celle de l'après-midi du même jour, car ma malade eut ce jour-là deux criſes magnétiques qui furent, à la vérité, fort imparfaites, & qui ne durerent pas chacune vingt minutes. J'obſervai qu'à la fin de ces criſes ; elle ouvrit les yeux toute ſeule & ſans avoir beſoin de mon ſecours, & depuis ce temps-là il en a été preſque toujours de même.

La Dlle. N. eut le 24 deux criſes comme
Juillet 24. elle les avoit eues la veille ; mais, au lieu de pouſſer mon haleine contre ſa tête, je l'avois dirigée ſur le creux de ſon eſtomac, pendant que je tenois mes mains étendues ſur les hypocondres. Dès qu'elle fut endormie, je lui

demandai ſi cette maniere étoit meilleure que celle que j'avois employée la veille. Vous m'auriez endormie plutôt, me répondit-elle en chargeant ma tête; mais j'aurois dormi plus imparfaitement. Juillet 24.

Je fis d'abord pendant ces deux ſommeils, à ma malade, les mêmes queſtions que je lui avois faites la veille, & j'obtins d'elle les mêmes réponſes; puis j'ajoutai: dormirez-vous ainſi tous les jours? — Je dormirai ſi vous le voulez fortement, mais ce ſera d'un ſommeil imparfait; celui du ſoir, cependant, le ſera moins que celui du matin, parce que je ſerai plus chargée de fluide. Demain & après-demain mes ſommeils ſeront un peu plus longs, ils dureront à peu près demi-heure; je dormirai encore mieux le 27 & le 28, parce qu'alors j'approcherai de mon époque. — Dormirez-vous le 29, malgré la venue de vos regles? — Je dormirai ſi vous le voulez, mais pas mieux que je ne dors aujourd'hui.

Ma malade ſortit de criſe ce jour-là comme la veille; je la calmai à mon ordinaire, & je la laiſſai fort tranquille.

Le 25, la Dlle. N. devint ſomnambule comme elle avoit fait tous les jours précédents. Pendant la ſéance de l'après-midi, je fus Juillet 25.

Juillet 25. curieux de lui faire *toucher* un enfant de trois ans, lequel à la suite de la petite vérole qu'il venoit d'avoir, d'ailleurs fort heureusement, étoit demeuré imbécille & muet. Dans quelque position qu'on plaçât cet enfant, ses jambes & ses reins plioient sous lui ; il y voyoit, mais il n'entendoit qu'à peine, & il ne pouvoit articuler une seule parole ; il y avoit environ trois semaines qu'il étoit en cet état, & les médecins s'étoient bornés à lui ordonner des bains qui jusque-là n'avoient produit aucun effet sensible.

Ma malade, à ma priere, toucha cet enfant avec la plus grande attention pendant près d'un quart d'heure ; puis elle me dit : cet enfant n'a pas le sang bon, il a l'estomac mauvais ; mais son plus grand mal est à la tête. L'humeur de la petite vérole a commencé à y former un dépôt ; si l'on eût attendu quelque temps, l'enfant auroit été imbécille pour toute sa vie.

Je demandai pour lors à ma malade s'il n'y avoit aucun remede à faire à cet enfant. Il faut dès-à-présent, me répondit-elle, appliquer sur son front un cataplasme fait de fleurs de sureau pilées & pétries dans de fort vinaigre, mêlé d'un peu d'eau ; & il faut renouveller ce cataplasme de temps en temps, pendant vingt-quatre heures. Après-demain &

le jour d'après, on lui fera prendre, le matin à jeun, de l'écorce de racine de mûrier, Juillet 25. infusée & comme vermifuge : le lémitochorton ne lui feroit rien. Puis il se reposera deux jours, après lesquels on lui fera prendre en deux autres jours, une dragme de rhubarbe dans deux œufs frais ; mais il faut sur-tout le magnétiser beaucoup, & voici la maniere dont on doit le faire. Il faut tenir pendant long-temps la main sur l'estomac, avec opposition, & ramener en bas, de temps en temps ; après cela tenir long-temps une main, les doigts en pointe, sur la nuque ; l'autre main empoignant le front ; puis celle-ci ramenant en bas, les doigts en pointe sans toucher, & ensuite à plat en touchant le corps. On finira par magnétiser du front en bas sur les côtés & sur les bras, le tout deux fois par jour & une demi-heure chaque fois.

Ce fut là tout ce que ma malade put cette fois m'indiquer pour cet enfant : elle m'assura qu'il guériroit, & l'on verra dans la suite qu'elle ne se trompoit point ; je rendrai compte à mesure des différentes choses qu'elle me prescrivit pour ce traitement.

Le matin du 26, la Dlle. N. étoit à peine endormie lorsqu'elle repoussa vivement la main Juillet 26. que je tenois sur son estomac : elle me dit

qu'elle venoit d'avoir une frayeur qui l'avoit

Juillet 26. toute bouleversée, & que si dans cette circonstance je la chargeois de fluide, j'augmenterois son mal, parce que la grande agitation où étoit son sang, gêneroit la circulation de ce fluide. Elle me dit pour lors de la magnétiser en mettant une de mes mains à plat sur ses reins, & l'autre main aussi à plat sur ses genoux. Ce magnétisme, au bout de quelques instants, parut la calmer un peu, & elle se réveilla plus tranquille.

Je voulus après son réveil, continuer à la magnétiser encore pendant quelques instants; elle ressauta lorsque je fis passer devant elle ma main les doigts en pointe; elle m'assura qu'elle voyoit sortir de mes doigts une espece de fumée semblable à celle qu'anciennement elle avoit vue sur le baquet, étant éveillée. Je fis à ce propos différentes épreuves; je présentai à ma malade la baguette d'acier: elle en vit sortir la même vapeur. Je lui fis mettre ses doigts en opposition avec les miens, & la vapeur fut encore plus sensible. Sans doute que la révolution que cette fille avoit éprouvée le matin l'avoit rendue plus foible & plus susceptible. Ces différentes expériences paroissoient l'amuser; mais elle ne tarda pas à en être fatiguée. Son agitation augmenta, le sang se porta à la tête avec violence, &

quelques efforts que je fisse ensuite pour la calmer, je ne pus y parvenir jusqu'à la séance suivante. Juillet 26.

L'après-midi ma malade étoit encore fort agitée, lorsque je commençai à la magnétiser; j'eus l'attention de ne pas laisser trop long-temps ma main sur son estomac, & je l'endormis au bout de quelques instants, en la fixant seulement au front. Dès qu'elle fut en crise, elle me dit que son sang étoit toujours dans une grande fermentation; elle me pria, en conséquence, de tenir une de mes mains sur ses reins pendant que je ramenerois l'autre, à plat & touchant le corps, de son gosier à ses genoux. Elle me pria ensuite de lui présenter, de face & d'un peu loin, mes doigts en pointe, & de les faire descendre lentement du cou en bas, le long de ses côtés; elle me dit enfin que je devois terminer, en tenant pendant quelque temps mes mains fixées sur ses genoux.

Je suivis toutes ses indications, & ma malade devint plus calme: puis elle m'assura que son agitation acheveroit de se dissiper entiérement pendant la nuit suivante; que le lendemain à son réveil elle prendroit le mal aux reins qu'elle m'avoit annoncé depuis plusieurs jours pour cette époque; que le matin du 29 elle auroit un peu mal à la tête, & qu'enfin

Juillet 26. ce même jour, à près d'une heure, ses regles paroîtroient. Je vis avec plaisir, par cette nouvelle pressensation, que la révolution de la veille n'apporteroit aucun changement dans l'époque critique, ainsi que je l'avois craint. Ma malade me recommanda ensuite de la magnétiser constamment jusqu'à cette époque, en tenant une de mes mains à plat sur ses deux genoux, tandis que je ramenerois l'autre main aussi à plat le long de ses reins : enfin, ajouta-t-elle, pendant tout le temps de mon époque, vous me magnétiserez seulement sur l'estomac avec opposition, pour fortifier cette partie qui en aura besoin.

Je lui demandai ensuite si elle voyoit déjà l'époque de ses regles pour le mois d'août. Oui, me dit-elle, je la vois ; elle commencera comme celle-ci, le 29 ; mais ce ne sera que le soir.

Lorsque ma malade fut réveillée, & que je l'eus calmée, je lui recommandai d'interrompre pour quelques jours l'usage du lait qu'elle prenoit depuis long-temps tous les matins, coupé avec de l'eau ; je me proposois de le lui faire prendre de nouveau après son époque.

Juillet 27. Le 27, la Dlle. N. entra en crise magnétique le matin & l'après-midi. Dans le pre-

mier de ces fommeils, elle me confirma ce qu'elle m'avoit dit la veille, que l'époque de fes regles, pour le mois d'août, commenceroit le 29, à quoi elle ajouta qu'elles paroîtroient ce jour-là vers quatre heures après midi. Du refte, elle n'étoit plus agitée comme elle l'avoit été la veille, & à fon réveil elle fe plaignit feulement d'un peu de mal aux reins qu'elle avoit reffenti, me dit-elle, dès le matin en fe levant. Je m'inquiétai peu de ce fymptôme paffager & critique; il m'avoit été annoncé depuis deux jours. Juillet 27.

J'employai la féance entiere de l'après-midi à faire *toucher* Mlle. *** par ma malade. Mon projet n'eft point d'inférer dans ce journal tout ce qui peut avoir rapport à cette malade; je me contenterai de noter quelques particularités de pratique qui pourront trouver leur application chez d'autres malades. La Dlle. N. trouva, par exemple, que celle-ci, par le genre de fa maladie, avoit déjà l'eftomac naturellement trop chargé de fluide; d'où elle conclut que la maniere dont on la magnétifoit, en chargeant fon eftomac, étoit très-mauvaife. Il ne faut jamais, ajouta-t-elle, établir la communication avec elle fur l'eftomac, mais en la prenant par les pouces. Je lui demandai fi elle voyoit un moyen de rendre Mlle. *** fomnambule. Pour cela,

Juillet 27. me répondit-elle, il faudra choisir le temps où elle dormira d'un sommeil naturel, tenir pendant quelque temps une main étendue à quelque distance & un peu au-dessous de son estomac, & la fixer en même temps au front avec une forte volonté de la rendre somnambule.

Ce sommeil, qui dura demi-heure, n'étant point assez long pour tout ce que la Dlle. N. avoit à me dire, elle-même m'avertit de le prolonger; ce que je fis en soufflant seulement pendant quelques instants sur son front.

Juillet 28. Le matin du 28, ma malade étant en crise magnétique, je lui fis *toucher*, pour la seconde fois, l'enfant qu'elle avoit déjà vu; elle lui ordonna de nouveau & pour le lendemain, l'application au front d'un bandeau de fleurs de sureau, préparées comme elle avoit déjà dit. Dans huit jours, ajouta-t-elle, cet enfant commencera à évacuer son dépôt par les selles, & sur-tout par les urines, qui seront fortes & chargées; dans quinze jours on appercevra un mieux très-sensible; il sera guéri dans six semaines.

J'aurai encore occasion de parler de cet enfant; mais je suis bien aise d'annoncer ici d'avance, que ce que ma malade venoit de me dire à son sujet, s'effectua à la lettre.

L'après-midi, dès que la Dlle. N. fut en crise, elle me dit qu'elle étoit un peu plus agitée que la veille, & elle me pria en conséquence de la magnétiser fortement de la tête aux pieds. Je voulus savoir quelle étoit la cause de cette agitation, & j'appris qu'elle provenoit de la vapeur du charbon qu'on avoit allumé depuis peu dans sa chambre, pour quelques besoins de ménage. En tout autre temps, me dit cette fille, le charbon ne m'auroit pas incommodée; mais comme je suis à la veille de mon époque, je suis plus susceptible, & la vapeur m'a trop chargée. Juillet 28.

J'aurois bien désiré que ma malade eût pu me donner une explication plus étendue de ce qu'elle venoit de me dire; mais je ne pus tirer d'elle autre chose. En y réfléchissant ensuite, j'imaginai qu'il seroit peut-être possible de rendre raison de cet effet, en disant que le charbon allumé dans un lieu renfermé, rend sans doute à l'air ambiant le feu élémentaire qu'on y avoit concentré, & comme fixé par la maniere de faire ce charbon, & que le mouvement du feu ignée développe; que dès-lors l'air ambiant, contenant trop de feu en proportion, la portion de cet air que nous respirons doit donner à nos humeurs un mouvement excessif de fermentation, & que c'est probablement cette altération dans l'équilibre,

qui eſt pour nous une cauſe de mort. J'en
Juillet 28. conclus que dans ces cas-là, il ſeroit peut-être ſalutaire d'appliquer fortement le magnétiſme, afin de redonner aux ſolides un mouvement proportionné à celui des fluides, mouvement qu'en effet on s'efforce de donner à ces ſolides, en faiſant reſpirer aux malades les eſprits les plus volatils.

Le 29, au matin, la Dlle. N. ſe plaignit
Juillet 29. d'avoir un peu mal à la tête ; ce ſymptôme m'avoit été annoncé depuis pluſieurs jours, & j'en augurai bien pour la venue des regles que j'attendois ce jour-là. Ma malade eut ſa criſe comme les autres jours; & quoique cette criſe fût plus imparfaite que les précédentes, j'en profitai cependant pour faire *toucher* la femme T***, malade depuis ſix ans d'une fievre qui avoit réſiſté à tous les efforts de la médecine ordinaire. La Dlle. N. démêla très-bien les cauſes de cette maladie ; elle indiqua des remedes qui firent, par la ſuite & à point nommé, l'effet qu'elle avoit annoncé : enfin, elle indiqua la maniere de rendre cette femme ſomnambule, ce que M. D**, ſon magnétiſeur, avoit inutilement tenté depuis long-temps, & ce qui lui réuſſit parfaitement dès la premiere fois qu'il ſuivit les indications que venoit de donner ma malade. Comme je

perdis de vue bientôt après la femme T***, & qu'elle n'étoit pas encore alors rétablie, je ne détaillerai point ici tout ce que la Dlle N. me dit à ſon ſujet ce jour-là ; j'aſſurerai ſeulement que cette femme ne tarda pas à éprouver un mieux très-ſenſible, & je ne doute pas qu'elle ne fût aujourd'hui parfaitement guérie, ſi ſon magnétiſeur avoit perſiſté à ſuivre ſon traitement. Juillet 29.

L'après-midi, je fus par les perſonnes que j'avois chargées de s'en aſſurer, que les regles avoient commencé à paroître à une heure & quelques minutes. Je magnétiſai d'abord ma malade de la maniere qu'elle m'avoit preſcrite pour cette époque, dans l'un de ſes ſommeils précédents ; puis l'ayant miſe en criſe, je la priai de magnétiſer elle-même Mlle. ***, qu'elle avoit *touchée* peu de jours auparavant. Je reconnus, pendant cette ſéance, combien une forte volonté donne d'énergie au magnétiſeur. Mlle. *** étoit ſujette à prendre quelquefois, pendant le magnétiſme, des criſes violentes de convulſions ; elle eut ce jour là une de ces criſes. La Dlle. N., ſans ſe déconcerter, ſe leve avec précipitation ; elle écarte toutes les perſonnes qui s'empreſſoient à ſecourir ſa malade ; & les yeux parfaitement clos & couverts, elle va à elle, & lui prend fortement les pouces des mains, qu'elle preſſe contre les ſiens. Deux minutes après, la

malade avoit entiérement repris la connoiſ-
Juillet 29. ſance ; & les convulſions qui, dans les criſes ordinaires, duroient quelquefois pendant des heures entieres, furent appaiſées dans l'inſtant. La Dlle. N. acheva de la calmer, & en moins de cinq minutes, tout le mal fut réparé.

Je ne pus m'empêcher de témoigner ma ſurpriſe ſur un effet auſſi prompt. Je l'ai voulu, me dit alors ma malade, & j'avois aſſez d'aſcendant ſur Mlle. N., pour la calmer à ma volonté. Si je ne m'étois pas crue aſſez forte, je vous aurois prié de vous placer derriere moi pendant que je lui tenois les pouces, & de croiſer vos mains au devant de mon corps, ſur mes côtés; cela m'auroit donné plus d'action.

Dequis le 30 juillet juſqu'au 9 août, la
Août 9. Dlle. N. continua d'entrer en criſe le matin & le ſoir, comme de coutume. Une fois ſeulement, le matin, je voulus eſſayer de ne pas l'endormir : elle ne dormit pas, mais ſa tête fut très-peſante. Je reconnus que ſon cerveau avoit contracté l'habitude de ces irritations périodiques que j'y excitois chaque jour en le chargeant de fluide. Cet effet n'avoit point été ſenſible dans le temps des anciens ſommeils, parce qu'alors la nature demandoit le ſomnambuliſme ; parce que les nerfs de la Dlle. N. étant rendus plus irritables par ſa maladie, la

masse entiere de ces nerfs étoit déjà rassasiée de fluide, lorsque l'engorgement du cerveau venoit à développer le sens intérieur. Par ce moyen, l'équilibre se soutenoit pendant & après les crises, & le réveil étoit toujours suivi d'un bien-être marqué. Août 9.

Dans les nouveaux sommeils, au contraire, la masse des nerfs n'étant plus aussi irritable, je pouvois bien produire accidentellement le somnambulisme en chargeant fortement le cerveau ; mais je ne pouvois pas de même charger la masse des nerfs, & ces sommeils étoient forcés. La nature ne les demandoit plus autant ; mais ils étoient devenus comme une espece de maladie périodique pour ma malade, par l'habitude que je lui en avois fait prendre.

Au reste, tous les sommeils de ce jour-là furent très-imparfaits ; l'évacuation critique, qui fut très-abondante, & qui dura trois jours, en fut cause sans doute ; & l'ancien dépôt que ma malade avoit dans la tête, n'étoit pas probablement assez développé alors, pour les rendre meilleurs.

Dans la crise du 9, après-midi, la Dlle. N. pressentit que son sommeil seroit moins imparfait le 19 de ce mois ; à quoi elle ajouta que, pour le rendre encore meilleur, il seroit à propos qu'elle se mît quelquefois au baquet avant ce jour-là. Je craignois qu'elle ne s'y endormît

comme elle avoit accoutumé de faire chez elle
Août 9. tous les matins ; elle me raſſura. Je bâillerai beaucoup, me dit-elle ; je ſerai fort accablée, mais je ne dormirai pas : je ne dors ici que parce que vous le voulez.

Avant de s'éveiller, ma malade m'aſſura de nouveau qu'à ſon époque prochaine, les regles paroîtroient le 29, vers quatre heures après-midi.

Du 9 au 17 août, la Dlle. N. ſe mit aſſez
Août 17. réguliérement au baquet. Ses ſommeils de l'après-midi furent un peu moins imparfaits, & j'en profitai quelquefois pour lui faire *toucher* des malades. Je ne donne point ici le détail de toutes ces différentes conſultations, cela me meneroit trop loin ; je me contente de dire que la Dlle. N. ne ſe trompa jamais ſur les cauſes de ces maladies, ni ſur les remedes qui leur convenoient. Je me réſerve à détailler plus particuliérement un petit nombre de maladies plus graves que cette fille a ſuivies, & dont la guériſon a été plus ſaillante.

Le matin du 17, avant de magnétiſer ma malade, j'avois été fort agité. Je voulus l'endormir en chargeant ſa tête, & ma volonté ſe reſſentit de mon agitation. La Dlle. N. dormit en effet ; mais pendant ce ſommeil, elle fut agitée de mouvements convulſifs, & elle ne put

put répondre à aucune de mes queſtions; j'eus beau faire pour la calmer, elle conſerva après ſon réveil beaucoup d'agitation & un grand mal de tête.

Août 17.

L'après-midi, auſſitôt qu'elle fut en criſe, je lui demandai compte de ce qui lui étoit arrivé le matin. Vous m'avez fait beaucoup de mal, me dit-elle; vous avez chargé ma tête avec trop de précipitation & de violence; je repouſſois votre fluide, & il n'a pas circulé en moi également. Cette réponſe de ma malade m'éclaira ſur cette maxime que nos maîtres ont répétée ſouvent, & qu'on a priſe mal-à-propos pour une exagération & un effet de leur enthouſiaſme. Pour produire en magnétiſme des effets ſalutaires, il faut *vouloir* faire le bien; il faut le vouloir avec force; il faut, en un mot, que cette volonté ſoit celle de l'être fort & bienfaiſant, qui veut ſoulager l'être foible ſur lequel il connoît toute ſa ſupériorité. Je reconnus en effet, dans ce qui venoit de m'arriver, qu'une volonté de caprice, une volonté agitée, convulſive ou chancelante dans le magnétiſeur, ne peuvent produire que des effets funeſtes ſur ſon malade.

J'employai tout le temps de cette ſéance à calmer la Dlle. N., en ramenant de la tête aux pieds le courant du fluide. Je parvins à

F

dissiper son mal de tête, & lorsqu'elle se réveilla, elle se trouva beaucoup mieux.

Août 17. Depuis quelques jours, j'avois entrepris de magnétiser la Dlle. C***, jeune personne, âgée de dix-sept ans, & fille de la femme V***. Cette fille étoit attaquée, depuis plus d'une année, d'un rhumatisme goutteux, qui donnoit à toutes les parties de son corps un mouvement convulsif & continuel, si violent, qu'on étoit obligé de l'habiller & de lui présenter la nourriture dont elle avoit besoin : cette fille, en outre, étoit devenue d'une imbécillité morne & stupide ; elle avoit totalement perdu la mémoire ; de plus, ses regles étoient entiérement supprimées. Différents médecins avoient inutilement tenté de la guérir ; & ce ne fut que lorsqu'ils eurent perdu tout espoir, que sa mere, femme simple, & qui de la vie n'avoit connu le magnétisme que par quelques propos ridicules semés parmi le peuple, se décida enfin à l'employer pour sa fille comme une derniere ressource, à laquelle cependant elle n'attachoit pas beaucoup de croyance.

J'avois commencé, le 10 août, le traitement de la Dlle. C***, & depuis cette époque, je l'avois magnétisée réguliérement deux fois par jour. Le matin, je la faisois placer sous un

arbre magnétisé dans le jardin de l'abbaye D... ; & le soir je la magnétisois chez elle. Mon espoir fut d'abord de rendre cette fille somnambule ; & j'y appliquai tous mes efforts ; mais j'eus beau le vouloir, elle ne dormit point. Incertain si le magnétisme seul suffiroit pour la guérir, & voulant d'ailleurs abréger son traitement le plus qu'il seroit possible, j'avois résolu de la faire *toucher* par ma malade pendant l'un de ses sommeils de la fin de ce mois ; sommeils que je jugeois devoir être d'autant meilleurs, qu'ils seroient plus voisins de l'époque des regles. On va voir que je n'en eus pas besoin, & le hasard me fournit un moyen aussi sûr & plus prompt.

Août 18.

La femme V*** couchoit habituellement avec sa fille, & outre cela elle étoit présente à toutes nos séances de magnétisme ; elle en éprouva les influences. Dès le premier jour elle se plaignit d'un mal-aise général, & qu'elle ne pouvoit définir. Bientôt elle tomba dans un accablement continuel, & je la voyois toujours assoupie. J'essayai pendant quelques jours de la calmer, mais ce fut inutilement ; enfin, je soupçonnai que cette femme, qui me paroissoit avoir le genre nerveux fort irritable, pourroit bien être susceptible de tomber en somnambulisme ; d'ailleurs elle commençoit, depuis quelques jours, à se plaindre de coliques fréquentes,

que j'attribuois à son âge critique ; (elle avoit
Août 18. environ quarante-deux ans.) Je me décidai donc à la magnétiser régulièrement comme sa fille, & pour cela je la fis placer, le matin du 17, sous le même arbre.

L'après-midi du même jour, je la magnétisai chez elle de la tête le long des bras, puis le long des côtes, après avoir fortement chargé l'estomac ; enfin, voulant essayer de l'endormir, je la fixai au front avec une forte volonté, pendant que je tenois mes mains étendues sur ses épaules, & mes pouces réunis vis-à-vis son gosier. Cette femme ne tarda pas à s'endormir ; mais ce fut d'abord une espece d'engourdissement, pendant lequel elle ne m'entendit point. Je crus que je rendrois son sommeil plus complet, en chargeant alors son front avec mon haleine, comme je faisois pour endormir la Dlle. N. ; mais, à ma grande surprise, elle se réveilla sur le champ : je conclus de là que les manieres de produire le somnambulisme, doivent varier suivant les différents genres de maladies, & je me confirmai dans l'opinion que si la volonté a la plus grande influence en magnétisme, lorsqu'on la considere comme cause morale de l'accroissement dans l'agent physique & matériel, on ne peut pas dire qu'elle y influe comme cause purement morale. Je revins à ma premiere maniere, je fixai le

front, & je réunis mes pouces vis-à-vis le gosier. Peu d'instants après, la femme V*** se rendormit; elle put enfin répondre, quoiqu'avec peine, à mes questions.

Août 18.

Quel est votre mal, lui demandai-je? — Ma fille, me répondit-elle, m'a occasioné une révolution qui a fait quelque dérangement à la matrice. — Guérirez-vous bientôt? — Dans six jours — Faut-il vous faire quelques remedes? — Oui; il faudra que demain en me couchant j'applique sur mon ventre plusieurs feuilles de gros papier bleu, qu'on aura fait tremper dans du vin d'Alicante bien chaud, & qu'on saupoudrera avec de l'anis mis en poudre. Je garderai cette application jusqu'à ma guérison, & je l'humecterai toutes les fois que le papier sera sec. — Dormirez-vous long-temps? — Non. — Dormirez-vous demain? — Non; je dormirai après-demain & dimanche, puis je ne sais pas si je dormirai davantage.

Je rends ici le sens des réponses que me fit cette femme, & je ne rapporterai ses propres expressions que lorsqu'elles me paroîtront singulieres; je traduirai alors en François ce qu'elle me disoit en son patois. Il faut se rappeller que la femme V*** n'avoit jamais vu magnétiser d'autres personnes que sa fille, & je ne magnétisois celle-ci que de la tête la

Août 18. long des bras, & de la tête aux pieds, le long des côtés.

Je continuai mes queſtions. Comment faut-il vous magnétiſer ? — Beaucoup ſur le bas-ventre & ſur le bas des reins, enſuite ſur les genoux, enfin long-temps le long des jambes & point ſur l'eſtomac. — Serez-vous entiérement guérie mardi ? — Je ne ſais, mais je crois qu'oui. — Me voyez-vous ? — Sans doute. — Voyez-vous de la lumiere devant vos yeux ? — Je vois des *étoiles de feu*. — Votre fille guérira-t-elle bientôt ? — Je ne le vois pas encore. — Pourrai-je la rendre ſomnambule ? — Je ne penſe pas que vous le puiſſiez de ſitôt ; elle a le *ſang trop ridicule* & *trop mal proportionné* avec le vôtre ; elle dormira plus ſûrement, ſi une fois ſes regles peuvent paroître tant ſoit peu. — Faut-il lui faire quelque remede ? — Il faut que le 24 de ce mois elle mette les pieds dans de l'eau plus chaude que tiede juſqu'à mi-jambe : elle s'y mettra pendant ſix jours, le ſoir, après que vous l'aurez magnétiſée un peu ſur le ventre, beaucoup ſur les genoux, & ſur-tout le long des jambes. Après ces ſix jours, il faudra lui faire prendre pendant quatre jours, le matin à jeûn, de la boule d'acier, délayée dans le premier bouillon du pot, d'abord à petite doſe, puis l'augmentant chaque jour un peu. Pendant ces quatre

jours, elle prendra, le soir en se couchant, une grande tasse d'infusion de fleurs de violier rouge. Août 19.

A la fin de ce sommeil, qui dura environ demi-heure, la femme V*** me pria de la magnétiser sur l'estomac; j'y plaçai une de mes mains; mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut de voir que cette femme, qui de sa vie n'avoit vu magnétiser, prît elle-même mon autre main pour la mettre en opposition derriere ses reins. Bien des magnétiseurs prétendent que l'opposition des pôles est indifférente dans le magnétisme. Je le pense tout comme eux, dans le sens qu'on attache à cette expression, c'est-à-dire, que je crois qu'on fera à peu près autant de bien à un malade, en magnétisant son côté droit, par exemple, avec la main droite, que si on le magnétisoit à pôles opposés, avec la main gauche. On a pu voir en effet, dans le récit de mes anciennes expériences, que la Dlle. N. remarqua à peu près les mêmes choses dans le fluide que je lui présentois, à pôles directs & à pôles opposés; mais d'autres magnétiseurs prétendent encore que les oppositions locales ne sont point du tout nécessaires. Je ne suis pas tout-à-fait de leur avis. Je ne connois point assez le corps humain pour pouvoir dire pourquoi ces oppositions doivent être souvent utiles; mais je conçois qu'un homme

qui connoîtroit parfaitement notre organiſation, qui pourroit calculer les rapports qui exiſtent entre les parties ſymétriques & ſymétriquement placées de notre corps, parviendroit peut-être à établir les loix de ces oppoſitions, ſur les loix de l'équilibre dans les fluides. Cet examen, au ſurplus, ſurpaſſant de beaucoup mes connoiſſances en anatomie, je me contente d'obſerver ici que la nature elle-même parut indiquer à la femme V*** l'utilité des oppoſitions locales dont cette femme n'avoit pu prendre ailleurs aucune idée.

Août 18.

La femme V*** ſe réveilla bientôt; & je remarquai qu'elle ouvrit les yeux d'elle-même à la fin de ſa criſe, ſans avoir beſoin, comme la Dlle. N., que je lui aidaſſe à les ouvrir.

Août 19.

Le matin du 19, la femme V*** ne ſe mit point à l'arbre; je la magnétiſai chez elle, & je ne tardai pas à la mettre en criſe: ſon ſommeil, comme celui du 17, dura environ demi-heure; j'employai ce temps à lui faire les queſtions ſuivantes.

Comment vous trouvez-vous? — Je ſouffre par tout mon corps. — Cela ſera-t-il long? — Encore cinq jours. — L'application que vous avez faite ſur le bas-ventre vous fait-elle du bien? — Beaucoup; il faut que je la laiſſe encore cinq jours. — Faudra-t-il vous faire

Août 19.

quelqu'autre remede ? — Il faudra me purger mardi avec la tisanne royale. — Une médecine ne vous fera-t-elle pas mal dans votre état ? — Non ; celle-là est très-douce. — Dormirez-vous demain ? — Non ; je ne dormirai que dimanche. — Faudra-t-il vous magnétiser long-temps ? — Jusqu'à lundi seulement. — Faudra-t-il vous magnétiser jusque-là comme vous me l'avez prescrit avant hier ? — Oui ; tout mon mal est uniquement dans la matrice. — J'aurois voulu rendre somnambule votre fille C***. — Elle n'est pas encore assez *concentrée dans le magnétisme, & son sang n'est pas d'accord.* — J'en suis fâché, parce que si elle avoit dormi, sa guérison auroit peut-être été plus prompte. — Je la guérirai bien moi seule, & dimanche matin je vous indiquerai les remedes qu'il faudra lui faire. — Me voyez-vous ? — *Je vois bien d'autres choses.* — Et quoi ? — Des choses que vous ne comprendriez pas, & que j'aurois peine à vous expliquer. — Essayez de les dire, je vous aiderai. — *Vous n'en êtes pas capable* .... dimanche prochain je pourrai peut-être mieux vous dire tout cela.

La femme V*** eut encore dans l'après-midi une crise magnétique, semblable à celle du matin. Je lui renouvellai à peu près les mêmes questions ; je lui demandai ensuite si ses regles ne seroient point dérangées. — Non,

Août 19. me répondit-elle, je commencerai à les avoir pendant la nuit du 29 au 30 de ce mois. — Voyez-vous en vous le principe de quelqu'autre maladie ? — J'ai beaucoup d'humeurs ; mais le magnétisme de ma fille les a remuées, & je les évacuerai bientôt.

Août 20. Pendant tous les jours précédents, la Dlle. N. avoit eu réguliérement chaque jour deux crises magnétiques. Je n'en ai fait aucune mention, parce que ces crises ne me présenterent rien de bien intéressant. Je la priai, pendant celle du 20, de *toucher* Mlle. de S***, attaquée depuis long-temps de migraines violentes. Ma malade lui conseilla de porter sur le front, pendant les accès de cette maladie, un bandeau de fleurs de sureau écrasées, & arrosées de fort vinaigre : elle ajouta qu'il seroit très-utile de magnétiser dans ces temps-là Mlle. de S***, d'abord sur l'estomac, puis en tenant une main fixée sur son épaule, du côté de la douleur, & en ramenant l'autre main, de la tête en bas, sur le côté opposé.

Août 21. Le matin du 21, au moment où j'arrivois chez la Dlle. N., on venoit de lui apprendre, sans aucune précaution, une nouvelle très-fâcheuse pour elle, & qui l'avoit saisie. Je débutai par la calmer, puis j'essayai de l'endor-

mir ; mais j'eus beaucoup de peine à en venir à bout, & je ne pus lui procurer qu'un somnambulisme très-imparfait & fort agité. Je me hâtai de la questionner sur son état. — Le saisissement, me dit-elle, a resserré mon estomac, & je vois que mes regles en seront dérangées ; je vois à présent qu'elles dévanceront le terme du 29, où je devois les avoir, & qu'elles commenceront à paroître dès le 28, vers six heures du soir. — Dormirez-vous chaque jour, d'ici à cette époque ? — Je dormirai, mais mal, parce que le cours du sang est dérangé. — Cet accident changera-t-il quelque chose à vos époques suivantes ? — Je ne vois pas encore ces époques ; mais la révolution que j'ai éprouvée, n'a pas été assez soutenue pour y rien déranger. — Aurez - vous quelque incommodité aux approches de l'époque que vous venez de voir pour le 28 de ce mois ? — J'aurai la veille, en me levant, un mal de tête violent qui ne me quittera plus jusqu'à la venue des regles. Ce jour-là & le 28 je dormirai mieux que les jours précédents. Août 21.

L'après-midi, la Dlle. N. eut une crise un peu moins agitée. L'estomac ne lui faisoit plus autant de mal ; le sang qui s'étoit porté à la tête dans la révolution du matin, commençoit à en descendre, & elle m'assura qu'après sa crise du lendemain sa tête seroit entiérement dégagée.

Août 21. J'avois compté, pour ce jour-là, que la femme V*** auroit un sommeil meilleur que les précédents, qu'elle m'indiqueroit quelques remedes pour sa fille, & que peut-être elle pourroit débrouiller les choses merveilleuses qu'elle n'avoit pu qu'entrevoir pendant sa crise du 19. Je fus trompé dans mon attente, cette femme venoit de tomber en somnambulisme. Déjà je commençois à lui faire des questions, lorsque l'une des personnes qui étoit présente fit mal-adroitement tomber, avec fracas, un meuble sur le plancher de la chambre où nous étions. A ce bruit, qui fut très-fort, la femme V*** porta vivement la main sur son estomac : elle se réveilla comme en sursaut, en se plaignant que je venois de lui donner à l'estomac un grand coup qui lui avoit fait beaucoup de mal, & dont le contre-coup avoit porté à sa tête. Elle eut quelques mouvements convulsifs ; & quelques efforts que je pusse faire pour la calmer, je n'en vins pas à bout entiérement, & je la laissai plus malade qu'elle n'étoit avant sa crise ; les douleurs dans la matrice s'étoient renouvellées.

L'après-midi, j'eus beaucoup de peine à mettre en crise la femme V*** ; & sur toutes les questions que je lui fis ensuite, elle me répondit toujours qu'elle n'y voyoit plus rien,

que tout s'étoit *brouillé*. Elle fut cependant à son réveil un peu mieux qu'elle n'avoit été le matin, & j'espérai que ses sommeils pourroient devenir meilleurs par la suite, & à mesure que le sang auroit repris son cours. Août 22.

Le matin & l'après-midi du 22 la femme V*** eut des crises de sommeil ordinaire, troublées de temps en temps par de légers mouvements convulsifs ; elle se réveilloit en sursaut toutes les fois que je lui adressois la parole. Le soir du 23 son sommeil redevint magnétique, & je pus l'interroger sur son état & sur celui de sa fille. Août 23.

Pensez-vous, lui demandai-je, que la révolution que vous avez eue retardera votre guérison ? — Je ne le crois pas ; & je dois être guérie dans quatre jours. — Voyez-vous aujourd'hui s'il y auroit quelque moyen de rendre votre fille C. somnambule ? — Il faut, avant tout, *lever le soleil.* — Je ne compris rien d'abord à cette expression proverbiale ; mais la femme V*** m'expliqua que la premiere cause de la maladie de sa fille avoit été un coup de soleil qui avoit formé un dépôt dans la tête ; qu'ensuite une transpiration arrêtée avoit occasioné les convulsions continuelles dont cette fille étoit attaquée, & la suppression totale de ses regles. Sur quoi elle

conclut encore qu'il falloit commencer par lui *lever le ſoleil*. Comment faire pour lui *lever le ſoleil ?* — Il faudra prendre la mie d'un pain blanc ſortant du four, l'arroſer de vin blanc, la ſaupoudrer avec une once de poivre, & l'appliquer, partie ſur le crâne, partie ſur l'eſtomac, pendant trois nuits conſécutives, & non pas le jour. Le même cataplaſme ne pourra pas ſervir pour deux nuits. — Cette application ne changera-t-elle rien aux bains de jambes, à l'eau de boule & à l'infuſion de violier que vous avez ordonnés précédemment pour votre fille ? — Non ; l'un n'empêchera pas l'autre. — Croyez-vous que votre fille guériſſe bientôt ? — Je crois qu'il lui faudra bien encore trois mois.

Août 23.

Les ſommeils de la Dlle. N., le 24, ne préſenterent aucun fait intéreſſant ; ceux de la femme V*** furent à peu près ſemblables à celui de la veille après midi. Elle me répéta ce qu'elle m'avoit dit dans celui-ci au ſujet de ſa fille, & elle ajouta qu'après qu'elle auroit fait les remedes déjà preſcrits, il faudroit la frotter pendant cinq ou ſix jours, le ſoir, ſur la nuque & ſur toutes les jointures, avec de la graiſſe d'ours, qui redonneroit aux nerfs de la ſoupleſſe. La Dlle. C*** commença, dès ce jour à faire l'application que ſa mere

Août 24.

avoit indiquée la veille. Elle a fait exactement depuis, tous les remedes que sa mere lui ordonna successivement pendant ses sommeils. Je noterai, à mesure que l'occasion s'en présentera, ces différents remedes dont quelques-uns me parurent assez extraordinaires ; mais je dois prévenir d'avance que la Dlle. C*** s'en trouva si bien, que dès la fin du mois de novembre suivant elle fut parfaitement guérie ; que depuis cette époque jusqu'à ce jour, (premier mai 1786) elle a toujours joui de la meilleure santé ; que cette fille enfin, qui ne pouvoit au mois de septembre dernier ni s'habiller, ni prendre seule sa nourriture, a travaillé pendant tout l'hiver suivant, & au vu de toute une ville, aux ouvrages les plus délicats, chez une marchande de modes ; à quoi j'ajouterai qu'elle n'a fait pour se guérir d'autres remedes que le magnétisme & ceux que lui a ordonnés, étant en somnambulisme, sa mere, femme simple, & qui certainement n'avoit aucunes notions en médecine. Août 24.

Mais, dira-t-on, & on me l'a dit plus d'une fois, cette femme enfin ordonnoit des remedes à sa fille ; la Dlle. N. en ordonnoit pareillement aux malades qu'elle *touchoit*. Voilà donc vos somnambules devenus des médecins ordinaires ; la médecine est donc absolument nécessaire à notre conservation ; le magné-

Août 24. tiſme n'eſt donc plus le remede à tous les maux ; la panacée univerſelle, comme on l'avoit annoncé. Cette critique du magnétiſme, fondée ſur ce qui ſe paſſe chez les ſomnambules, ne provient, ſelon moi, que du défaut de s'entendre.

Je ne ſais ſi les premiers magnétiſeurs ont annoncé le magnétiſme comme un remede à tous les maux, comme un remede abſolument excluſif ; s'ils l'ont fait, ils s'entendoient, ſans doute, mais ils ne ſe faiſoient point entendre aſſez. Le magnétiſme, ſelon ma maniere de le voir, n'eſt point un remede, il eſt la nature elle-même, & tous les maux que la nature ſeule peut ſurmonter en uſant en nous de toutes les forces dont elle eſt capable, le magnétiſme les ſurmontera en ce qu'il redonnera à la nature toute ſon énergie, en ce qu'il augmentera ſes forces en proportion du mal.

Sans entrer dans un examen anatomique de toutes les cauſes de nos maladies, je crois qu'on peut dire généralement que nous ne ſommes malades que lorſqu'il n'exiſte plus en nous un équilibre exact entre les ſolides & les fluides. On peut dire encore que la nature fait de continuels efforts pour rétablir cet équilibre : d'où l'on doit conclure, en général, que tout moyen quelconque d'aider, de renforcer la nature, dans les ſources de ſon action, ſera

ſera un moyen curatif pour tous les maux aux- quels la nature peut trouver du remede en elle-même, & c'eſt ſous ce point de vue que je conſidere le magnétiſme. Août 24.

Ce moyen, dit-on, qui a guéri M. D***, dont le ſang étoit diſſous, ſeroit donc contraire à M. *** dont le ſang eſt brûlé. Pour que la conſéquence fût juſte, il faudroit d'abord être bien aſſuré des cauſes qui peuvent produire ces deux extrêmes, il faudroit ſavoir parfaitement comment un ſang ſe brûle, comment il ſe décompoſe ; les extrêmes ſe touchent : & ſi par haſard un phiſiologiſte profond parvenoit un jour à démontrer que ces deux altérations dans le ſang, quoique fort oppoſées en apparence, ont cependant la même cauſe, il faudroit bien que MM. les médecins ſe décidaſſent à y appliquer les mêmes remedes ; & ſi cela eſt vrai pour les remedes galéniques, qui n'ont chacun qu'une action propre & déterminée, à combien plus forte raiſon doit-on le dire du magnétiſme, du moins de la maniere dont je l'enviſage ?

Le magnétiſme n'eſt point proprement un remede chaud, il n'eſt pas un remede froid, il n'eſt ni inciſif ni coagulant : je le répete, il eſt la nature elle-même ; mais la nature ſoutenue contre les efforts du mal, la nature dont les forces ſont accrues dans leur principe,

en réparation de leur affoibliffement relatif.

Août 24. C'étoit en le confidérant fous ce point de vue que je difois, dans l'Effai fur la Théorie, qu'un magnétifeur n'a pas befoin de connoître à fond toutes les caufes de la maladie qu'il traite ; qu'il doit s'attacher uniquement à préfenter le fluide, & que la nature faura bien s'approprier cette furabondance de mouvement, fuivant fes befoins.

Mais l'altération dans l'équilibre peut être telle chez le malade, que la nature feule, quoique accrue de toutes les forces dont elle eft fufceptible, ne pourroit pas rétablir cet équilibre ; c'eft alors que ce malade aura befoin de fecours étrangers, & le magnétifme ne fera plus pour lui qu'un moyen de s'approprier ces fecours d'une maniere plus prompte & plus efficace. Les humeurs, par exemple, font au dernier degré d'alcalefcence, & leur fermentation eft telle, que les folides avec tout le reffort dont ils feroient fufceptibles, ne pourroient réagir fuffifamment fur elles ; alors il ne fuffira pas de donner du ton à ces folides, il fera néceffaire encore de tempérer le mouvement des fluides, & c'eft ce qu'on fera en choififfant dans les trois regnes de la nature, des compofés qui, portant aux humeurs plus d'eau que de feu, détruiront cette furabondance du feu & de l'élément terreux qui en occafionoit l'alcalefcence.

Jusque-là ce sont les principes de la médecine ordinaire, & si nos médecins se trompent, ce n'est que dans la maniere de les appliquer. Le somnambule magnétique, guidé par son instinct, ne peut tomber dans les mêmes erreurs. Il ne nous dira ni pourquoi ni comment le remede qu'il demande opérera sa guérison ; mais il ne se méprendra jamais sur le choix de celui dont la vue ou la réminiscence lui présentera, à côté du mal, la sensation du remede qui doit le guérir. C'est vraiment du somnambulisme magnétique qu'on peut dire qu'il est un remede à tous les maux ; du moins est-il sûr que le somnambule qui verra son mal, en verra toujours le remede : car si ce mal étoit tel qu'il ne pût se guérir par aucun moyen physique, le somnambule ne trouvant plus en lui d'objet de comparaison, n'y verroit pas plus le mal que le remede.

Août 24.

En considérant, comme nous venons de le faire, le magnétisme en général & le somnambulisme magnétique, on répond, ce me semble, aux plaisants qui ne cessent de dire que le magnétisme sera désormais un remede universel, & que par ce moyen nouveau les hommes vont être immortels. Les hommes mourront lorsqu'il n'existera dans la nature aucun moyen physique de prolonger leur vie ; mais si ce moyen existe, le somnambu-

Août 24. lisme magnétique, plus sûr que tout l'art des médecins, le fera découvrir; & le magnétisme, aidant à la nature, augmentera l'efficacité de ce moyen. Le somnambule s'ordonnera autant & quelquefois plus de remedes que n'auroit pu faire le médecin le plus tranchant: mais ces remedes seront toujours, & nécessairement appropriés à son état. Plus ce somnambule sera ignorant, & plus dans cet état les appétits de son instinct seront sûrs. Il demandera machinalement beaucoup de remedes, parce que ces remedes sont réellement dans la nature, & que la médecine existe indépendamment des médecins: mais ces remedes le guériront sûrement, parce que n'apportant, dans le choix qu'il en fait, aucunes connoissances préliminaires, & ne suivant que l'instinct qui ne peut se tromper dans tout ce qui a rapport à la conservation de l'individu, toutes les fois qu'elle est possible à la nature, le somnambule ne sera pas même le maître de se méprendre dans ce choix.

Mais, dira-t-on enfin, comment faut-il employer le magnétisme? Quels sont les différents moyens de l'appliquer aux divers genres de maladies? Comment sur-tout éviter que ce moyen, curatif pour certains malades, ne soit dangereux pour d'autres?

Si l'on admet la maniere dont tout-à-l'heure

j'envifageois le magnétifme, on ne croira pas qu'il puiffe jamais faire aucun mal ; & en effet le magnétifeur, felon moi, n'exerçant point fur fon malade une action préméditée & calculée d'avance, il ne peut pas fe méprendre fur l'application du remede, comme il l'auroit pu faire fur les caufes du mal. Ce magnétifeur préfente à la nature un furcroît de forces dont elle avoit befoin dans le malade, & la nature elle-même fait ufage de ce fecours, de la maniere qui lui convient le mieux. Si le mouvement eft le principe phyfique de la vie ; fi la maladie n'eft en nous qu'un effet de l'altération ou de l'excès relatif de ce mouvement dans quelques parties de notre machine ; fi la nature enfin ne fuccombe, que parce que livrée à fes propres forces, elle ne peut rétablir l'équilibre, le magnétifme qui n'attaque point le mal en lui-même, mais qui renforce la nature dans fon action contre ce mal, pourra bien ne pas le guérir, lorfque cette guérifon furpaffera toutes les forces de la nature ; mais je ne vois pas comment il pourroit l'augmenter. Août 24.

Quant à la maniere d'appliquer ce moyen curatif aux différentes efpeces de maladies, je ne crois pas qu'on parvienne jamais à la déterminer avec certitude ; je penfe bien qu'à la longue, & lorfqu'on aura ramaffé une multi-

Août 24. tude de faits tous ſemblables, on pourra peut-être aſſigner théoriquement une méthode pratique pour certains cas particuliers & déterminés : mais une théorie générale du magnétiſme, une théorie qui prévoie tous les cas, me paroît être abſolument impoſſible à donner ; & quand même cette théorie pourroit un jour exiſter, à quoi ſerviroit-elle au magnétiſeur, qui, ſur le rapport de ſon malade, ne feroit jamais en état, pas plus que le médecin, d'aſſigner les véritables cauſes de la maladie.

Un magnétiſeur touche un malade avec la volonté forte & déterminée de le ſoulager ; prévenu que le fluide univerſel, principe du mouvement & de la vie, circule ſur-tout dans nos nerfs ; prévenu de plus que la maſſe entiere de nos nerfs, partant d'une origine commune qui eſt le cerveau, va porter la ſenſibilité dans toutes les parties de notre corps, en ſe diſtribuant de la tête aux extrémités, ce magnétiſeur force le fluide univerſel à circuler ſuivant cette direction dans les nerfs de ſon malade ; & par cette manipulation ſoutenue, il redonne à ces nerfs le reſſort & le ton propre ou relatif qui leur manquoient. Voilà, je crois, la ſeule maniere de magnétiſer, qu'on puiſſe dire générale & applicable dans tous les cas : mais comment déterminer toutes les manipulations

particulieres & locales, propres aux différents genres de maladies, & à la multitude d'accidents & de variétés qui les accompagnent ? c'eſt ce qu'on ne peut pas même eſpérer. Les ſomnambules magnétiques pourront bien indiquer pour eux-mêmes quelques-unes de ces manipulations, & leur inſtinct les demandera au beſoin. Le magnétiſeur pourra toujours ſuivre ſans riſque ces indications momentanées; mais pourra-t-il de même les appliquer à tout autre malade qui ne ſera pas préciſément dans la même ſituation ?

Août 24.

Concluons donc, par ce que nous avons déjà dit ſouvent, que ſi les hommes parviennent un jour à découvrir, ſinon une théorie exacte, du moins une théorie ſuffiſante pour éclairer & perfectionner la pratique du magnétiſme, ce ne ſera qu'après avoir recueilli & comparé une grande multitude de faits, après avoir claſſé ces faits pour en marquer les rapports & les différences. Sans chercher donc à établir cette théorie, dans un temps où le magnétiſme eſt encore ſi peu connu, même de ceux qui le pratiquent, bornons-nous à préparer des matériaux aux générations ſuivantes. Multiplions les faits, publions-les; & ſans vouloir déduire d'un fait particulier des loix générales, tâchons cependant de préſenter avec ce fait les cauſes qui nous paroîtront

Août 24. être les plus probables. Les magnétiseurs à venir profiteront des faits ; & si nos théories particulieres leurs paroissent fautives, ils auront déjà gagné sur nous l'avantage d'en reconnoître l'erreur.

N'attendons pas enfin pour opérer, de savoir parfaitement comment & suivant quelle loi nous opérons. Si la théorie du magnétisme ne peut être établie que sur des faits, c'est donc par la pratique qu'il nous faut commencer; & nous devons répugner d'autant moins à nous y livrer, que, si j'ai bien conçu le magnétisme, cette pratique ne peut jamais être dangereuse. Nous ne connoissons pas encore la théorie de l'aimant, & cependant il n'est point de navigateur qui ne compte sur sa boussole. Les effets du magnétisme ne sont pas mieux connus aujourd'hui que ne l'étoient, il y a deux siecles, les effets de l'aimant ; mais quelque jour ils le seront davantage.

Août 27. Le 27 au matin, je trouvai la Dlle. N. se plaignant d'un mal de tête assez violent ; mais je n'en fus point inquiet, parce qu'elle me l'avoit annoncé pour la veille de son époque : elle eut sa crise magnétique ordinaire, c'est-à-dire, que son somnambulisme fut le même qu'il avoit été tous les matins depuis le 9. Je n'en détaille pas ici les particulari-

tés, parce que je ne les trouve point dans mon journal : je n'y inférois alors que ce qui Août 27. ſe paſſoit dans les criſes de l'après-midi ; & j'eus des raiſons particulieres de ne pas noter de même tout ce que ma malade me diſoit pendant les ſommeils du matin. Les mêmes raiſons ſubſiſtent encore ; & quoique je n'aie point oublié ces converſations, je ne les rapporterai pas ici : je m'en diſpenſe d'autant plus volontiers, que dans ces converſations, qui paroîtroient aſſurément fort étonnantes, on ne trouveroit rien d'ailleurs qui eût rapport au magnétiſme en général, ni à l'état particulier de ma malade. Les ſommeils du matin furent toujours, depuis le 9 août, abſolument différents de ceux de l'après-midi : dans ceux-ci, la Dlle. N. n'avoit pas la moindre notion des choſes ſurprenantes, dont elle m'entretenoit avec la plus grande facilité dans les premieres ; & dans le ſommeil du matin, cette fille n'avoit aucune idée ni de ſon état intérieur, ni de celui des autres malades qu'elle connoiſſoit ſi bien le ſoir.

Depuis long-temps ma malade m'avoit annoncé que la veille de ſon époque ſon ſomnambuliſme ſeroit moins imparfait ; & j'attendois ce jour avec impatience pour lui parler de pluſieurs malades qu'elle avoit *touchés* précédemment ; je voulois auſſi qu'elle

Août 27. me parlât d'elle-même ; & quoiqu'elle continuât à jouir de la meilleure ſanté, ſon ſomnambuliſme prolongé ne laiſſoit pas de m'inquiéter. Cette ſuſceptibilité prouvoit au moins, ſuivant mes principes, beaucoup de foibleſſe & d'irritabilité dans ſes nerfs ; & elle me faiſoit craindre de plus quelque nouvelle maladie, dont le germe exiſtoit peut-être chez cette fille, ſans qu'elle s'en apperçût.

Dès qu'elle fut en criſe, l'après-midi du 27, je me hâtai de la queſtionner en conſéquence.

Voyez-vous quelque mal dans votre intérieur ? — Je n'en vois point, & je me porte bien. — Pourquoi donc dormez-vous ? — Parce que je ſuis foible, & que vous le voulez. — Voyez-vous l'époque de vos regles ? — Oui : elles paroîtront demain vers les ſix heures du ſoir. — Seront-elles abondantes ? — Un peu moins qu'elles ne l'auroient été, ſans la révolution que j'éprouvai il y a huit jours. — Voyez-vous l'époque qui ſuivra celle-ci ? — Elle commencera le 29 ſeptembre, entre midi & une heure. — Dormirez-vous d'ici à cette époque ? — Je dormirai demain moins bien qu'aujourd'hui ; lundi encore moins bien ; puis je me *repoſerai de dormir* pendant une huitaine de jours, à moins que vous ne vouliez abſolument que je dorme, auquel cas je ne

dormirai que bien imparfaitement : je dormirai ainsi jusqu'à mon époque de septembre. — Août 27.
Aurez-vous besoin d'être magnétisée réguliérement chaque jour jusqu'à cette époque de septembre ? — Non, sans doute : il y a longtemps que j'aurois pu me passer du magnétisme, si vous n'aviez pas voulu me faire dormir.

Je revins à ma premiere question. — Êtes-vous bien sûre qu'il n'y ait pas en vous le germe de quelqu'autre maladie ? — Je ne vois rien de mal en moi ; je prévois seulement que j'aurai, dans deux ou trois ans, une maladie dont je n'apperçois encore ni le genre ni les détails : je vois encore que dans six mois ou environ, j'aurai une maladie moins longue, pendant laquelle je serai somnambule ; & que dans mes sommeils d'alors, je pourrai vous dire tout ce qui aura rapport à la maladie plus éloignée.

Voyez-vous quelques détails sur la premiere de ces maladies ? — Je ne la vois pas encore bien parfaitement ; j'assurerois cependant que cette maladie sera une fausse pleurésie ; que j'en serai attaquée vers la fin du mois de janvier prochain ; & qu'elle durera, sans danger, pendant une douzaine de jours. — Étant prévenu si long-temps d'avance de cette maladie, je pourrois peut-être vous empêcher

Août 27. de l'avoir ? — Vous ne le pourriez pas ; je prévois confusément que *la cause de cette maladie sera une imprudence que j'aurai faite, & je ne vois pas quelle imprudence.*

Aurez-vous besoin du magnétisme pendant cette maladie ? — Si je n'étois pas magnétisée, je guérirois également, mais il me faudroit plus long-temps, & j'aurois besoin de faire des remedes ; au lieu que si je suis magnétisée pour lors, mes crises avanceront ma guérison, & il ne sera pas nécessaire de me faire d'autres remedes. — Comment faudra-t-il vous magnétiser ? — Je ne le vois encore que confusément ; je sens seulement qu'il ne faudra pas charger ma tête, comme vous le faites à présent pour m'endormir ; attendu que par le genre de cette maladie, j'aurai déjà la tête beaucoup trop chargée. — Serez-vous somnambule le matin & le soir ? — Oui ; & mes sommeils seront beaucoup meilleurs qu'ils ne le sont actuellement : dans les premiers, je verrai bien mieux ce que je vois à présent le matin ; & dans ceux du soir, je verrai très-bien la maladie que je dois avoir dans la suite, & que je ne fais encore qu'entrevoir.

Je n'ajoute à ce détail aucune réflexion : on voit qu'il est question ici d'une pressensation de l'espece de celles que nous appel-

lons morales. Il s'agit d'une maladie qui doit avoir lieu dans ſix mois, maladie dont le germe n'exiſte point encore dans la ſomnambule, & que cette fille doit *ſe donner par ſon imprudence.* Ce n'eſt point ici le lieu de s'occuper, ſoit à critiquer, ſoit à expliquer ce preſſentiment : il faut, je penſe, faire comme je fis dans le temps ; il faut ſuſpendre ſon jugement, & attendre que l'événement vérifié & conſtaté avec toutes les précautions imaginables, vienne, ſinon nous expliquer le phénomene, du moins nous forcer de croire à la juſteſſe de la prédiction. Août 27.

Dans ſon ſommeil de ce jour, ma malade parut être fatiguée de la lumiere, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis un mois. Sans doute qu'aux approches de ſon époque, ſes nerfs étoient devenus plus irritables & plus ſenſibles, comme ils l'étoient anciennement dans ſa grande maladie : auſſi vit-elle très-bien le fluide ce jour-là, comme j'en fis l'épreuve de diverſes manieres. J'obſervai encore qu'à ſon réveil elle ne put pas ouvrir les yeux toute ſeule, & que je fus obligé de les lui ouvrir comme autrefois.

Cette même après-midi, je mis en criſe la femme V***; & pendant ſon ſommeil, elle me parut être fort contente de ſon état & de celui de ſa fille. Je ne m'aſſujettirai pas à

l'avenir à rendre compte réguliérement de tous les sommeils de cette femme : elle devint somnambule toutes les fois que je voulus depuis la mettre en cet état ; mais son somnambulisme ne fut pas toujours également intéressant. Je n'en parlerai donc que lorsqu'il sera question de rapporter les nouveaux remèdes qu'elle ordonna pour sa fille.

Août 27.

Le 28, la demoiselle N. continuoit à se plaindre du mal de tête qui ne l'avoit pas quittée depuis la veille, & sa crise du matin ne la soulagea pas.

Août 28.

L'après-midi, je voulus profiter du sommeil que cette fille m'avoit annoncé comme devant être assez bon ; & je lui fis voir de nouveau l'enfant qu'elle avoit déjà touché : elle le trouva beaucoup mieux. L'humeur du dépôt, me dit-elle, est assez divisée ; il faut actuellement l'attirer en bas, & la diarrhée qui est survenue à cet enfant ne suffit pas. Demain, il faudra lui appliquer, sous la plante des pieds, un cataplasme fait avec des oignons blancs, moitié cuits sous la braise, écrasés ensuite, & arrosés de fort vinaigre blanc. Il faudra ôter ce cataplasme au bout de trois heures, & le remplacer par un nouveau, fait de la même maniere ; & au bout de trois autres heures, c'en sera assez, &

les pieds de l'enfant jetteront beaucoup d'eau.

Cette application, qui fut faite le lendemain, eut le plus grand effet, & la tête de l'enfant en fut bien dégagée. Août 28.

Après m'avoir suffisamment parlé de cet enfant, ma malade, à ma priere, consentit à toucher M. de B***, officier d'infanterie, que le mauvais état de sa santé venoit de forcer à quitter sa garnison. Cet officier, depuis plus de quatre mois, n'avoit cessé de perdre beaucoup de sang. Quelques médecins avoient attribué cet accident à un flux hémorroïdal trop abondant. D'autres l'avoient traité comme une dyssenterie : mais ni les uns ni les autres n'avoient pu le guérir; & M. de B*** dépérissant chaque jour, sans pouvoir en imaginer la cause, venoit enfin d'être renvoyé à son air natal.

Cet officier a été depuis parfaitement guéri par la Dlle. N., somnambule. Cette fille le toucha souvent pendant le cours de son traitement, & elle le magnétisa elle-même étant en crise. Je pense qu'on ne sera pas fâché de retrouver à la fois ici tout ce que ce traitement eut de plus intéressant : je vais réunir sous un seul point de vue, tout ce qui en est rapporté dans mon journal; & je ne peux mieux faire que de transcrire le précis que M. de B*** m'en a donné lui-même.

« Vers la fin du mois d'avril 1785, je
Août 28. » me rompis un vaiſſeau dans les inteſtins, » par les efforts que je fis pour ſoutenir, ſur » mes bras élevés, un poids conſidérable.

» Je ne m'apperçus pas de cet accident, » parce que je ne reſſentis aucune douleur; » & j'attribuai la grande quantité de ſang » que je rendis les jours ſuivants, à un flux » hémorroïdal.

» Je partis pour mon régiment dans les » premiers jours de mai, & je fis, en poſte, » plus de 200 lieues.

» La perte de ſang continua pendant tout » l'été; elle étoit journaliere & très-conſidé- » rable. Je dépériſſois ſenſiblement, & j'étois » d'une foibleſſe extrême, ſans ſoupçonner » cependant quelle pouvoit être la cauſe de » ce flux qui m'alarmoit.

» Ce fut en cet état que je partis au mois » d'août pour revenir chez moi, & que ma » maladie augmentant par la fatigue du » voyage, j'arrivai très-languiſſant, & en » danger.

» Mademoiſelle N., ſomnambule, voulut » bien me toucher; elle indiqua, dès » la premiere fois, la cauſe du mal. Vous » avez, me dit-elle, un vaiſſeau rompu là; » (en mettant les doigts deſſus) — il eſt » rompu depuis quatre mois & demi envi-

ron;

» ron : — c'eſt en levant les bras ; — il vous [redacted]
» faut ſix ſemaines pour être guéri ; au bout Août 18.
» de ce temps vous ne rendrez plus de
» ſang.

» Après avoir indiqué la cauſe du mal,
» la Dlle. N. en indiqua le remede : elle
» voulut me magnétiſer ; & dans ſes ſom-
» meils, elle ordonnoit les remedes, annon-
» çoit les effets qu'ils devoient produire, &
» le temps auquel la guériſon devoit s'ac-
» complir.

» Le premier remede qui me fut ordonné,
» fut de prendre, pendant trois jours, le
» matin, une chopine de lait, dans lequel
» on auroit fait fondre gros comme deux
» noix de ſucre rouge, & délayé deux jau-
» nes d'œufs frais ; ce qui devoit me faire
» rendre de gros caillots de ſang noir, ra-
» maſſé depuis long-temps dans les inteſtins.

» Les roſes pâles furent ſubſtituées aux
» jaunes d'œufs, dans l'intention de me
» purger.

» Pendant tout ce temps je prenois, l'après-
» midi, une taſſe d'infuſion d'orties rouges,
» & le ſoir une taſſe de thé Suiſſe.

» Lorſque j'eus ceſſé de prendre le lait,
» je le remplaçai par l'infuſion d'orties : je
» remplaçai de même le thé Suiſſe ; de ma-
» niere que je finis par prendre l'infuſion d'or-

» ties trois fois par jour, le tout par ordre
Août 28. » de la somnambule.

» Pendant le cours du traitement, la » Dlle. N. a changé plusieurs fois le temps » & la maniere du magnétisme ; elle indi- » quoit ces changements dans ses sommeils.

» L'événement a justifié toutes les prédic- » tions, tant sur l'effet des remedes, que sur » le temps de la guérison. Au bout de six » semaines, j'ai cessé de rendre du sang ; & » cet effet, soutenu jusqu'à ce jour (21 avril » 1786), a été suivi du rétablissement de » mes forces.

» Je me fais un plaisir de certifier ces » phénomenes, dont je croyois les causes par » théorie, & dont je crois les effets par ex- » périence......

» *Nota.* Quelques jours avant l'entiere gué- » rison, je ressentois dans l'endroit où le » vaisseau s'étoit rompu, une espece de dé- » mangeaison intérieure. La Dlle. N. m'ex- » pliqua, dans son sommeil, que cette dé- » mangeaison étoit la preuve que la plaie se » fermoit. Elle m'ordonna ensuite, pour dé- » tacher le sang caillé qui pourroit s'être » ramassé autour, de rester, pendant demi- » heure, assis sur la vapeur du lait chaud, » dans lequel on auroit fait bouillir du cer- » feuil.

» Ce qui, répété pendant trois jours, soir » & matin, me fit rendre en effet, sans » efforts & sans aucune douleur, plusieurs » caillots de sang ». Août 28.

Le soir du 28, je fus informé que les regles avoient commencé à paroître chez la Dlle. N. à six heures & un quart. Je ne répete pas ici ce que j'ai dit plusieurs fois au sujet des précautions que je prenois pour en être assuré; & je me contente de dire une fois pour toutes, que je ne négligeai rien dans la suite pour constater, autant qu'il me fut possible, l'accomplissement de toutes les prédictions de ce genre qui me furent faites successivement.

Le 29, après-midi, la Dlle. N. étant en crise magnétique, je lui parlai de nouveau de la maladie qu'elle avoit prévue pour le mois de janvier suivant. Je suis bien sûre, me dit-elle, que ce sera une fausse pleurésie : je souffrirai beaucoup pendant quelques jours; mais il n'y aura aucun danger. Je lui demandai pour lors si elle voyoit la maniere dont il faudroit la magnétiser pendant cette maladie. Je crois, me répondit-elle, que je la prendrai le 22 de janvier; mais ce ne sera que le 28 que j'aurai des maux de tête très-violents, & que je deviendrai somnambule. Août 29.

Août 29. Du 22 au 28, il faudra me magnétiser simplement, de la tête le long des bras, & de la tête aux pieds le long des côtés. Ne vous obstinez pas en ce temps-là, à me rendre somnambule; vous dérangeriez les crises que je dois avoir ensuite.

Dès le 28, continua-t-elle, il faudra changer de méthode : vous commencerez par magnétiser fortement mon estomac; puis vous y tiendrez une de vos mains, pendant que vous ramenerez l'autre du haut en bas sur mes reins. Enfin, laissant celle-ci sur le bas des reins, vous ramenerez long-temps celle de l'estomac jusqu'aux genoux. Vous terminerez chaque séance en magnétisant ma tête avec vos deux mains à plat, l'une derriere, l'autre sur le front.

Je demandai encore à ma malade comment je m'y prendrois alors pour la rendre somnambule. — Je n'aurai pas besoin que vous chargiez ma tête; il suffira, pour l'après-midi, de me prendre les pouces des mains, & de les tenir quelques instants contre les vôtres, pendant que vous fixerez mon gosier, ou que vous le chargerez avec votre haleine. Le matin, vous vous placerez à côté de moi; vous passerez un de vos bras autour de mon corps, de maniere que la main revienne jusque sur mon estomac, & vous tiendrez l'au-

tre main à plat ſur mes deux genoux, que vous fixerez ; car il ne faudra pas me fixer à la tête. Août 29.

La ſuite de cette converſation me fournit l'occaſion de faire une expérience aſſez curieuſe. J'ai déjà dit que depuis le 9 août, les ſommeils du matin, chez la Dlle. N., étoient tout différents de ceux de l'après-midi. Pour ceux-ci, je chargeois d'abord l'eſtomac ; puis je chargeois la tête avec mon haleine. Pour ceux du matin, au contraire, je ne chargeois point la tête, pas même en la regardant ; je me contentois de charger l'eſtomac, & quelquefois je m'en tenois à fixer une de mes mains pendant quelques inſtants ſur les genoux. Ces deux eſpeces de magnétiſme produiſoient deux ſortes de ſomnambuliſme très-différentes.

Ma malade venoit de me donner les renſeignements que j'ai rapportés plus haut, ſur les manieres dont il faudroit l'endormir pendant ſa maladie du mois de janvier. Elle voulut, dès ce moment, s'aſſurer plus poſitivement de celle qu'elle avoit indiquée pour le matin, & elle me pria d'en faire l'épreuve ſur le champ. Je paſſai donc un de mes bras derriere ſes reins, de maniere que ma main revenoit preſſer ſon eſtomac ; je mis en même temps mon autre main à plat ſur les genoux, & j'eus attention de ne pas la regarder.

Août 29. A peine avois-je été dans cette poſition pendant quatre minutes, que ma malade fit une exclamation, en me diſant : je ne conçois plus ce qui ſe paſſe en moi : je ſens que mon ſommeil change abſolument de nature. Je vois à préſent toutes les choſes que je vois ordinairement dans les ſommeils du matin ; mais je ne vois plus rien de ceux de l'après-midi : ma criſe a totalement changé.

Surpris d'un effet auſſi ſingulier, je voulus eſſayer de rappeller ma malade à ſon premier ſommeil. Pour cela, voyant qu'elle étoit plus agitée, je commençai par la calmer, en faiſant paſſer avec vîteſſe une de mes mains à plat de ſa tête à ſes pieds, & un peu loin du corps. Ce moyen ne réuſſiſſant pas, je pris les pouces de ſes mains, que je ſerrai contre les miens. Au bout de quelques minutes, elle devint plus tranquille ; ſon ſommeil changea peu à peu de nature, juſqu'à-ce qu'enfin il fut tel qu'il avoit été au commencement de la criſe. Ma malade me dit ſeulement que j'avois chargé trop fortement ſon eſtomac, & qu'il faudroit éviter pendant quelques jours de la magnétiſer ſur cette partie.

On conçoit combien cette expérience eſt propre à donner des idées ſur la nature du ſomnambuliſme magnétique, & ſur ſes divers

rapports, soit avec l'état présent du malade, soit avec le genre & le siege de la maladie. Je ne m'appésantis point ici sur cet objet de théorie, d'autant mieux qu'un fait seul & isolé ne suffit pas : mais je désire que d'autres magnétiseurs plus éclairés, s'attachent à répéter souvent cette expérience qui pourroit répandre un grand jour sur la pratique du magnétisme. Août 29.



Le 30, la femme V*** m'apprit que ses regles avoient commencé à paroître pendant la nuit précédente. Elle m'avoit annoncé cette époque depuis long-temps. Août 30.

Le même jour j'eus beaucoup de peine à rendre la Dlle. N. somnambule, ce qui justifia ce que cette fille avoit prévu dans l'un de ses sommeils précédents ; lorsqu'elle me disoit qu'elle *se reposeroit de dormir* pendant les huit ou dix jours qui suivroient son époque, ou que si elle dormoit, elle dormiroit mal, & seulement par l'empire de ma volonté. Je lui demandai à ce sujet, pendant sa crise, s'il n'y auroit pas quelque procédé plus propre à la faire dormir. Elle me répondit qu'elle n'en voyoit aucun ; mais que si je parvenois à lui procurer un commencement de sommeil, peut-être verroit-elle alors un moyen de le rendre meilleur. Elle revint à me prier de

nouveau de ne pas la magnétiser de quelque temps sur l'estomac.

Août 30. Ce jour-là, j'avois fait apporter chez ma malade un petit réservoir magnétique, dont la base étoit l'eau & le verre pilé. Dès que cette fille fut entrée en crise, elle se hâta de faire éloigner ce baquet, en disant qu'il la fatiguoit beaucoup, & qu'elle n'étoit déjà que trop chargée de fluide. Je la priai de me dire ce qu'elle voyoit à ce réservoir. Je vois, me répondit-elle, un tourbillon de vapeur qui paroît être dans un grand mouvement : cette vapeur n'est point épaisse, & elle est mêlée de beaucoup d'étincelles blanchâtres ; il semble qu'elle entre dans le réservoir, & qu'elle en sort continuellement.

En fait de réservoirs magnétiques, je suis persuadé qu'un arbre magnétisé doit être préféré à tous les autres. Le mouvement propre à cet arbre, ce mouvement, source de la végétation & de la vie, doit le rendre plus propre que tout autre corps inanimé, à recevoir & à soutenir les courants du fluide universel. Le fluide d'un arbre est plus fort & plus doux, me disoit un jour la Dlle. N. : il est plus convenable à l'homme. Mais lorsqu'en hiver le fluide du soleil n'imprime plus à celui de la terre le même mouvement ; lorsque la végétation se rallentit, & que le mou-

vement ceſſe en quelque ſorte, alors l'arbre ne doit plus être en état de fournir également à la circulation du fluide ; il faut le remplacer par quelque corps inanimé qui, par ſon analogie avec le fluide univerſel, puiſſe lui ſervir de réſervoir. Août 30.

Tous les magnétiſeurs conviennent juſqu'à préſent, que le ſable, le verre & l'eau ſont les agrégats qui ont le plus d'analogie avec le fluide univerſel. Je ne ſais trop ſi l'on pourra jamais en donner la raiſon : il faudroit pour cela connoître parfaitement quelle eſt la nature des éléments qui compoſent ces agrégats; il faudroit connoître les degrés d'oppoſition ou d'affinité propres & relatifs qui exiſtent entre ces éléments. Si l'on admet ce que j'ai dit ſur la nature du fluide univerſel, & ſur ſon affinité avec l'eau, on concevra ſans peine pourquoi cette eau, attirant à elle une grande abondance du fluide univerſel, doit devenir le réſervoir de ce fluide.

Si l'on vouloit réfléchir avec attention, toujours ſuivant les mêmes principes, ſur la nature du ſable, & ſur ſa premiere compoſition, peut-être n'auroit-on pas de peine à trouver la cauſe de ſa grande affinité avec le feu élémentaire, & conſéquemment celle de la faculté qu'il a d'en devenir le réſervoir.

Août 31. Du 31 août au 8 ſeptembre, la Dlle. N. devint ſomnambule les après-midi ſeulement : j'eus beaucoup de peine à l'endormir, & ſes ſommeils furent tellement imparfaits, qu'ils ne me préſenterent rien d'intéreſſant.

La femme V*** dormit auſſi quelque fois pendant ce même temps, & dans ſes criſes elle continua à m'indiquer des remedes pour ſa fille. Le 2 ſeptembre entr'autres, elle me dit qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir *levé le ſoleil* à ſa fille, qu'il falloit encore *travailler ſon ſang*. Pour cela, continua-t-elle, le 10 de ce mois il faudra faire ramaſſer à midi, une certaine quantité de feuilles de ſaule : on les étendra le ſoir ſur le matelas de ma fille ; on mettra ſon drap par deſſus, & elle s'y couchera de maniere qu'elle ait des feuilles de la tête aux pieds. Il faudra répéter la même choſe pendant trois nuits de ſuite, & chaque fois avec de nouvelles feuilles.

Les trois nuits ſuivantes, on fera la même choſe ; mais au lieu de feuilles de ſaule, il faudra ſe ſervir de feuilles de ſureau, qui attireront plus fortement au dehors. On aura ſeulement la précaution de les ramaſſer dès le matin, & de les laiſſer dans un ſac juſqu'au ſoir, afin qu'elles aient le temps de fermenter & de ſuer.

Pendant les ſix jours où ma fille couchera

ainſi ſur les feuilles, il faudra, tous les ſoirs, la frotter à la nuque, aux épaules, aux coudes & aux jarrets, avec de la graiſſe d'ours. Vous continuerez de la magnétiſer juſqu'à la fin du mois; & pendant tout ce temps, elle prendra chaque jour du lait coupé avec de l'orge. Le 29 de ce mois, ſes regles paroîtront, & elle ſera comme guérie; du moins pourra-t-elle déjà ſe ſervir de ſes mains pour travailler. Quelques bains qu'elle prendra enſuite, dans le marc de vendange, acheveront de la fortifier, & la guériront entiérement. Août 31.

Le 8 ſeptembre, j'avois endormi la Dlle. N., comme les jours précédents, d'un ſommeil très-imparfait. J'aurois bien déſiré la rendre aſſez clair-voyante pour lui faire toucher un de mes fils dont l'état m'alarmoit. Cet enfant, âgé de 9 ans, ſe plaignoit depuis quelque temps de violents maux de tête; & il prenoit tous les jours, à la même heure, un peu de fievre dont je ne pouvois imaginer la cauſe. Septemb. 8.

Ma malade, ayant à cœur de ſoulager cet enfant, m'indiqua elle-même, pendant ſa criſe, les moyens de rendre ſon ſommeil plus parfait. Je ſens, me dit-elle, que ſi j'entendois actuellement un grand bruit, ou que vous me fiſſiez entendre l'harmonie des inſtruments, mon ſommeil deviendroit meilleur.

Septemb. 8. Vous pourrez le rendre encore plus profond, en soufflant pendant quelque temps sur mon estomac, ayant votre bouche remplie d'eau.

Je suivis les indications que ma malade venoit de me donner, & sa crise devint en effet assez complete pour la mettre en état de toucher mon fils; elle ne tarda pas à découvrir la cause du mal. Elle vit que cet enfant s'étoit donné, il y avoit environ six semaines, un coup violent sur le derriere de la tête, & qu'il commençoit à s'y former un dépôt. Il faudra, me dit-elle, faire porter à votre enfant, pendant trois nuits consécutives, un bandeau d'avoine brûlée & arrosée d'un peu de fort vinaigre. Le quatrieme jour, votre enfant, à son lever, rendra, par le nez, une assez grande quantité de sang noir & caillé. Vous lui ferez prendre ensuite, pendant quinze jours, tous les matins, une tasse de thé de Suisse, & il sera parfaitement guéri.

J'appliquai, le soir même & les jours suivants, le remede que ma malade venoit de me prescrire. Mon fils rendit, le quatrieme jour, par le nez, beaucoup de sang noir & épais; & depuis ce moment, la fievre & les douleurs de tête disparurent entiérement.

Avant de se réveiller ma malade me dit qu'elle prévoyoit que ses crises alloient devenir moins imparfaites, & que le lendemain

son sommeil seroit aussi profond que ceux qu'elle avoit eus peu de jours avant son époque précédente. Je résolus d'en profiter pour faire une épreuve que j'avois projetée depuis long-temps. Septemb. 8.

Il y avoit dans les jardins du palais abbatial de ***, un arbre magnétisé ; & M. l'abbé général de *** avoit fait attacher une corde à cet arbre, dans la vue d'amener jusqu'à son appartement le courant du fluide magnétique. Il étoit curieux de savoir si le fluide suivoit en effet ce conducteur, & s'il parvenoit à l'extrémité de la corde en assez grande abondance pour produire des effets sensibles sur un malade. Voulant m'en assurer, je proposai à la demoiselle N. d'avoir sa crise du lendemain dans le palais abbatial ; & pour éviter de lui donner aucun soupçon, je convins avec elle que je la prierois simplement de se faire magnétiser ce jour-là sous cet arbre qu'elle ne connoissoit point, mais dont elle avoit entendu parler.

Le 9, entre deux & trois heures après-midi, je conduisis la Dlle. N. dans les jardins de l'abbaye, & je lui fis entendre qu'au défaut du baquet, il étoit nécessaire qu'elle se mît de temps à autre sous l'arbre magnétisé. Cette fille ignoroit parfaitement ce qui se Septemb. 9.

Septemb. 9. passoit alors dans l'intérieur de l'abbaye, où M. l'abbé général avoit rassemblé à dessein plusieurs personnes qu'il vouloit rendre témoins de la séance. Un seul de ces témoins vint nous joindre à l'arbre auquel ma malade venoit de s'attacher : elle ne tarda pas à se sentir fort accablée ; & j'achevai de la mettre en crise, en respirant fortement sur son front pendant deux minutes.

Aussi-tôt qu'elle fut en crise, je voulus la conduire à l'appartement de l'abbaye où elle étoit attendue ; mais j'eus beaucoup de peine à la faire sortir du jardin. Tout ce qu'elle y voyoit la jetoit dans l'admiration ; chaque fleur, chaque brin d'herbe l'arrêtoit. Que tout cela est beau, s'écrioit-elle avec transport ! Pourquoi ne puis-je le voir ainsi lorsque je suis éveillée ? Elle prenoit sur-tout le plus grand plaisir à revenir à son arbre ; elle en frottoit l'écorce de haut en bas, & elle en voyoit sortir des courants de feu qui couvroient ses mains & ses bras. Ce fut avec beaucoup de regrets que je l'arrachai enfin à ce spectacle qui lui plaisoit si fort, & que je la forçai de monter dans les appartements. Ce fut là que se passa la séance intéressante dont je vais donner le détail. Je ne puis mieux la rendre qu'en empruntant la plume de l'un des témoins (M. le chevalier d'A***,) lequel,

d'abord ſimple ſpectateur de la ſcene, en devint enſuite l'acteur le plus intéreſſé. Cet officier, que la curioſité ſeule & le déſir de rêcueillir de nouveaux faits avoient amené, trouva dans la demoiſelle N. un médecin qu'il n'avoit pas eu le projet d'y chercher. Cette fille intéreſſante découvrit en lui d'anciens maux que perſonne dans l'aſſemblée n'avoit pu ſoupçonner : elle lui en indiqua les remedes ; & l'entiere guériſon, qui depuis en a été l'effet, a prouvé, de la maniere la moins équivoque, la clair-voyance du médecin.

M. le chevalier d'A***, frappé de tout ce qu'il avoit vu dans cette ſéance du 9, & dans celle qui la ſuivit, voulut en dreſſer un procès-verbal qui fut ſigné dans le temps par les perſonnes reſpectables qui avoient été préſentes à ces ſéances. C'eſt ce procès-verbal que je vais tranſcrire ici, avec l'attention ſeulement de ne nommer perſonne, ſuivant la marche que j'ai toujours ſuivie dans ce journal ; & pour raſſembler ſous un même point de vue tout ce qui s'eſt paſſé depuis relativement à M. le chevalier d'A***, je rapporterai de ſuite, & après ce procès-verbal, toutes les queſtions que cet officier me pria en différents temps de faire à ma malade, & les réponſes que celle-ci fit ſucceſſivement à toutes ces queſtions.

Septemb. 9.

Procès-verbaux de deux séances magnétiques.

« Aujourd'hui vendredi 9 septembre 1785,
» à deux heures & demie environ après-
» midi, mademoiselle N., fille mineure,
» âgée d'environ 22 ans (c), à la priere de
» M. T. D. M., s'est rendue au palais ab-
» batial de ***, où se sont trouvés M. l'abbé
» général, Mlle., MM., &c. & M. le cheva-
» lier d'A***. Cette fille ayant été conduite
» dans les jardins, près d'un arbre magnétisé
» par Mr. T. D. M., est tombée, à son
» ordinaire dans le somnambulisme magné-
» tique. Tout en dormant & ayant un mou-
» choir sur les yeux, à cause du soleil qui les
» lui fatiguoit, elle est montée dans l'appar-
» tement de M. l'abbé, où elle a répondu à
» diverses questions que lui a faites Mr. T.
» D. M***; mais elle ne répondoit point &

(c) « Cette fille est depuis le mois de mars dernier
» entre les mains de Mr. T. D. M***, qui, par le
» moyen du magnétisme animal, l'a tirée de l'état
» le plus dangereux & le plus déplorable, où l'avoit
» réduite, malgré tous les remedes de la médecine,
» une suppression totale de ses regles depuis vingt-
» deux mois. Elle a annoncé quarante-deux jours
» d'avance que le 15 mai 1785, à huit heures &
» demie du soir, ses regles reparoîtroient; ce qui est
» arrivé à la minute. »

n'entendoit

» n'entendoit point, lorſqu'un autre lui par- » loit. Cependant Mr. T. D. M*** ayant pris » communication par les pouces avec M. le » chevalier d'A., elle a répondu alors à tou- » tes les demandes faites par ce dernier : en- » ſuite elle a touché une corde qui répond » de l'arbre du jardin au lit de M. l'abbé ; » elle a dit que cette corde communiquoit un » peu de fluide magnétique, mais que l'arbre » n'étoit pas aſſez magnétiſé ; qu'il faudroit » que quelqu'un le magnétisât au moins pen- » dant trois quarts d'heure, ſur-tout par le bas » & les racines. Puis prenant cette corde d'une » main & la frottant de l'autre, elle diſoit : » *C'eſt bien joli ! C'eſt bien joli !* Elle ne vouloit » plus la quitter, diſant qu'elle voyoit le » fluide comme des étincelles lumineuſes. » Puis, à la priere de Mr. T. D. M***, elle a » conſenti à toucher M. l'abbé, & lui a dit » ſur ſa ſanté, les mêmes choſes qu'elle lui » avoit déjà dites pluſieurs fois.

Septemb. 9.

» On lui a demandé enſuite ſi elle vouloit » magnétiſer une des perſonnes préſentes : elle » y a témoigné de la répugnance ; néanmoins, » à la ſeconde demande de Mr. T. D. M***, » elle a conſenti à toucher Mr. le chevalier » d'A. Après l'avoir touché pendant quel- » ques minutes à l'ordinaire, particuliérement » à l'épigaſtre & ſur les hypocondres, &

Septemb. 9. » ayant ressenti plusieurs soubresauts qui sem-
» bloient la faire souffrir, sa main s'est arrêtée
» sur le foie. M. le chevalier d'A. lui a de-
» mandé alors si elle voyoit le siege & la
» cause de ses maux. Elle a répondu (*d*) :
» Monsieur, vous avez des obstructions au
» foie ; il y en a deux ; l'une, qui est en haut,
» est durcie & fermée ; l'autre, qui est tout
» au bas du foie, est ouverte : il y a au moins
» dix à onze ans que ce mal au foie a com-
» mencé. Vous avez l'estomac assez bon. De-
» main, vers les deux heures après-midi, je
» verrai mieux, & vous dirai les remedes qui
» vous conviennent. L'obstruction qui est dur-
» cie ne guérira point ; il seroit même dan-
» gereux de vouloir la guérir ; mais je verrai
» mieux demain. Vous feriez bien de vous
» faire magnétiser, tous les jours deux fois,
» pendant au moins quinze jours, & ensuite
» une fois seulement, à trois-heures après-
» midi. Ensuite, à la demande de Mr. T. D.
» M., elle a montré à M. le chevalier d'A.
» la maniere dont il doit être magnétisé. Elle
» s'est assise vis-à-vis de lui ; elle a mis à plat
» sa main gauche sur la région basse du foie,

(*d*) « Elle ne parloit que lorsqu'on l'interrogeoit,
» & les réponses qui suivent ont été faites à autant
» de demandes qu'on a supprimées pour abréger. »

» la droite à la même hauteur derriere le dos, » l'extrémité des doigts sur l'épine dorsale, le » pouce sur les côtes : après quelques ins- » tants, elle a descendu plusieurs fois sa main » gauche, & a dit qu'il falloit toujours ter- » miner de cette maniere; ensuite la main » gauche étant immobile sur le foie, en faire » autant de la main droite du haut de l'épine » en bas. On a omis de dire qu'avant de » magnétiser ainsi, elle avoit commencé à la » maniere ordinaire, ayant les deux pouces » sur le creux de l'estomac. Elle a dit encore: » vous devez, en tout temps, fort peu sou- » per. Demain, je vous indiquerai des reme- » qui vous feront du bien. Toutes les fois que » M. le chevalier d'A. parloit un peu plus » haut, elle lui disoit qu'il lui faisoit mal, » & le prioit de parler plus bas, tandis qu'elle » n'entendoit pas les autres personnes qui par- » loient au moins aussi haut à côté d'elle. Il » faut dire que cinq à six minutes avant de » quitter M. le chevalier d'A., elle a dit à » M. T. D. M*** : Je sens que je vais me » réveiller; chargez-moi la tête : ce qu'il a » fait en lui soufflant fortement sur le front » pendant environ une minute. Elle a recom- » mencé ensuite à magnétiser; puis a de- » mandé elle-même qu'on la ramenât à l'ar- » bre, disant qu'elle seroit souffrante le reste

Septemb. 9.

» du jour, ſur-tout à la tête, pour avoir
Septemb. 9. » magnétiſé M. le chevalier d'A. Effective-
» ment s'étant réveillée près de l'arbre, elle
» s'eſt plainte d'un grand mal de tête, ne
» ſachant d'où il pouvoit provenir, & ne ſe
» reſſouvenant aucunement de tout ce qu'elle
» venoit de dire & de faire depuis une demi-
» heure, & attribuant ſon mal de tête à l'effet
» de l'arbre magnétiſé qu'elle croyoit n'avoir
» pas quitté.

» Nous ſouſſignés certifions véritable, dans
» les plus petits détails, tout ce qui eſt énoncé
» ci-deſſus, &c. &c. &c. ſignés à l'origi-
» nal, &c.

» Aujourd'hui ſamedi dix ſeptembre 1785,
» à deux heures après-midi, Mrs. de la
» M*** & le chevalier d'A. ſe ſont rendus
» chez Mr. T. D. M***, comme ils en
» étoient convenus hier enſemble : Mlle. N.,
» peu d'inſtants après, eſt arrivée. Lorſ-
» qu'elle a été dans l'état de ſomnambuliſme
» magnétique, ayant les yeux fermés entié-
» rement, (elle les a toujours ainſi dans cet
» état) M. le chevalier d'A. s'eſt aſſis près
» d'elle ; alors, de ſon pouce droit elle a tou-
» ché le pouce gauche de M. le chevalier d'A.,
» ſans vouloir communiquer de l'autre main,
» diſant que ça lui feroit mal. Après une ou
» deux minutes, n'ayant eu qu'un ou deux

» foubrefauts beaucoup plus légers qu'hier, Septemb. 9
» elle a commencé à parler avant qu'on l'in-
» terrogeât. M. le chevalier d'A. l'a inter-
» rompue, en lui difant : me reconnoiffez-
» vous pour la perfonne que vous avez magné-
» tifée hier? — Oui, monfieur. — Me voyez-
» vous auffi bien qu'hier? — Beaucoup
» mieux, monfieur, beaucoup mieux : l'une
» de vos obftructions au foie eft fermée, &
» il faut la laiffer; l'autre qui eft plus bas
» eft ouverte, & il y a une légere fuppura-
» tion; elle guérira. M. le chevalier d'A. l'a
» interrompue, & lui a demandé pour quelle
» raifon il feroit dangereux de chercher à
» guérir l'obftruction qui eft durcie, comme
» elle l'avoit dit hier. Elle a répondu : parce
» qu'on ne la guériroit jamais, & qu'en cher-
» chant à la fondre, on la mettroit dans le
» même état où eft l'autre. Enfuite elle a
» continué ainfi : il faut d'abord prendre pen-
» dant deux mois & demi environ, foir &
» matin, deux cuillerées de jus de creffon
» blanc, dans environ une demi-bouteille de
» bouillon fans fel : fi cela vous donne des
» rapports, vous n'en prendrez qu'une fois
» par jour & le matin; fi vous en éprouviez
» encore des rapports, vous ne mettriez, dans
» le bouillon, qu'une cuillerée au lieu de
» deux. Je vous confeille auffi, pendant quinze

Septemb. 9.

» jours ou trois ſemaines, de manger à dî-
» ner, une ſoupe de fleur de ris, faite avec du
» bouillon dans lequel aura boüilli une quan-
» tité ſuffiſante d'oſeille ; ceci eſt bon parti-
» culierement pour arrêter la petite ſuppura-
» tion que vous avez au foie. Vous devez évi-
» ter le café, les liqueurs, & ne boire que peu
» de vin. Les boiſſons échauffantes ne vous
» conviennent pas ; & les aliments ſolides,
» quoiqu'échauffants, ne vous feront point de
» mal ; au contraire, vous ferez bien d'en
» uſer. Si vous ſuivez avec conſtance tout ce
» que je vous ai dit, vous ſerez beaucoup ſou-
» lagé. — Soulagé ! a repris Mr. T. D. M***,
» mais n'y auroit-il pas un remede pour guérir
» monſieur entiérement ? — Après quelques
» réflexions, elle a dit : il y en a bien un,
» mais il eſt difficile à faire en ce pays. —
» Et quel eſt-il ? — Il faudroit pouvoir vous
» procurer trois foies de renard pour trois
» jours ; il faudroit, ſoir & matin, en couper
» la moitié d'un en petits morceaux, les faire
» frire avec du beurre ſans ſel, & les manger
» à jeûn & avant ſouper. Ce remede eſt ex-
» cellent & vous guérira ſûrement. — Mlle.,
» ne voyez-vous point dans mon eſtomac, ou
» ailleurs, aucun vice intérieur, aucune cauſe
» de maladie prochaine ou éloignée ? Non,
» monſieur, votre eſtomac eſt foible & il

» faut le ménager : vous avez le genre ner- Septemb. 5.
» veux ſuſceptible ; mais tout cela vient de
» votre mal au foie. — Mlle., j'ai eu ſouvent
» autrefois, & j'ai encore, mais rarement,
» quand mon eſtomac eſt ſurchargé de trop
» d'aliments, ou d'aliments mal ſains, des
» coliques d'eſtomac ou d'inteſtins cauſées par
» beaucoup de vents ; dans ces cas, que me
» conſeillez-vous de faire ? — Monſieur, il
» faut alors boire pluſieurs verres de limonade
» dans laquelle on aura fait infuſer à froid
» du marrube noir broyé ou pilé & battu
» avec la limonade & du ſucre à l'ordinaire. —
» Pouvez-vous voir la cauſe qui a produit
» autrefois mes obſtructions ? — Non ; cela
» eſt trop ancien : il y a deux ou trois mois,
» quand je dormais mieux, j'aurois pu vous
» le dire, mais à préſent je n'y vois pas
» aſſez. — Mlle., pourriez-vous me dire mon
» âge ? — Non, monſieur, a-t-elle dit aſſez
» ſechement, comme n'aimant point à répon-
» dre à des queſtions oiſeuſes. — Mlle., pen-
» ſez-vous que je puiſſe, ſans nuire à mon
» foie, magnétiſer quelques malades ? —
» Oui, monſieur, cela vous fera même beau-
» coup de bien, pourvu que ces malades
» n'aient pas, comme vous, mal au foie ; car
» alors cela vous feroit beaucoup de mal. —
» Penſez-vous qu'un homme ſimple, & igno-

» rant ce que c'eſt que le magnétiſmé, mais
Septemb. 9. » d'une ſanté robuſte, puiſſe me magnétiſer
» & me faire du bien? — Oui, ſans doute,
» pourvu que cet homme vous ſoit vraiment
» attaché, & déſire ſincérement vous faire du
» bien, ſans quoi il ne produiroit aucun effet:
» Mr. T. D. M*** a dit : montrez encore à
» monſieur la maniere dont il doit être magné-
» tiſé. Elle a témoigné un peu de répugnance
» à le faire; ce que voyant M. le chevalier
» d'A., il lui a expliqué la maniere qu'elle
» lui avoit montrée hier : c'eſt bien, a-t-elle
» dit ; oui, monſieur, c'eſt comme cela.
» M. le chevalier d'A. a repris : hier, après
» vous avoir quittée & pendant la nuit, j'ai
» éprouvé dans le foie des douleurs, une pe-
» ſanteur & une agitation que je n'avois pas
» éprouvées depuis pluſieurs années. — Mon-
» ſieur, je n'en ſuis point ſurpriſe; quand
» vous aurez été magnétiſé pluſieurs jours,
» vous en éprouverez bien davantage; mais
» c'eſt tant mieux. L'exercice, ſur-tout à
» cheval, mais modéré & ſans fatigue, vous
» ſera auſſi très-utile. — Mlle., je voudrois
» bien que vous puſſiez voir ſi, dans quelque
» partie de la tête, je n'aurois point quelque
» cauſe de douleurs. Touchez monſieur à la
» tête, lui a dit Mr. T. D. M***; elle l'a
» fait, mais elle a paru ne le faire que par

» obéiſſance. Un inſtant après, elle s'eſt levée, » ſoit pour être plus à ſon aiſe, ſoit pour » mieux voir ; elle a mis alors la main droite » à plat ſur le front de M. le chevalier d'A., » la gauche en pointe ſur la nuque, puis tou- » tes deux en pointe aux mêmes places ; elle » eſt reſtée ainſi deux ou trois minutes, puis » a dit : Monſieur, vous devez avoir ſouvent » des maux de tête, & autrefois vous en aviez » plus qu'à préſent. — Cela eſt vrai ; mais, » Mlle., en voyez-vous la cauſe ? — Oui, je » la vois très-bien : vous avez eu ſûrement » autrefois un abcès à la tête, mais il y a » bien long-temps, & je ne puis pas dire » quand. Alors un mouvement de ſurpriſe a » fait frapper involontairement à M. le che- » valier d'A. un grand coup de pied par » terre, & en même temps un coup ſur ſa » cuiſſe de la main gauche. Mr. T. D. M*** » a dit : a-t-elle dit juſte ? — Rien n'eſt plus » vrai ni plus étonnant, & je n'en reviens » pas. Il y a plus de 25 ans, à la fin de 1759, » j'entrois alors dans ma quatorzieme année, » j'ai manqué mourir d'un dépôt que j'ai » gardé plus de trois mois dans la tête — (*e*).

Septemb. 9.

(*e*) « Perſonne dans cette ville ne pouvoit connoître » cette particularité de ma vie, ne me ſouvenant pas » d'en avoir parlé à qui que ce ſoit depuis nombre

Septemb. 9. » M. le chevalier d'A. a ajouté : Mlle., voyez-
» vous par où cet abcès est sorti ? — Oui,

» d'années. Mlle. N. ne m'avoit jamais vu, ni entendu
» parler de moi avant la séance du 3 septembre der-
» nier : je connoissois à peine de vue Mr. T. D. M.,
» & je ne suis arrivé à V**, pour la premiere fois,
» que le 16 du mois de mai dernier.

» On sera bien plus surpris quand on saura que
» cette jeune fille, honnête & de bonnes mœurs,
» mais simple & ignorante, excessivement timide
» quand elle est éveillée, parle, dans l'état de som-
» nambulisme magnétique, avec un ton de fermeté
» & d'assurance également éloignés de l'arrogance &
» de la bassesse, n'hésitant jamais, ne cherchant
» point à persuader par de longs discours, & s'expli-
» quant très-clairement & très-laconiquement ; quand
» on saura que cette même fille a dit des choses aussi
» étonnantes & aussi vraies à plus de cinquante per-
» sonnes qui l'ont consultée comme moi, mais dont
» un grand nombre ont exigé le mystere & le secret
» de la part de Mr. T. D. M. Pour moi, dans toutes
» mes démarches, je ne désire, comme lui, que la
» publicité & le grand jour. Puisse-t-il en résulter un
» bien réel pour l'humanité ! c'est mon vœu le plus
» ardent.

» Il y a plusieurs choses dans ce que m'a dit
» Mlle. N., pour lesquelles je compte avoir d'elle des
» explications que je n'ai pu lui demander par les
» séances passées, attendu qu'aujourd'hui les sommeils
» durent à peine une demi-heure, & sont souvent
» incomplets, parce qu'elle avance vers sa guérison
» parfaite ; au lieu qu'autrefois ils duroient près de
» deux heures. » *Note de M. le chevalier d'A***.*

» vous en avez rendu une partie par le nez, » mais la plus grande partie eſt paſſée par les » ſelles. — J'avois toujours cru, ainſi que les » médecins, que cet abcès s'étoit diſſipé par » des tumeurs que j'eus entre les deux oreilles » où l'on me mit alors les véſicatoires, & » pour leſquelles tumeurs j'ai eſſuyé pluſieurs » opérations de chirurgie. — Non, monſieur, » c'eſt comme je vous l'ai dit; les humeurs » que vous avez jetées par les tumeurs du » cou venoient bien de la tête, mais ne fai-» ſoient point partie de l'abcès que vous y » avez gardé long-temps : toutes les humeurs » du corps avoient pris cours vers cette partie » dans ce temps-là. Au reſte, vous êtes fort » heureux de ne vous être donné depuis au-» cun coup un peu conſidérable à la tête; » encore aujourd'hui il feroit dangereux pour » vous d'en recevoir un; il vous y cauſeroit » vraiſemblablement un abcès plutôt qu'à tout » autre. Voici un remede qui guérira vos » maux de tête, & vous fera peut-être jeter » quelqu'ordure ou du ſang caillé par le nez, » *car je vois que vous avez encore quelque choſe* » *dans la tête.* Il faut faire brûler de l'avoine » (comme du café) qu'on arroſera légére-» ment avec du vinaigre : on la mettra enſuite » dans un mouchoir, & en vous couchant, » vous appliquerez ſur le front, le tout encore

Septemb. 9.

» chaud en guiſe de bandeau, & le laiſſerez
Septemb. 9. » juſqu'au lendemain matin ; il faut faire ce » remede pendant quinze jours, mais de deux » jours l'un ſeulement. Elle a dit enſuite à » Mr. T. D. M*** qu'elle ſentoit qu'elle » n'étoit pas loin de s'éveiller ; (il lui avoit » recommandé précédemment de l'avertir) » en même temps elle a porté ſa main droite » ſur ſon foie, en s'éloignant autant qu'elle » pouvoit ſur ſa chaiſe qui touchoit le mur. » Mr. T. D. M*** lui a dit alors : Eſt-ce que » vous ſouffrez ? Oui, je reſſens à mon foie le » mal de monſieur. Alors M. le chevalier d'A. » s'eſt levé & s'eſt éloigné. M. de la M...... » eſt venu doucement prendre ſa place ; & » quoiqu'elle eût toujours les paupieres baiſ- » ſées & fermées, elle a bien vu que ce n'étoit » pas la même perſonne ; elle a témoigné » qu'elle ſouffroit en retirant ſes mains & ſes » coudes en arriere. Eſſayez de magnétiſer » M. de la M....., lui a dit Mr. T. D. M***. — » Oh ! non, non, monſieur, a dit Mlle. N., » çà me feroit aujourd'hui beaucoup de mal. » Alors M. de la M...... & M. le chevalier » d'A. ſe ſont retirés enſemble dans une cham- » bre voiſine, ſtupéfaits, émerveillés de tout » ce qu'ils venoient de voir & d'entendre. Un » inſtant après Mr. T. D. M*** les a rejoints, » & ils ont pris congé de lui.

» Il feroit impoffible de décrire l'admiration
» & l'étonnement de ces meffieurs, qui fe Septemb. 84
» croyoient tranfportés dans un autre monde.
» En effet, un nouvel univers, par la décou-
» verte du magnétifme & de fes effets, fem-
» ble s'ouvrir ou fe créer pour l'homme. Mais
» que de temps, de peines & d'expériences
» il lui faudra pour bien connoître ce nouvel
» univers! Auffi quels avantages ne doit-il
» pas efpérer de retirer un jour de ce nouvel
» ordre de chofes & de connoiffances!

» Nous fouffignés certifions, &c. »

Telles furent les féances des 9 & 10 feptembre. M. le chevalier d'A. n'héfita pas d'entreprendre les remedes & le traitement que la demoifelle N. venoit de lui prefcrire. Sa guérifon, & la fanté dont cet officier a joui depuis, ont pleinement juftifié la confiance qu'il avoit donnée à fon nouveau médecin.

J'ai dit que M. le chevalier d'A. m'avoit prié dans la fuite, & à diverfes reprifes, de demander à ma malade quelques éclairciffements : je ne rapporterai point à leurs dates les réponfes que me fit cette fille ; & ne voulant point interrompre tout ce qui peut avoir rapport à cette cure intéreffante, je vais raffembler les différentes queftions que je fis à ce fujet, & les réponfes que je reçus : les unes & les autres furent recueillies dans le temps

par M. le chevalier d'A., lequel en fit un
Septemb. 9. fupplément à fon premier procès-verbal. C'eft ce fupplément que je vais copier.

« M. le chevalier d'A. ayant défiré plu-
» fieurs éclairciffements fur ce que Mlle. N. lui
» avoit dit, le 9 & le 10 feptembre, Mr. T.
» D. M*** a eu la complaifance de lui faire
» plufieurs queftions qui avoient été mifes par
» écrit, le 13 fuivant, attendu qu'elle avoit
» annoncé, le 9 & le 10, que le 11 & le
» 12, fon fommeil feroit imparfait. Les ré-
» ponfes ont été écrites fous fa dictée.

» On lui a d'abord demandé : par quel
» motif avez-vous indiqué trois heures après-
» midi pour l'heure à laquelle le chevalier
» d'A. doit fe faire magnétifer ? — Parce que
» c'eft l'heure *où le fluide du foleil a le plus de*
» *force*. L'eau magnétifée lui fera-t-elle du
» bien, & quelle eft la maniere de la magné-
» tifer ? — Beaucoup de bien : quant à la
» maniere, la même que je vous ai déjà indi-
» quée autrefois pour magnétifer mon lait ; il
» faut faire avec les pouces beaucoup de paf-
» fes, au moins cinquante & même plus,
» c'eft fuivant. — Le fel lui eft-il contraire ?
» On pourroit le croire d'après ce que vous
» lui avez dit l'autre jour. — Très-contraire,
» dans tous les cas. — Les fruits fondants,
» fur-tout les raifins blancs, lui ont été con-

» feillés par plusieurs médecins, cependant
» ces derniers, qu'il aime beaucoup, lui don-
» nent beaucoup de vents. Doit-il en man-
» ger? — Les fruits ne lui sont pas contrai-
» res, mais il doit en manger avec ménage-
» gement; sur-tout point de raisins le matin
» à jeûn. — Ce qu'il doit faire pour guérir
» une des obstructions, ne peut-il pas r'ouvrir
» l'autre qui est fermée, & que vous avez dit
» qu'il ne falloit pas r'ouvrir? — Point du
» tout, il ne doit pas craindre cela. — Ses
» deux obstructions ont-elles commencé en
» même temps? — Non, celle qui est durcie
» est plus ancienne; mais je ne vois pas de
» combien. — Pourquoi, quand on le magné-
» tise, ressent-il plutôt de la chaleur à l'épine
» du dos & aux reins, où il n'a point de mal,
» que par-tout ailleurs? — Parce que les
» reins, sans lui faire mal, ont toujours été
» foibles chez lui. — N'y a-t-il pas beaucoup
» de rapport & de sympathie, chez lui, entre
» le foie & la tête, ce qui pourroit faire cir-
» culer les humeurs de l'une de ces parties
» vers l'autre? Doit-il faire les remedes indi-
» qués pour le foie avant ceux pour la tête,
» ou bien en même temps? — Ce rapport
» existe; mais c'est une raison pour faire au
» contraire l'application à la tête, avant les
» remedes pour le foie. L'application, au lieu

Septemb. 9.

» de répercuter les humeurs fur le foie, les
Septemb. 9. » tirera en dehors ; de forte qu'après cette ap-
» plication, il fe portera encore moins d'hu-
» meurs au foie qu'il n'y en a à préfent. — Il
» a eu, & il a encore rarement aujourd'hui,
» quelques douleurs de rhumatifme ; que doit-
» il faire pour les foulager ou en prévenir le
» retour ? — L'ufage du magnétifme fuffira
» pour guérir ces douleurs, qui tiennent un
» peu à la foibleffe des reins déjà dite. — M. le
» chevalier d'A. n'a pas bien compris la dif-
» tinction que vous avez faite entre les ali-
» ments chauds qui lui conviennent & les
» boiffons, & les vins chauds qui lui font
» contraires ? — Les boiffons chaudes ou
» échauffantes portent fur fon foie *un efprit*
» *d'âcreté qui y fait le même effet que quand on*
» *jette du vinaigre fur une plaie* ; les aliments
» chauds ne font pas le même effet. — Les
» climats chauds, comme ceux de Provence
» ou d'Amérique, ne lui font-ils pas contrai-
» res, à caufe de fa tête ? — Très-dange-
» reux dans l'état actuel du foie, moins dan-
» gereux après la guérifon, mais pourtant
» point indifférents ; le climat tempéré,
» comme celui de ce pays, lui eft plus favo-
» rable.

» Le 15 feptembre, Mr. T. D. M*** a
» fait encore d'autres queftions à Mlle. N.,

» relatives

» relatives à M. le chevalier d'A. ; mais Septemb. 91.
» comme ce jour-là son sommeil étoit incom-
» plet, ses réponses n'ont point été aussi affir-
» matives. — Voyez-vous aujourd'hui M. le
» chevalier d'A., aussi bien qu'il y a quatre ou
» cinq jours, quand vous le touchiez ? — A
» peu près. — A-t-il trop ou trop peu de
» fluide magnétique, & croyez-vous qu'il
» pourroit magnétiser avec succès, avec au-
» tant de force que moi, par exemple ? —
» Il en aura assez pour magnétiser avec force,
» & à peu près comme vous, mais il faut
» qu'il ait été magnétisé pendant deux mois
» avant de songer à magnétiser. — Il va com-
» mencer le régime que vous lui avez pres-
» crit : mais ne pourroit-il pas prendre, le
» soir & pour son souper, la soupe de fleur
» de ris à l'oseille, au lieu de la prendre à
» dîner ; & il prendroit alors le second bouil-
» lon avec le jus de cresson une heure aupa-
» ravant ? — Il peut commencer dès à pré-
» sent & de la maniere que j'ai dit : il est le
» maître de prendre la soupe le soir, au lieu
» de la prendre à dîner ; mais en place de la
» fleur de ris, il pourroit user de l'avoine pas-
» sée dans le bouillon d'oseille ; ce n'en seroit
» que mieux : le ris pourtant seroit effet. —
» Croyez-vous que M. le chevalier d'A. seroit
» susceptible de tomber dans le somnambu-

Septemb. 9. » lifme magnétique ? — Cela feroit long & » fort difficile. — Croyez-vous qu'il ait les » yeux délicats ou mauvais ? — Ils ne font » pas biens bons, mais on ne peut pas dire » qu'ils foient mauvais. — Pendant l'hiver, » fon traitement fera-t-il auffi efficace que » durant l'été ? — Oui, excepté deux ou » trois mois du plus gros hiver. — Que pen- » fez-vous des bains & des eaux minérales & » acidules qu'on lui a fouvent confeillées ? — » Ces eaux ne lui font pas abfolument con- » traires ; cependant je ne les lui confeillerois » pas ; il n'en aura pas befoin pour guérir en- » tiérement. — Vous avez ordonné plufieurs » remedes pour foulager M. le chevalier d'A., » & ce n'eft que le foie de renard qui doit le » guérir entiérement ; ce dernier remede ne » pourroit-il donc pas fuffire ? — Il l'auroit » guéri dans le principe de la maladie ; mais » aujourd'hui il ne fuffit plus & ne feroit rien » fans le refte.

» Penfez-vous qu'un baquet fait de la ma- » niere fuivante feroit beaucoup d'effet ? Ce » feroit de mettre dans une grande dame- » jeanne de verre plufieurs livres de menues » férailles, pêle-mêle avec une demi-livre de » fleurs de fouffre & autant d'alun pilé, rem- » plir d'eau magnétifée, boucher enfuite her- » métiquement, en faifant paffer au travers

» du bouchon un conducteur de fer terminé » en pointe, aboutissant au centre, & ter- » miné extérieurement par un anneau dans » lequel passeroient les cordes dont se servi- » roient les malades : le tout pourroit être » renfermé dans une caisse de bois de sapin. — » Ce baquet seroit trop violent, & risqueroit » de donner des convulsions : il éprouveroit » trop tout d'un coup.

Septemb. 9.

» Pourroit-il y avoir un moyen pour que » vous pussiez voir à peu près l'état d'une » personne malade, & avoir avec elle une » espece de communication à de grandes dis- » tances ? — Je ne vois pas trop quel seroit » ce moyen...... Il me semble pourtant que » si cette personne portoit, pendant dix ou » douze jours, sur le creux de son estomac, » un morceau de verre ou de glace de trois » ou quatre doigts, & qu'ensuite on me fît » porter sur mon estomac, pendant le même » temps, ce même verre, je la verrois, non » pas aussi bien que si je l'avois touchée, mais » assez pour connoître un peu son état.

» Mr. T. D. M*** ayant fait plusieurs fois » des questions à Mlle. N., relatives à M. le » chevalier d'A., dans le cours du mois de » septembre; elle lui avoit toujours dit qu'elle » ne pourroit lui répondre affirmativement, » ainsi que sur beaucoup d'autres personnes,

» que vers la fin du mois, temps indiqué
Septemb. 9. » pour une de ſes époques ; mais qu'elle
» preſſentoit d'avance qu'elle auroit dans ce
» temps-là quelque choſe à lui preſcrire pour
» ajouter au régime qu'il doit ſuivre.

» En effet, mercredi 28 ſeptembre, Mr. T.
» D. M*** lui demanda ſi elle voyoit aſſez
» M. le chevalier d'A. pour ne pas ſe trom-
» per ſur ſon état, quoiqu'elle ne l'eût pas
» touché depuis plus de quinze jours. Elle
» répondit : Je le vois aſſez..... ; je vois même
» ce que j'avois ſoupçonné, il y a pluſieurs
» jours, que j'aurois à lui dire. Il faut qu'il
» acheve l'application à la tête & les remedes
» que j'ai déjà dit. Après deux jours de re-
» pos, il prendra, pendant trois jours de ſuite,
» un lavement fait avec de l'eau dans laquelle
» aura bouilli un peu de ſavon, qu'il fera bien
» mouſſer avant de le verſer. Il ſe repoſera
» enſuite pendant trois ou quatre jours ; puis
» il prendra, deux jours de ſuite, un lave-
» ment d'eau de ſon paſſée, dans laquelle il
» aura délayé un peu de miel : ce ſera à la
» ſuite de tout cela qu'il mangera les trois foies
» de renard. Il ne faut pas, pour les manger,
» qu'il tarde plus d'un mois, après ſes derniers
» remedes ; plus tard ils ne lui feroient pas le
» même bien.......

» Ses obſtructions ſont trop anciennes pour

» qu'il n'en reste plus absolument aucun vestige intérieur ; mais je peux l'assurer qu'il ne s'en appercevra plus en aucune maniere, qu'il n'aura plus de douleurs, qu'il engraissera & sera infiniment mieux d'esprit & de corps. Septemb. 9.

» Le lendemain, Mr. T. D. M*** fit encore les questions suivantes, qui avoient été mises par écrit par M. le chevalier d'A.

» Pouvez-vous voir si l'homme qui magnétise M. le chevalier d'A., depuis huit ou neuf jours, a la force magnétique & la sympathie convenables pour lui faire du bien ? — Cet homme est bien en état de le magnétiser comme il faut ; mais il me semble qu'il n'y met pas assez d'intention, ni même d'attention : *il pense toujours à autre chose du temps qu'il le magnétise.* — M. le chevalier d'A. voudroit faire faire un petit baquet pour s'en servir, soit en s'asseyant dessus quand on le magnétise, soit pendant la nuit, au moyen d'une corde qui répondroit à son lit ; le lui conseillez-vous ? — Il ne sera pas mal de faire ce petit baquet ; mais alors il vaut mieux que ce soit l'homme qui le magnétise qui s'asseye dessus..... : la nuit ce n'est pas absolument nécessaire. — Croyez-vous que pour lui, qui n'a pas à craindre des convulsions, le baquet dont on vous a déjà parlé, fait avec du fer, &c. ne seroit pas préférable à

Septemb. 9. » tout autre? — Il eſt inutile; le petit baquet
» ſuffira pour lui. — M. le chevalier d'A.
» dort peu ou point les nuits où il a fait l'ap-
» plication ſur le front, & ſent depuis qu'il a
» commencé à la faire, des chaleurs preſque
» continuelles dans la tête; eſt-ce bon ou
» mauvais ſigne? — Il n'eſt pas étonnant que
» cette application le travaille. Je crois cepen-
» dant qu'il met un peu trop de vinaigre......:
» combien a-t-il encore de jours? ..... Deux
» ou trois, je crois.....; dites-lui qu'il arroſe
» ſon avoine avec de l'eau au lieu de vinai-
» gre. — Il reſſentit hier cette grande mélan-
» colie qu'il éprouvoit ſouvent autrefois; il l'a
» attribuée au refroidiſſement ſubit de l'air:
» croyez-vous que c'en ſoit la vraie cauſe? —
» Il doit s'attendre que cela lui prendra quel-
» quefois d'ici à ſa guériſon; mais que cela
» ne l'inquiete pas, les remedes que je lui ai
» donnés le guériront. — Croyez-vous que
» l'étude & l'application d'eſprit lui ſoient
» contraires? Il a depuis quelques jours des
» moments où il ne peut, ſans ſouffrir, rien
» lire de tant ſoit peu abſtrait. — L'étude, en
» tout temps, lui ſera contraire à cauſe de
» l'ancien abcès à la tête; mais elle l'eſt ſur-
» tout dans ce moment-ci, & juſqu'à la fin de
» ſes remedes. — Il déſireroit pouvoir magné-
» tiſer; croyez-vous que dans ce moment cela

» lui feroit du mal ? — Je vous avois déjà dit
» qu'il doit attendre au moins deux mois. Septemb. 9.
» Sur-tout qu'il ne magnétife jamais de ma-
» lades attaqués du foie.

» Le 27 octobre 1785, Mlle. N. dormant
» magnétiquement, Mr. T. D. M*** lui fit
» encore les queftions fuivantes, mifes par
» écrit par M. le chevalier d'A. — M. le
» chevalier d'A. éprouve des alternatives fré-
» quentes, & fouvent dans le même jour, de
» bien & de mal être, de fommeil & d'infom-
» nie, de befoin de manger & de défaut d'ap-
» pétit, de trifteffe & de gaieté, fans raifon
» ou caufe connue. — J'ai déjà dit qu'il devoit
» s'attendre à ces alternatives pendant deux ou
» trois mois, mais ce n'eft pas un mal, & il
» ne faut pas qu'il s'en inquiete. — M. le
» chevalier d'A. voudroit favoir quelle eft la
» vraie caufe d'une douleur qui fe renouvelle,
» & qu'il a éprouvée fouvent depuis plufieurs
» années à la hauteur du nombril & vis-à-vis
» le foie : il a cru long-temps que c'étoit au
» foie même, mais il n'eft pas naturel qu'il
» defcende fi bas ; il a toujours reffenti en cet
» endroit, qui eft marqué par une légere élé-
» vation, quelques douleurs qui varient de
» nature & d'intenfité. — Je crois que cette
» douleur eft occafionée par l'humeur qui
» fuinte continuellement de l'obftruction du

Septemb. 9. » foie, & qui coule dans cette partie par un
» vaiſſeau ou un nerf qui y communique : (je
» ne peux pas bien voir lequel c'eſt des deux)
» cette humeur pourroit, à la longue, cauſer
» un dépôt & une inflammation; c'eſt elle
» qui, après s'être amaſſée dans les inteſtins,
» donne de temps en temps les coliques dont
» on ſe plaint. Je penſe qu'il faut que M. le
» chevalier d'A. ſe faſſe beaucoup magnétiſer,
» une main ſur le bas des reins, l'autre de
» l'eſtomac aux genoux; qu'il prenne de temps
» en temps la limonade avec le marube noir
» que j'ai dit, & qui le purgera doucement;
» qu'il faſſe pendant deux nuits de ſuite, ſur
» le bas des reins, un peu au-deſſus du crou-
» pion, une application de ce même marube
» pilé à froid, & qu'il ait ſoin de ſe coucher
» deſſus; enfin qu'il porte ſur le foie le petit
» flacon que vous m'avez montré, (ce flacon
» eſt rond & plat, & rempli de mercure, avec
» un petit conducteur de fer ſortant par le
» bouchon) juſqu'au temps où il finira le lait
» que je vais dire qu'il doit prendre : ce flacon
» guérira les douleurs du nombril. — Le jus
» de creſſon paſſant très-bien, ne peut-il pas
» en augmenter la doſe ? — Qu'il prenne du
» creſſon autant que ſon eſtomac en pourra
» ſupporter. — Depuis ſept à huit jours, lorſ-
» qu'on le magnétiſe, il ſemble qu'il éprouve

» moins de chaleur intérieure, & quelques
» douleurs poignantes à l'eſtomac & au foie, Septemb. 94
» mais ſur-tout un aſſoupiſſement involontaire
» qui n'eſt pas total, mais ſuffiſant pour l'em-
» pêcher de diriger ſa volonté : c'eſt le même
» effet qu'il éprouvoit anciennement au baquet
» de V***, lorſqu'il y avoit beaucoup de
» monde. — Ces douleurs & ces aſſoupiſſe-
» ments ne peuvent venir que de la faute de
» l'homme qui le magnétiſe : cet homme
» s'engourdit lui-même, parce qu'il s'ennuie,
» & n'y met pas de volonté ; c'eſt ce qui en-
» dort & fatigue M. le chevalier d'A. Cet
» aſſoupiſſement prouveroit auſſi qu'il a le
» ſang un peu épais ; mais ſi le magnétiſeur
» avoit une volonté plus active, l'aſſoupiſſe-
» ment ceſſeroit, & la chaleur intérieure aug-
» menteroit.

» Dans cette même ſéance, M. T. D. M***
» lui rappella que dans un ſommeil imparfait,
» quinze jours auparavant, elle lui avoit dit
» qu'il la fît reſſouvenir, le 17 octobre, de
» lui indiquer une racine qu'elle prévoyoit
» alors que M. le chevalier d'A. devoit pren-
» dre en infuſion pendant le mois de mai ſui-
» vant, coupée avec du lait, mais qu'elle ne
» pouvoit nommer. Elle lui répondit : je me
» le rappelle très-bien, & j'allois vous en par-
» ler ; cette racine eſt la conſoude *major*; il la

» fera bouillir dans l'eau, coupera cette eau
Septemb. 9. » avec autant de lait, & la boira tous les ma-
» tins pendant le mois de mai en entier ; mais
» il faut qu'il obſerve bien de ne prendre que
» du lait de chevre, celui de vache ne vau-
» droit rien ».

Du 15 au 28 ſeptembre. Depuis les deux ſéances des 9 & 10 ſeptembre, la Dlle. N. fut chaque jour en criſe magnétique ; mais ſes ſommeils, pour l'ordinaire, furent très-imparfaits. Celui du 15 ſe trouvant un peu meilleur, je la priai de voir encore l'enfant qu'elle avoit touché plus d'un mois auparavant, à la ſuite de la petite vérole, & qui déjà commençoit à parler très-diſtinctement, & à ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Cet enfant eſt guéri, me dit-elle, après l'avoir touché pendant quelques inſtants ; ſon dépôt eſt diſſipé, & il n'a plus beſoin à préſent que de reprendre des forces. Il faut le mettre deux jours de ſuite, & pendant trois quarts d'heure chaque jour, dans un bain d'eau plus froide que tiede, & dans laquelle on aura mêlé un verre d'eau-de-vie. Les deux jours ſuivants, on ſe contentera de le frotter, ſoir & matin, ſur l'épine du dos, & ſur toutes les jointures, avec de l'eau de vie pure ; puis, deux jours encore, il reprendra les bains. Enfin, on lui donnera pendant huit ou dix jours, tous les

matins, une taſſe d'infuſion d'orties rouges qui purifieront ſon ſang, & il ſera guéri. Du 15 au 28 ſeptembre.

Ce fut la derniere fois que ma malade toucha cet enfant; & les nouveaux remedes qu'elle venoit de lui preſcrire acheverent de le rétablir entiérement. Aujourd'hui il marche & parle comme tous les enfants de ſon âge.

Je ne veux pas omettre une particularité aſſez ſinguliere que j'obſervai encore le 15. J'avois ce jour-là la tête un peu fatiguée. Dès que ma malade fut ſortie de criſe, je la priai de me calmer, en me prenant pendant quelque temps par les pouces des mains. Elle ne l'eut pas fait trois ou quatre minutes, qu'à mon grand étonnement, elle s'endormit. Ce nouveau ſommeil ne fut pas profond, à la vérité; mais enfin il fut magnétique, & dura plus d'un quart d'heure : ma malade m'entendit & me parla.

Comment expliquer cet incident autrement que par la comparaiſon que j'ai déjà faite de l'équilibre naturel des fluides dans les deux branches d'un ſiphon? Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en ce moment je croyois être purement paſſif, c'eſt que *je voulois* l'être; & cependant je devins actif ſans m'en être douté. Je devins agent phyſique, lorſque par *ma volonté*, je n'aurois dû que recevoir les influences de ma malade.

Du 15 au 28 septembre.

Peu de jours après, la femme V*** me fournit un autre fait qu'il n'eſt pas inutile de rappeller. J'avois voulu mettre cette femme en criſe, dans l'intention de tirer d'elle quelques renſeignements plus éloignés ſur l'état de ſa fille : mais, de ſon côté, elle avoit bien réſolu de ne pas dormir ; & en effet, ce jour-là je ne pus pas la rendre ſomnambule, ſoit que ſon oppoſition l'emportât ſur tous mes efforts, ſoit que je me fuſſe laſſé trop tôt de l'obſtacle que je rencontrois. Quoi qu'il en ſoit, je la quittai avec une ſorte d'humeur & d'impatience ; je négligeai même de la calmer.

Deux jours après, (le 19) m'ayant fait appeller, elle m'apprit que depuis la derniere ſéance elle avoit été dans une agitation extrême, dont elle ne pouvoit imaginer la cauſe, & qu'enfin elle venoit de prendre une perte conſidérable ; je la magnétiſai ſur le champ, & je la mis en criſe. Elle ne fut pas plutôt endormie, que, ſans attendre mes queſtions, elle me dit avec beaucoup d'humeur : vous m'avez laiſſée dernierement trop chargée de fluide ; ce fluide a *travaillé mon ſang*, & l'a tellement agité, que la perte eſt ſurvenue...... Vous m'avez fait beaucoup de mal..... *Vous ne connoiſſez pas toute la force du magnétiſme.....* Elle finit par s'ordonner une application de nitre ſur le creux de l'eſtomac, & pour boiſ-

ſon, une eau de ris qu'elle devoit prendre pendant trois jours à la doſe d'une pinte, & après y avoir fait fondre, pour le premier jour, un grain de camphre; pour le ſecond jour, deux grains; & enfin pour le troiſieme jour, trois grains. Ce remede, me dit-elle, calmera le ſang; *il diſſipera le fluide*, & dans trois jours je ſerai guérie : elle le fut en effet le troiſieme jour. Du 15 au 28 ſeptembre.

Dès le 15 ſeptembre, la Dlle. N. m'avoit annoncé la venue de ſes regles pour le 29, entre midi & une heure. Elle m'avoit dit que le 28 & le 29 ſes criſes ſeroient plus parfaites, & elle m'avoit renvoyé à ces criſes pour divers éclairciſſements que je lui avois demandés relativement à pluſieurs malades. Le 28, dès qu'elle fut endormie, je me hâtai de la queſtionner à ce ſujet. Je ne rappelle point ici ce qu'elle me dit de M. le chevalier d'A.; on en a vu le détail dans l'un des procès-verbaux précédents. Je ne puis rien dire non plus de chacun des autres malades en particulier. Le plus grand nombre ayant exigé le ſecret dans le temps, je ne tenois pas journal de ce qui les concernoit; & aujourd'hui que, reconnoiſſants de tout le bien que leur fit la Dlle. N., ils me laiſſeroient ſans doute la liberté de publier les remedes qu'elle leur ordonna, ma mémoire ne m'en fournit plus exactement la ſuite. 28 & 29 ſeptembre.

28 & 29 septembre.

Cette fille qui guérissoit ainsi un grand nombre de malades, me jetoit cependant, & depuis quelque temps, dans la plus vive inquiétude pour elle-même. Je remarquois que, depuis huit jours environ, elle toussoit beaucoup, & que sa poitrine paroissoit être embarrassée. J'eus beau la questionner sur cela, dans ses sommeils du 28 & du 29, elle ne put pour lors me dire rien de positif. Elle ne voyoit point encore la cause de sa toux : elle ne put même la dire que quinze jours après; mais elle vit & m'annonça une dyssenterie, qu'elle étoit sur le point de prendre, pour avoir mangé trop de raisins, & qui devoit commencer le soir du 29. Sans m'assurer que cette maladie seroit dangereuse, elle me parut cependant en être inquiete, parce qu'elle n'en voyoit pas bien distinctement les suites. Elle me pria de lui faire prendre pendant six jours, le matin à jeûn, une noix confite chaque jour, & tous les soirs, pendant neuf jours, gros comme une amande de conserve de cynorrhodon. Elle devoit outre cela prendre chaque jour un lavement d'eau de son, dans lequel on auroit mis un peu de miel; & sa boisson ordinaire devoit être de l'eau de ris où l'on auroit fait bouillir une pomme. Enfin, me dit-elle, vous me ferez prendre, jeudi prochain, (6 octobre) vingt grains d'ipécacuanha : ce vomitif & l'eau tiede qu'il me fau-

dra boire après, fatigueront un peu mon eſtomac ; mais il le faut pour achever, s'il ſe peut, de guérir ma dyſſenterie. 28 & 29 ſeptembre.

Je terminai la ſéance du 28 par les queſtions ſuivantes : — Voyez-vous le jour où vos regles paroîtront le mois prochain ? — Ce ſera le 29. — A quelle heure ? — Vers ſept heures du ſoir. — Dormirez-vous alors ? — Je dormirai le 27, je me reposerai le 28 & je dormirai encore, mais moins bien, le 29. — Dormirez-vous dans le courant du mois prochain ? — Je ne vois point poſitivement de jour pour cela ; mais je crois que je dormirai toutes les fois que vous le voudrez abſolument, parce que je ſuis foible & que vous avez beaucoup d'aſcendant ſur moi..... Au reſte, ajouta-t-elle, ne me magnétiſez pas ſur l'eſtomac tant que j'aurai la poitrine embarraſſée ; je ſens que par ce procédé vous y feriez remonter le ſang, & que vous augmenteriez mon mal.

Dans ces deux criſes du 28 & du 29, la Dlle. N. me confirma de nouveau tout ce qu'elle m'avoit dit un mois auparavant, au ſujet de la fauſſe pleuréſie qu'elle devoit avoir le 22 janvier ſuivant. Ces ſommeils durerent environ une heure & demie, & je remarquai qu'à ſon réveil, elle ne put ſeule ouvrir les yeux ; je fus obligé de les lui ouvrir, comme j'avois fait pendant ſa grande maladie.

Octobre 15. Je ne parle point de quelques crifes très-imparfaites que la Dlle. N. eut pendant les quinze premiers jours du mois d'octobre ; il ne s'y paffa rien d'affez intéreffant. Je dirai feulement que dès le 10, cette fille fut parfaitement guérie de fa dyffenterie, & que dans fes fommeils, elle me répéta toujours qu'elle n'avoit aucun befoin d'être purgée après l'ipécacuanha qu'elle prit le 6, à la dofe de vingt grains.

Le 15, fon fommeil m'ayant paru être meilleur que n'avoient été les précédents, j'en profitai pour lui parler de la toux qui continuoit de la fatiguer, & dont j'étois fort inquiet. Je lui demandai fi fa poitrine n'étoit point affectée. — Elle ne l'eft pas encore, me répondit-elle, mais elle eft malade, & ce n'eft que d'aujourd'hui que je commence à voir la caufe du mal.

Il y a fix ans, continua-t-elle, que j'avois une humeur galeufe à la tête ; on la fit rentrer. J'eus bientôt autour du cou plufieurs glandes qu'on fit encore fondre en dedans à force de chaleur. Je ne tardai pas a avoir des migraines violentes, & il fe forma dans ma tête un dépôt, auquel le fang s'eft joint pendant ma longue fuppreffion. Je ne voyois pas ce dépôt pendant mes anciennes crifes, parce qu'il n'étoit pas encore développé ; mais lorfque je tou-

chai,

chai, il y a un mois, cet officier (*M. le chevalier d'A.*) qui avoit eu anciennement la même maladie, l'humeur de ma tête se mit en mouvement, & ce fut pour cela que je pris un grand mal à la tête après l'avoir touché. Depuis ce jour, cette humeur se résout, & elle tombe peu à peu sur ma poitrine : c'est cette partie qu'il faut fortifier, parce que l'humeur est tellement âcre, qu'elle l'affecteroit pour peu qu'elle y séjournât ; voici ce que je dois faire pour cela. Octobre 15.

Demain j'appliquerai sur le nœud de ma gorge un emplâtre fait de deux noix confites, écrasées sur du coton & arrosées d'eau-de-vie légérement camphrée. Cet emplâtre s'attachera à ma peau, & il faudra l'y laisser jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

Lorsqu'il sera tombé, je mettrai pendant six nuits consécutives, tout autour de ma tête, un bandeau dans lequel il y aura de l'avoine brûlée, écrasée & arrosée d'un peu d'eau-de-vie pure. Ce bandeau dissoudra le dépôt ; & dès le troisieme jour, je rendrai par le nez beaucoup de sang noir & caillé. Le reste continuera de tomber sur la poitrine ; mais l'application que j'aurai faite extérieurement, me donnera la force de le cracher à mesure. Je ne vois pas encore bien s'il ne faudra pas par la suite m'appliquer les sangsues sous la nuque ;

Octobre 15. mais ce qu'il faut sur-tout me recommander; c'est de ne point boire de lait jusqu'à ce que je sois mieux. Il adouciroit, à la vérité, ma poitrine ; mais il l'affoibliroit en même temps, & j'ai besoin au contraire qu'elle ait du ton pour pouvoir cracher l'humeur qui s'y jettera.

Octobre 27 & 29. Les crises des 27 & 29 octobre m'avoient été annoncées depuis long-temps ; & elles furent en effet plus parfaites que de coutume. Dans la premiere, ma malade répondit à quelques questions relatives à M. le chevalier d'A. On les a trouvées dans les procès-verbaux de cet officier.

Elle me parla ensuite de son état. Mon dépôt se dissout lentement, me dit-elle, & ce n'est pas un mal. Si cette humeur se portoit tout à la fois sur ma poitrine, elle y feroit les plus grands ravages. Je vois que je n'en serai bien débarrassée que dans six mois. Je tousserai pendant tout ce temps ; & ce qui me retardera encore, c'est que le sang se porte toujours un peu à ma tête, non pas en assez grande abondance pour me donner des hémorragies par le nez, comme j'en avois autrefois, mais assez cependant pour entretenir l'humeur du dépôt. Vous fortifierez ma poitrine, en me faisant prendre pendant un mois, tous les matins, une tasse d'infusion de feuilles d'oranger.

Je fis encore quelques queſtions. Voyez-vous ſi vous ſerez réglée le mois prochain, — Oui : mes regles paroîtront le 30 vers le midi. — Dormirez-vous d'ici à ce temps ? — J'aurai peut-être quelques criſes imparfaites ; mais je ne dormirai bien que la veille de mon époque. — Continuerai-je à vous magnétiſer ? — Oui : j'en ai beſoin, ſur-tout à la tête, & de là beaucoup ſur les genoux ; car je ſens que le ſang voudroit reprendre le chemin de la tête & de la poitrine. Octobre 27 & 29.

PENDANT tout le mois de novembre les criſes de la Dlle. N. devinrent toujours plus imparfaites, & je n'en fus pas fâché, parce que dans mes principes, c'étoit une preuve que cette fille prenoit chaque jour plus de force ; & en effet, elle commençoit à ſe porter beaucoup mieux. Elle touſſoit un peu, & quelques perſonnes, moins amies de l'humanité qu'ennemies du magnétiſme, en triomphoient : mais je m'en inquiétois peu, depuis qu'elle m'avoit répété, dans pluſieurs de ſes criſes, que cette toux étoit néceſſaire pour dégager ſa poitrine, & qu'elle n'auroit aucunes ſuites fâcheuſes. Novembre.

Les 5, 6 & 7, ma malade s'occupa pendant ſes ſommeils à trouver les moyens de guérir une jeune enfant de ſept ans, qui languiſſoit depuis pluſieurs mois à la ſuite de la petite

Novembre.

vérole. Elle voulut qu'on la chargeât de magnétiser elle-même chaque jour cette petite fille ; & au bout de trois semaines, elle la guérit parfaitement sans autre remede que le magnétisme.

Je passe légérement sur quelques autres sommeils, pendant lesquels elle ne fit que me répéter une partie des choses qu'elle m'avoit déjà dites, pour passer à une expérience que je fis en ce temps-là, & qui, par elle-même, & sur-tout par les suites qu'elle peut avoir, est également importante & curieuse. Je vais la rapporter dans le plus grand détail.

On a vu dans les questions relatives à M. le chevalier d'A., que la Dlle. N. m'avoit indiqué un moyen de la mettre en communication avec un malade éloigné & qu'elle n'auroit jamais touché. Il faudroit, me disoit-elle, faire porter pendant huit ou dix jours à ce malade, & sur le creux de son estomac, un morceau de verre épais, puis me le faire porter ensuite au même endroit & pendant le même temps. Je crois qu'alors je verrois ce malade, comme si je le touchois.

L'occasion se présenta d'éprouver ce moyen nouveau, & je la saisis avec empressement. Madame de ***, que je n'avois jamais vue, qui habitoit à vingt-cinq lieues de moi, & dont j'ignorois parfaitement l'âge & la mala-

die, ayant entendu parler de ma ſomnambule, & des cures merveilleuſes qu'elle avoit opérées, vouloit auſſi venir la conſulter. N'étant plus auſſi aſſuré des jours où ma malade ſeroit aſſez clair-voyante pour haſarder de faire entreprendre une pareille route à Mme. de ***, je la fis prier ſeulement de m'envoyer un morceau de glace de deux pouces en carré, qu'elle auroit portée jour & nuit ſur le creux de l'eſtomac, pendant huit jours au moins, & après en avoir ôté bien exactement toute l'étamure.

Novembre.

Mme. de *** s'étant prêtée à cet eſſai, M. de *** m'apporta lui-même le morceau de verre qu'elle avoit porté du 8 au 16 novembre, enveloppé dans une toile légere; & ma malade commença le 20 à l'appliquer ſur ſon eſtomac. Elle ignoroit abſolument qu'elle-même eût indiqué ce moyen, & je n'eus garde de le lui faire ſoupçonner. Je me contentai de lui dire qu'il étoit à propos qu'elle portât du verre ſur ſon eſtomac, afin de charger plus fortement cette partie. Du reſte, j'étois bien aſſuré qu'elle ne connoiſſoit pas mieux que moi l'état de Mme. de ***, dont elle ignoroit même l'exiſtence; & M. de ***, en me remettant le verre, avoit pouſſé la précaution juſqu'à ne pas me dire à moi-même un ſeul mot de la malade ni de la maladie.

Nov. 22. Le 22, après-midi, la Dlle. N. étant en crise, je lui demandai simplement si le verre qu'elle portoit ne lui faisoit pas du bien. — Il a été porté par une autre, me répondit-elle; je le sens bien, & il me fait mal. — Est-ce parce qu'une autre l'a porté qu'il vous fait mal? — C'est en partie par cette raison, & en partie aussi parce que je ne suis pas en état de supporter du verre sur mon estomac..... Il y a des malades auxquels il seroit avantageux d'en porter ainsi; mais pour moi, il me charge trop. — Voyez-vous la personne qui a porté ce verre? — Non, je ne la vois pas.

Je magnétisois ma malade en passant une main de son cou à ses genoux, pendant que je tenois l'autre fixée sur ses reins; elle me pria de faire descendre la premiere le long de ses côtés, & de ne jamais la faire passer devant ce verre, parce que cela la chargeoit trop.

Nov. 25. Dans sa crise du 25, je lui parlai encore du verre. — C'est une femme qui l'a porté, me dit-elle; je commence à la voir, mais *elle est encore bien dans l'ombre*, & je ne vois pas quel est son mal.....: je sens seulement qu'elle a mal aux bras, aux jambes & à l'estomac. En disant cela, elle retiroit vivement ses coudes en arriere, comme quelqu'un qui souffre. Je n'avois garde de l'interrompre, & je ne la ques-

connois pas, dans la crainte de lui faire naître quelques idées. Ce fut tout ce qu'elle put me dire pour ce jour-là.

Le sommeil du 29 m'avoit été annoncé depuis un mois, & c'étoit sur lui que j'avois compté principalement pour achever mon expérience. Dès que la Dlle. N. fut endormie, je lui demandai si elle voyoit la femme qui avoit porté le verre. — Je la vois un peu mieux, me répondit-elle, mais c'est encore bien confusément..... Je vois que tous ses nerfs sont affectés, mais je n'en vois pas bien la cause; peut-être la verrai-je mieux quelque jour..... Je vois encore qu'elle a de l'embarras au gosier, & que le principe de cet embarras est là, (montrant le cartilage xiphoïde). Elle doit être hôrs d'état de se servir de ses bras & de ses jambes. Cette femme, continua-t-elle, a grand besoin d'être magnétisée fortement; d'abord sur les bras, & en s'arrêtant aux épaules, aux coudes & aux poignets; ensuite de la tête aux pieds, le long des côtés, &c. Nov. 29.

Ma malade ne put me rien dire de plus positif ce jour-là sur l'état de Mme. de ***; & comme j'ignorois qu'elle dût avoir quelqu'autre crise un peu bonne, je commençai à douter du succès de mon expérience. Au reste, comme elle avoit porté le verre pendant huit

jours entiers, je lui dis à ſon réveil qu'elle pourroit l'ôter ce même jour en ſe couchant.

Nov. 30. Le 30, lorſque j'allai magnétiſer la Dlle. N., elle me dit que depuis l'inſtant où elle avoit quitté le morceau de glace, elle avoit éprouvé de grandes douleurs dans les bras & dans les jambes, ſur-tout aux jointures, & une douleur vive & continue ſous le ſein droit. Elle ne pouvoit imaginer la cauſe de cet accident qui l'alarmoit, & qui ne ceſſa que le 8 décembre; je me gardai bien de lui apprendre celle que je ſoupçonnois.

Ne m'attandant pas à la voir en criſe ce jour-là, je la magnétiſois ſans ſonger à l'endormir, lorſque je m'apperçus que ſes yeux devenoient plus peſants, & qu'elle avoit peine à les ouvrir. Je redoublai pour lors de volonté, & chargeant ſa tête, je lui procurai en effet un demi-ſommeil, pendant lequel elle y vit aſſez pour me dire : ce n'eſt point ainſi que vous m'endormirez entièrement aujourd'hui. Il faut mettre une de vos mains à plat ſur mes deux genoux, & de l'autre, empoigner fortement le haut de ma tête. Je ſuivis cette indication; & au bout de trois ou quatre minutes, la criſe étoit plus parfaite encore que n'avoit été celle de la veille.

Pourquoi dormez-vous aujourd'hui, lui de-

mandai-je alors ? — Tant que j'ai eu ce verre ſur mon eſtomac, je ne me ſuis pas reſſentie Nov. 30. de la communication qui s'établiſſoit entre cette femme & moi : mais dès que le verre a été ôté, je l'ai ſentie auſſi-tôt ; & c'eſt la cauſe des douleurs que j'ai dans les bras & dans les jambes, & que je conſerverai auſſi long-temps que j'ai porté ce verre. — Voyez-vous aujourd'hui cette femme ? — Oui : je la vois très-bien..... Sa maladie eſt venue de poiſon..... Il y a au moins ſix ans qu'elle fut empoiſonnée dans quelque choſe qui arrêta, pour le moment, l'effet du poiſon ; mais enſuite elle eut ou un violent chagrin, ou une grande frayeur, qui le développa & le mit en action. — Voyez-vous quelques remedes à cette maladie ? — A cette queſtion, ma malade, indépendamment du magnétiſme, m'indiqua quelques premiers remedes. Après cela, ajouta-t-elle, je vous dirai dans quelqu'autre criſe, ceux qu'il faudra lui faire. En effet, elle me les indiqua ſucceſſivement dans pluſieurs ſommeils qu'elle eut juſqu'au 4 février ſuivant. Je ne rapporte pas ici tous ces remedes, parce qu'ils n'ont point encore été achevés par Mme. de *** ; & que n'ayant pas eu leur entier effet, leur connoiſſance ne pourroit encore être d'aucune utilité. Il me ſuffit de dire que ma malade connut parfaitement la cauſe de la maladie de Mme. de ***,

cause qui étoit ignorée de tout le monde. J'ajou-
Nov. 30. terai que le magnétisme, & les autres remedes prescrits à Mme. de ***, produisoient déjà un effet très-sensible, lorsque, pour des raisons particulieres, elle a été forcée d'en suspendre l'usage. Elle se propose de les reprendre, & je ne doute pas qu'ils n'achevent sa guérison.

C'étoit à cette heureuse époque que je renvoyois alors ma conviction. Je pouvois bien répondre de l'exactitude & de la bonne foi que j'avois apportée à faire l'expérience. Je pouvois assurer encore que la Dlle. N. ne connoissant pas même de nom Mme. de ***, n'avoit pu me tromper : mais après tout, ce qui me paroissoit être le plus surprenant dans ce fait, pouvoit à la rigueur n'être qu'un effet du hasard ; & je pensois que s'il est ridicule de nier avec obstination les faits les plus avérés & les mieux constatés, il ne l'est guere moins de croire aveuglément tout ceux qui se présentent. Je ne fus donc pas pleinement convaincu de la bonté du moyen nouveau dont je venois de faire l'essai ; mais aussi, regardant cette premiere expérience comme l'une de celles sur lesquelles on peut raisonnablement compter, j'attendis qu'une suite d'expériences semblables vinssent achever de décider ma croyance.

Je fis part du fait à quelques magnétiseurs,

qui, par l'étendue de leurs connoissances & [redacted]
par leurs lumieres en magnétisme, pouvoient Nov. 30.
bien mieux que moi l'approfondir. J'adressai ce précis à l'auteur des mémoires de Buzancy, à M. le comte de L***, à Strasbourg, & à quelques autres. L'épreuve fut répétée sur plusieurs somnambules, & ce fut toujours avec le plus grand succès; de maniere qu'aujourd'hui, il ne m'est plus guere possible de douter de l'efficacité du moyen.

(*f*). J'exhorte tous les magnétiseurs qui liront ce journal, à répéter encore cette expérience, & à perfectionner de plus en plus une découverte qui peut étendre à l'infini les res-

---

(*f*) M. le chevalier de M.... magnétisoit alors à Strasbourg une malade somnambule, très-clair-voyante. Dans l'une de ses crises, il lui proposa le moyen découvert par la Dlle. N., & dont je venois de l'instruire. Cette malade en saisit l'idée avec empressement : elle assura qu'à l'aide d'un pareil morceau de glace, elle pourroit voir les malades les plus éloignés : mais, ajouta-t-elle, je pense que je les verrois encore mieux, si l'une des faces de la plaque de verre étoit enchâssée dans une plaque de tole ; & même alors je ne serois point obligée de porter moi-même cette glace ; je verrois, en la touchant seulement, les malades qui l'auroient portée, par-là je ne courrois pas risque de me ressentir de leurs maux. Cette seconde indication a été suivie depuis, & plusieurs fois avec le succès le plus soutenu, par M. le chevalier de M....

sources du magnétisme. Sous ce point de vue, elle mérite bien toute leur attention. Le fait est étonnant, il est merveilleux, j'en conviens : mais enfin quelqu'inexplicable qu'il soit, quel homme oseroit assurer qu'il est hors des loix de la nature? Je suis loin de prétendre à pouvoir l'expliquer jamais d'une maniere satisfaisante ; mais je dois rendre compte des raisons que je tâchai de m'en donner dans le temps.

Nov. 30.

Chaque individu dans la nature est sans doute, me disois-je, le centre d'une sphere d'activité qui s'étend indéfiniment autour de lui. Nous ne connoissons pas l'étendue de cette sphere ; mais si les temps & les distances ne sont réellement que des quantités relatives, ne pourroit-on pas dire que la sphere d'activité de chaque individu n'a pas d'autres bornes que celles de la nature.

Chaque homme, en tous lieux & à tous les instants, est donc en relation physique avec tous les êtres qui se trouvent compris dans sa sphere d'activité : mais dans l'état de veille, il ne peut s'appercevoir de cette relation, parce qu'alors les impressions que son ame reçoit de tous les objets qui sont à la portée de ses sens extérieurs, étouffent & effacent, pour ainsi dire, les impressions qu'elle devroit recevoir par le sens intérieur, de tous les êtres qui sont à la portée de ce sens.

Chez le ſomnambule magnétique au contraire, les ſens extérieurs étant ſuſpendus, & le ſens intérieur étant entiérement développé, ce ſens doit porter à l'ame toutes les impreſſions dont il eſt lui-même ſuſceptible ; il doit réagir ſur elle toute l'action qu'il reçoit lui-même des êtres qui ſe trouvent en relation avec lui dans toute la nature. Nov. 30.

De là il ſuit qu'au moyen de ſon ſens intérieur, le ſomnambule doit réellement communiquer avec toute la nature dont il eſt le centre. Semblable à la glace d'un miroir, il doit réfléchir tout ce qui exiſte dans ſa ſphere d'activité : mais par là même que cette réflexion doit être générale, ſon ame ne doit la recevoir d'abord que d'une maniere vague & inattentive. C'eſt, par exemple, une glace qui réfléchit tout à la fois un payſage immenſe. L'œil du ſpectateur y voit en gros l'image entiere, l'enſemble ; mais il n'en diſtingue de préférence aucune partie, à moins que quelqu'un, en lui indiquant cette partie *ad hoc*, n'attire ſur elle toute ſon attention.

De même, dans le cas que je cherche à expliquer, le ſens intérieur de ma malade ſomnambule pouvoit être regardé comme la glace du miroir : ſon ame étoit l'œil du ſpectateur ; & le verre qui, par une longue habitude, avoit ſans doute reçu le fluide avec la modification

que lui donnoient les nerfs de Mme. de ***, communiquant ensuite la même modification à celui de ma malade, montant ses nerfs sur le même ton, fut pour elle un avertissement de réunir toute son attention sur cette partie du tableau général qui se réfléchissoit en elle.

Nov. 30.

Cette communication par le verre avoit si bien monté les nerfs de ma malade sur le ton de ceux de Mme. de ***, qu'elle éprouva réellement dans toutes les jointures, les douleurs que celle-ci auroit dû y ressentir; effet symptomatique, résultant de la cause du mal, & que ma malade éprouvoit quelquefois, au point d'avoir les bras retirés & crispés. Si Mme. de *** n'éprouvoit point alors ces mêmes douleurs, c'est que dans l'état de paralysie où se trouvoient ses nerfs, ils n'avoient plus assez de ressort pour rendre à l'ame des sensations; & je ne doutai pas que pour parvenir à sa guérison, cette dame ne fût obligée de passer par cet état de douleurs, lesquelles devoient lui devenir toujours plus sensibles, à mesure que ses nerfs reprendroient plus de ressort & plus de vie.

Lorsque je suppose une relation entre le sens intérieur de chaque homme & le reste de l'univers, dont cette homme est le centre, il faut m'entendre & ne pas donner à cette idée plus d'extension que je n'ai voulu moi-même lui

en donner. Si je dis que ce ſens éprouve les influences de tous les êtres qui ſe rencontrent dans ſa ſphere d'activité, il ne faut pas en conclure qu'il voit également & avec la même exactitude tous ces objets dans toutes leurs parties. Nov. 30.

La maniere de voir du ſens intérieur eſt ſans doute plus parfaite que n'eſt celle du corps : la viſion, pour celui-ci, ſe fait par des ſenſations qu'on pourroit en quelque ſorte appeller ſuperficielles ; dans le ſens intérieur au contraire, elle eſt le produit des ſenſations intimes & pénétrantes que l'ame reçoit plus directement & ſans trouble, & conſéquemment elle doit être bien plus étendue, bien plus juſte ; mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle ſoit ſans bornes, puiſque le ſens intérieur lui-même, quelque ſuſceptible qu'on puiſſe le ſuppoſer, n'eſt cependant qu'un ſens fini.

Si ce ſens réfléchit à la fois l'enſemble de tous les êtres dont il eſt le centre ; s'il perçoit d'une maniere intuitive & inhérente les ſenſations que doivent produire ſur lui les influences de tous ces êtres, il n'en faudra pas conclure pour cela qu'il voit, ou plutôt qu'il ſent diſtinctement & dividuellement tous les détails de cet enſemble.

Je ne donne pas le détail de quelques criſes très-imparfaites que la Dlle. N. eut pendant le Décembre.

cours du mois de décembre. Cette fille alors n'étoit point assez malade, ses nerfs n'étoient plus assez irritables pour la rendre aussi clair-voyante qu'elle l'avoit été ; & ses sommeils ne furent vraiment magnétiques, que le 14 & le 20. Ils furent employés à me prescrire une suite de remedes pour Mme. de *** qu'elle continuoit de voir, quoique depuis long-temps elle eût quitté le verre.

Décembre.

Je ne dois pas taire cependant un accident qui m'arriva le 6, & dont on pourra tirer quelqu'instruction.

En arrivant ce jour-là chez la Dlle. N., je la trouvai fort agitée & plus oppressée que de coutume : elle toussoit beaucoup ; je voulus la mettre en crise, & n'ayant pu le faire en chargeant sa tête, j'essayai de pousser fortement mon haleine sur le creux de son estomac. Je l'endormis en effet de cette maniere ; mais son sommeil étoit imparfait. Je m'attachai pour lors à rappeller en bas le cours du sang ; & pour cela, j'employai le procédé qui m'avoit réussi souvent ; je magnétisai de face, le long des côtés, du cou aux genoux, mes pouces touchant le corps, & suivant lentement depuis la poitrine jusqu'au bas.

Après quelques minutes de ce magnétisme, je vis, avec étonnement, que l'oppression & l'agitation augmentoient. Je voulus calmer la malade,

malade, en la magnétisant lentement le long des bras ; l'oppression diminua d'abord, mais bientôt elle revint. La malade se débattoit sans pouvoir me parler ; elle ne respiroit plus qu'avec peine, & elle paroissoit souffrir beaucoup. Je la pris alors par les pouces des mains ; & ce moyen ne la soulageant point encore, je crus bien faire de prendre les pouces des pieds, ne doutant pas que cette maniere de calmer ne fût la plus puissante & la plus prompte : mais, contre mon attente, ma malade tomba dans de violentes convulsions qui me firent craindre pour elle, & qui m'embarrasserent beaucoup.

Décembre.

Ma malade avoit les yeux exactement fermés : on voyoit qu'elle auroit voulu parler ; & quelquefois elle faisoit des signes que je n'entendois point. Enfin, profitant d'un moment de relâche, & rappellant toutes ses forces, elle m'attira brusquement à elle, & me fit placer de maniere que je lui tournois le dos. Alors elle saisit mes coudes, qu'elle empoigna fortement. Ce procédé que j'avois ignoré, & que le seul instinct lui indiquoit en ce moment, eut l'effet le plus prompt & le plus salutaire ; & au bout de quatre ou cinq minutes, elle fut parfaitement calme. Aussi-tôt qu'elle put parler, elle me dit que si j'avois continué à lui tenir les pouces, j'aurois couru

Décembre.

riſque de l'étouffer. Cette maniere de calmer, me dit-elle, peut être bonne lorſqu'il eſt queſtion ſeulement d'attirer en bas le fluide : mais lorſque le ſang s'eſt porté à la tête avec ce fluide, elle peut devenir dangereuſe, en ce que le ſang ne pouvant pas deſcendre auſſi promptement que le fluide, *& les nerfs de la tête ne conſervant plus aſſez de ton pour le renvoyer*, il n'en a que plus de facilité à s'y engorger.

Décembre 28 & 29.

DANS les ſommeils du 28 & du 29 décembre, la Dlle. N. fut plus clairvoyante, parce que c'étoit alors l'époque de ſes regles, qui commencerent à paroître le 29, entre quatre & cinq heures après-midi, ainſi qu'elle me l'avoit annoncé dès le 14. Je la queſtionnai ſur ſon état, & elle me raſſura de plus en plus ſur les ſuites du dépôt qu'elle avoit dans la tête. Ma poitrine, me dit-elle, eſt toujours bien foible, mais elle ne ſera point affectée. Il faut me faire prendre tous les deux jours, le ſoir en me couchant, deux cuillerées de jus de rave.

La ſuite de ces deux ſéances fut employée à conſulter ma malade pour Mme. de ***, & pour pluſieurs autres malades qu'elle avoit touchés en différents temps. J'admirai l'exactitude avec laquelle cette fille ſe rappella toujours & ſans héſiter, les diverſes maladies, les remedes

qu'elle avoit ordonnés, les époques qu'elle avoit fixées pour chacun, & cela sans jamais varier, sans jamais prendre un malade pour l'autre; quoi que le nombre de ces malades fût considérable, qu'elle les eût touchés quelquefois à plusieurs semaines d'intervalle, & qu'elle eût cessé de les voir depuis long-temps. Cette mémoire prodigieuse, & cette présence d'esprit que je mis souvent à l'épreuve, & qui ne se démentit jamais, auroit suffi seule pour me convaincre; & dans une fille telle que j'ai peint ma malade, elle eût été bien plus inexplicable que toutes les merveilles même du somnambulisme.

Décembre 28 & 29.

Sur le point de se réveiller, le 29, ma malade me pria de la faire saigner au pied, deux jours après les sommeils qu'elle auroit pendant sa fausse pleurésie, c'est-à-dire, le 6 février.

J'abrege un journal déjà trop long peut-être, & qui ne présenteroit en ce moment rien de bien particulier, pour passer à l'événement intéressant qui m'avoit été annoncé, depuis six mois, pour le 22 janvier. Si jadis j'avois attendu avec impatience l'époque du 15 mai, si j'avois été curieux de voir s'effectuer à cette époque, une prédiction très-surprenante sans doute, mais dont enfin j'avois pu trouver le principe dans les seules opérations de l'instinct, com-

1786, Janvier 22.

bien ne devois-je pas être plus impatient encore
Janvier 22. d'en vérifier une d'un tout autre genre, *une prédiction* dont certainement le principe n'avoit point été dans ce même instinct au moment où ma malade la faisoit !

Je ne rappellerai point ici ce que cette fille m'avoit dit au mois d'août de la fausse pleurésie qu'elle devoit prendre le 22 janvier. Je dirai seulement que toutes les fois que je revins depuis à la charge sur ce sujet, elle vit toujours les mêmes choses ; elle me confirma toujours la même prédiction. Le 22 janvier, me disoit-elle encore dans sa crise du 29 septembre, le 22 janvier *je voudrai courir après quelqu'un que j'aurai manqué* ; je prendrai chaud & froid, & ma maladie commencera pour lors : mais je ne serai somnambule que le 28 ; & je le serai pendant huit jours, matin & soir. Ma malade ignoroit parfaitement cette prédiction ; elle n'étoit connue que de moi seul, & je n'avois eu garde de la répandre : mais on pense bien que je pris, dans le silence, toutes les précautions imaginables pour constater l'événement. Je chargeai deux personnes de confiance, & dont ma malade ne pouvoit se défier, de suivre exactement ce jour-là ses moindres démarches ; & moi-même, sans affectation, je l'observai avec le plus grand soin. Voici le précis de ce qui se passa.

Ma malade apprit, dans la matinée, qu'un de ses parents, habitant de la campagne, & qu'elle avoit intérêt de voir, avoit paru à la ville; qu'il venoit d'en partir, mais qu'il devoit à peine avoir passé la riviere. Espérant le rejoindre encore, elle courut après lui; & ne le trouvant plus, elle n'hésita pas à traverser la riviere. Elle suivit ses traces pendant quelque temps, mais inutilement, & jusqu'à ce qu'accablée de fatigue, elle fut contrainte enfin de revenir sur ses pas. Cette course l'avoit mise en sueur; il fallut repasser la riviere avec un temps très-froid; enfin elle rentra chez elle, à deux heures après-midi, pouvant à peine se soutenir. Janvier 22.

J'avois été informé exactement de tout ce qui venoit de se passer; & sans m'être montré, j'en avois été témoin moi-même en grande partie. Je ne voulus rien affecter cependant, & je ne reparus devant ma malade que vers cinq heures du soir : elle n'eut garde de me rendre compte de ce qu'elle avoit fait, & je ne lui en parlai pas non plus; mais je la trouvai fort oppressée. Ses couleurs étoient enflammées; elle avoit la peau brûlante, un grand mal de tête, & je lui trouvai un peu de fievre. Je ne parus point y faire beaucoup d'attention; & après l'avoir magnétisée seulement pendant quelques instants, je la quittai, en lui faisant

eſpérer que cette petite indiſpoſition n'auroit pas de ſuite.

Le lendemain j'appris qu'elle avoit paſſé une fort mauvaiſe nuit. La fievre & le mal de tête avoient augmenté ; l'oppreſſion continuoit, & la malade ſe plaignoit en outre de pluſieurs points très-douloureux, ſur-tout dans le côté, & qui lui donnoient beaucoup de difficulté à reſpirer. Tous ces ſymptômes continuerent les jours ſuivants, & je n'eus plus de doute que la maladie ne fût une fauſſe pleuréſie bien caractériſée. Quoique prévenu depuis long-temps de tout ce qui devoit arriver, j'avoue que je ne pus me défendre cependant de quelques mouvements d'inquiétude, en voyant ma malade en cet état. Je me repentis ſouvent d'avoir pouſſé l'épreuve auſſi loin ; quelquefois j'étois tenté de faire appeller le médecin ; mais enfin comptant ſur l'entier effet de la prédiction, je me déterminai à attendre les ſommeils qui devoient commencer le 28. Juſque-là je la magnétiſai chaque jour, & plus long-temps encore qu'à mon ordinaire ; mais je ne pus obtenir le ſomnambuliſme.

Ce ne fut que le matin du 28, que je parvins à mettre Mlle. N. en criſe. Ce ſommeil, celui de l'après-midi du même jour, & les deux ſommeils du lendemain, furent encore très-imparfaits & fort agités : ma malade ne

jouiſſoit plus alors de cette tranquillité qu'elle avoit eue dans ſes anciens ſommeils. Les criſes furent bien meilleures pendant les ſix jours ſuivants. Le premier quart d'heure étoit à la vérité un temps de ſouffrance, pendant lequel ma malade ſe trouvoit tellement oppreſſée qu'elle ne pouvoit parler; mais enſuite elle devenoit plus tranquille & reprenoit toute ſa clair-voyance.

Je ne rapporterai point ici ce qu'elle me dit pendant ces ſix jours. Ce qui l'occupoit dans ſes ſommeils du matin n'eſt point de nature à être publié : quant aux ſommeils du ſoir, ma malade vit très-diſtinctement la maladie qu'elle devoit avoir un jour; elle en vit l'époque préciſe, le genre & la durée, les cauſes éloignées & les ſymptômes prochains. Elle vit la maniere dont elle devroit alors ſe magnétiſer elle-même chaque jour, & ſe mettre en criſe magnétique, ſeule & ſans le ſecours d'un magnétiſeur étranger. Je tins une note exacte de tout ce qu'elle me dit à ce ſujet; je pris toutes les précautions néceſſaires pour que cette note pût lui parvenir quand il en ſeroit temps; & afin que cette note ne lui devînt pas inutile, je l'engageai, ſous d'autres prétextes, à apprendre à lire l'écriture à la main, & à écrire. Cette maladie étant encore dans l'avenir, il ſeroit ridicule de vouloir la détailler d'avance & la citer comme

un fait. Je ne doute pas qu'elle n'ait lieu à la lettre ; mais je n'ai pas l'indiscrétion d'exiger que d'autres le croient comme moi. D'ailleurs ma malade ignore l'époque & le genre de cette maladie ; elle doit l'ignorer, & c'est pour cela sur-tout qu'il y auroit de l'impudence à la publier.

Quoi qu'il en soit de ce fait qui pourra se vérifier un jour, du moins ne pouvois-je plus douter de la justesse de *la prédiction* qui m'avoit été faite six mois auparavant ; & la fausse pleurésie venoit encore servir de preuve à l'accident prévu pour le 10 juillet. Ces deux prédictions me sembloient être très-différentes des anciennes pressensations. Celles-ci portant sur des effets physiques dont les causes étoient préexistantes chez ma malade, j'avois pu les expliquer par le méchanisme, opérant sur l'état physique à venir, d'après la sensation de l'état actuel. Mais ici il y avoit quelque chose de plus ; & la chûte de cheval, ni la course du 22 janvier n'ayant aucune cause actuelle & physique chez ma malade, elle n'avoit pu de la même maniere prévoir ces deux accidents, ou du moins le moral sembloit avoir eu la plus grande influence dans ces prédictions. Je répugnois néanmoins beaucoup à regarder nos somnambules comme de vrais prophetes, comme des êtres inspirés & entiérement dégagés de la

matiere. Je cherchai donc s'il ne feroit pas poffible d'expliquer ce fait étonnant fans fortir des principes que j'avois cru être les plus raifonnables, & fans m'élever trop au-deffus de la fphere de notre intelligence.

Je n'ai garde de rappeller ici tous les raifonnements que je fis à ce fujet. Des fpéculations fur l'effence de l'ame, fur la nature de fes opérations, fur l'harmonie de l'univers moral, &c.; de pareilles fpéculations toujours vaines, fouvent dangereufes, feroient ici infiniment déplacées. Elles ne furent jamais de mon goût; & fi je me trouve en quelque forte engagé comme malgré moi à les oppofer à d'autres raifonnements qui me paroiffent encore plus étonnants, qu'on me permette du moins de les indiquer feulement d'une maniere fommaire, & comme une extenfion à ce que j'ai déjà avancé dans l'effai fur la théorie; opinion au refte que j'ai propofée comme me paroiffant probable, mais fans la moindre prétention à la faire adopter.

J'ai dit dans l'effai, que le fomnambulifme magnétique nous découvre dans l'homme trois portions très-diftinctes : l'ame, le corps proprement dit, ou la matiere inerte; & l'homme intérieur, ou, fi l'on peut parler ainfi, l'ame matérielle.

Quelle que foit la nature de l'ame, il eft

certain qu'en cette vie nous ne pouvons la concevoir comme étant entiérement dégagée du corps ; elle l'anime, elle lui donne la vie, & à son tour, elle reçoit de lui les impressions que lui-même a reçues du dehors. En vain chercherions-nous à connoître comment se fait cette communication réciproque : pour déterminer ce comment, il faudroit pouvoir établir un rapport entre l'ame & la matiere ; & ce rapport est pour nous incommensurable.

Mais il n'est pas nécessaire de savoir comment l'ame & le corps ont entr'eux une communication & une influence réciproques, pour être assuré que cette influence existe, & qu'elle existe nécessairement tout le temps que l'ame est unie au corps. Ce qui se passe chez le somnambule magnétique, nous porte à croire qu'elle s'opere au moyen d'un intermédiaire que j'ai appellé *sens intérieur*, sens pénétrant intimement la masse entiere de la machine : être mixte, non pas dans son essence, (il seroit ame ou bien il seroit corps) mais mixte dans ses opérations; lequel affecté en même temps du moral & du physique, peut être considéré comme l'agent, *l'expression*, si l'on veut, de *l'instinct moral.* De là on peut conclure que, si dans l'univers moral il existe une harmonie universelle & préétablie, à laquelle toutes les substances immatérielles doivent concourir essen-

tiellement & par inſtinct, comme toutes les parties de la matiere concourrent par leur inſtinct propre à l'harmonie de l'univers phyſique, le ſens intérieur de l'homme, ſollicité à la fois par les deux inſtincts, doit obéir à celui qui, pour le moment, ſe trouve ſupérieur; que ſi les ſens extérieurs prennent le deſſus, le ſens intérieur ſoumis pour lors à leur action, à laquelle l'ame ne réagira plus ſuffiſamment, ſe rapprochera davantage de l'inſtinct animal; & que ſi l'ame au contraire prend la ſupériorité ſur la matiere, l'inſtinct s'approchera davantage du moral.

Si l'ame en cette vie pouvoit être entiérement dégagée du corps; ſi elle pouvoit ſe ſouſtraire d'une maniere abſolue à l'impreſſion des ſens, jouiſſant alors de toute ſa ſupériorité, il n'eſt pas douteux qu'elle ne dominât pleinement ſur toute la matiere. Les temps & les diſtances n'étant que des quantités relatives, des attributs de la matiere, l'ame entiérement affranchie de ſes loix, embraſſeroit à la fois le temps & l'eſpace. Ce principe eſt la baſe du ſyſtême qu'ont adopté quelques magnétiſeurs. Le ſomnambuliſme, ont-ils dit, eſt la vie de l'ame & la mort abſolue du corps. Mais ce dégagement total peut-il ſe concevoir? Et tant que l'ame en cette vie eſt enchaînée avec le corps, peut-on admettre qu'elle ne ſoit

ſoumiſe plus ou moins à ſes influences ? Peut-on enfin ſuppoſer une ſéparation abſolue ?

Chez le ſomnambule magnétique, les ſens extérieurs étant ſuſpendus, leur action propre devenant nulle en quelque ſorte, & ces ſens n'agiſſant plus au dehors que comme une extenſion du ſens intérieur, l'ame doit bien reprendre en partie & exercer ſa ſupériorité : l'homme intérieur étant d'autant moins ſoumis à l'action de la matiere, il doit participer d'autant plus aux propriétés eſſentielles à l'ame, & cela en raiſon du plus ou du moins de perfection du ſomnambuliſme. Mais tant que ſon ame eſt unie à ſon corps, il ne peut jouir de ces propriétés dans toute leur étendue : il peut bien dominer les opérations de la matiere ; les temps & les diſtances diſparoiſſant en partie devant lui, il peut appercevoir dans l'avenir les *poſſibilités phyſiques* : mais cette vue ſera toujours partielle & finie. Il verra avec les yeux de l'ame, mais ce ſera toujours dans l'horiſon de la matiere : le tableau phyſique des poſſibilités à venir ſera pour lui un enſemble confus, il n'en diſtinguera les détails qu'à des diſtances limitées, & encore faudra-t-il qu'une cauſe quelconque y détermine de préférence ſon attention.

L'aigle, planant à de grandes hauteurs, découvre un horiſon vaſte, mais fini : il apperçoit

ſous le même point de vue, une étendue conſidérable, mais bornée dans la ſphere qu'il n'a pu quitter; il voit néanmoins, & d'un ſeul coup-d'œil, la journée entiere du voyageur; il le voit partir, & il découvre en même temps le but dont il eſt encore éloigné, & qu'il n'atteindra que pas à pas. Si quelques raiſons le déterminent à dévancer la marche de ce voyageur, il prévoira tous les détours qu'il aura à faire dans ſa route, à en juger du moins par la direction qu'il lui aura vu prendre. Il verra qu'à tel point, à telle époque de ſa marche, cet homme rencontrera tel ou tel obſtacle, qu'il ſe croiſera avec un ſecond voyageur qu'il a vu partir d'un autre point, & dont le premier ne peut avoir encore aucune connoiſſance. Mais cet aigle ne verra pas de même qu'un orage doit s'élever, & que le voyageur ſera écraſé par la foudre, au moment où il auroit dû probablement rencontrer l'obſtacle. Il ne verra pas que cet homme, dont toutes les démarches annoncent le déſir qu'il a d'arriver au but, changera de réſolution tout d'un coup; qu'il retournera ſur ſes pas; qu'il s'écartera de la route qu'il avoit d'abord priſe; qu'il s'arrêtera auprès de l'obſtacle au lieu de le franchir, &c.; & qu'ainſi il n'atteindra jamais le but, ou qu'il l'atteindra plus tard qu'il n'auroit dû le faire.

L'ame plane comme l'aigle, pendant le ſom-

meil des ſens extérieurs. Dominant alors ſur les opérations de la matiere, elle embraſſe d'un coup-d'œil toutes les poſſibilités phyſiques, que dans l'état de veille elle n'eût parcourues que ſucceſſivement : mais ſa vue eſt toujours bornée dans la ſphere des ſens dont elle n'a pu ſe dégager entiérement. Si quelques motifs viennent déterminer plus particuliérement ſon attention vers une des portions de l'enſemble, elle voit alors cette portion dans le plus grand détail, tandis que le reſte du tableau devient vague & confus. Elle voit à la fois tout les points de la route que ſon corps a embraſſée : elle apperçoit tous les obſtacles qu'il rencontrera ſur cette route ; elle en découvre les temps & les lieux comme s'ils étoient préſents ; & même, ſi le but n'eſt point trop éloigné, elle voit auſſi ce but. Elle peut dire enfin que ſi ſon corps perſiſte à ſuivre la route qu'il a priſe, s'il continue à marcher du pas qui lui convient & qu'il a affecté, s'il ne rencontre pas d'autres obſtacles que ceux qui tiennent néceſſairement au chemin qu'il a choiſi & qu'elle apperçoit, s'il franchit enfin ces obſtacles comme il eſt à préſumer qu'il le fera, & de la maniere que ſa prévoyance & ſon inſtinct le lui indiquent, il arrivera en tel temps au but déterminé.

Mais cette ame ne verra pas mieux que l'aigle, tous les changements qui pourront

arriver dans l'état des choſes; changements dépendants de cauſes phyſiques, qui n'entroient point & qui n'avoient pu entrer dans la compoſition du tableau ; changements réſultants de cauſes morales qu'elle n'a pu prévoir. Cette ame qui, par ſon eſſence, domine la matiere, n'eſt pas auſſi ſupérieure à elle-même, & il faudroit qu'elle le fût pour pouvoir ſaiſir d'un coup-d'œil toutes ſes propres opérations. C'eſt pour cela que l'ame du ſomnambule, qui voit dans l'avenir toutes les actions de ſon corps comme des poſſibilités formant l'enſemble du tableau, ne verra pas de même les actions *néceſſaires*. Celles-ci dépendant de la détermination de ſa volonté ou de la volonté des autres ames, & cette détermination étant un attribut propre & eſſentiel à l'ame, elle ne peut être ſoumiſe d'une maniere poſitive à ſa prévoyance. C'eſt cette détermination de la volonté qui conſtitue vraiment le moral d'une action ; & en ce ſens on a tort d'appeller *prédiction morale* ce qui n'eſt qu'un apperçu du tableau général des poſſibilités phyſiques, & tout au plus une préſomption des poſſibilités morales.

La Dlle. N. voyoit, le 10 mai, que deux mois après, elle auroit envie de monter à cheval ; elle appercevoit du même coup-d'œil, l'occaſion & les ſuites de cette courſe : mais elle ne voyoit pas ſi elle la feroit certainement

néceſſairement ; & elle le voyoit ſi peu, qu'elle m'indiquoit au même inſtant ce qui lui arriveroit dans le cas où cette courſe n'auroit pas lieu. — Si je monte à cheval, diſoit-elle, je ferai une chûte, j'aurai une perte, & mes regles ſeront ſupprimées pour long-temps : ſi je n'y monte pas, mes regles paroîtront le 28. — J'empêchai la courſe, & les regles parurent en effet le 28.

Cet apperçu eût été vraiment une prédiction morale, ſi la Dlle. N. avoit prévu d'une maniere certaine, que je voudrois, ou que je ne voudrois pas la laiſſer monter à cheval : mais c'étoit ce qu'elle ne pouvoit pas faire, parce que ſon ame n'étant point ſupérieure à la mienne, la détermination de ma volonté étoit abſolument hors de ſa portée. Pour être vraiment un *prophete*, comme quelques-uns appellent nos ſomnambules, il auroit fallu que cette fille me dît poſitivement que je voudrois la laiſſer aller ce jour-là ; ou bien que la veille quelqu'un n'auroit pas la volonté de lui tirer un coup de piſtolet, &c. Dieu, ſupérieur à nos ames, comme celles-ci le ſont à la matiere, domine ſans doute ſur leurs opérations, il prévoit, il embraſſe d'un coup-d'œil toutes nos actions néceſſaires ; & conſéquemment, il a pu quelquefois faire lire dans l'avenir à ſes prophetes, non pas ſeulement les événements

poſſibles,

poſſibles, mais encore les événements néceſſaires. Nos prétendus prophetes ſont loin de pouvoir en faire autant.

Ce nom que certains plaiſants ont donné par dériſion à nos ſomnambules, quelques magnétiſeurs le leur ont donné de bonne foi; ou du moins frappés de tant de merveilles inconcevables, trouvant à chaque pas leurs malades ſi fort élevés au-deſſus des hommes ordinaires, ils n'ont pas balancé à les regarder comme des hommes inſpirés, comme des êtres purement intellectuels, & totalement dégagés de la matiere. Dès-lors ils leur ont attribué des connoiſſances ſans bornes, & ils n'ont pas craint de les queſtionner ſur les points les plus relevés de morale & de métaphyſique. Qu'eſt-il arrivé? Ces ſomnambules, élevés hors de leur ſphere, & tranſ[illegible] dans un monde intellectuel qu'ils ne pouvoient connoître, ont entaſſé dans leurs réponſes la multitude de principes, de préjugés, d'opinions, d'idées acquiſes dont ils avoient été précédemment imbus. Leurs raiſonnements, en matiere de religion & de morale, n'ont été, comme ils ne pouvoient l'être, que des combinaiſons plus ou moins raiſonnées des idées qu'ils avoient reçues dans leur enfance, & ces réponſes ont paru des oracles infaillibles à leurs magnétiſeurs.

Je ſuis bien éloigné de vouloir critiquer ici ces magnétiſeurs. La plupart d'entr'eux, infiniment précieux par l'étendue de leurs connoiſſances, plus eſtimables encore par le déſir dont ils ſont enflammés de faire ſervir ces connoiſſances au bonheur de leurs ſemblables, ſont beaucoup de bien ; & en cela ils ont des droits à notre reconnoiſſance. La pureté de leurs vues les met d'ailleurs à l'abri de la critique. Mais ſi ces magnétiſeurs n'operent pas de plus grands effets que les autres ; ſi toute la difficulté ne conſiſte que dans la maniere morale ou phyſique dont ces effets s'operent, qu'importe au fond cette diſpute de mots ? Diſpute interminable, je dirois même nuiſible ; car enfin, ſi les effets ſont phyſiques, à quoi bon leur chercher une cauſe ſurnaturelle & purement morale ? N'eſt-il pas à craindre que le temps employé à ces vaines ſpéculations ne ſoit un temps perdu pour les progrès du magnétiſme ; & comment cet édifice pourra-t-il jamais s'élever, ſi l'on en poſe les fondements ſur une baſe inacceſſible ?

Je répéterai ce que j'ai déjà obſervé à ces magnétiſeurs. L'abus qu'on a fait, ſelon moi, du ſomnambuliſme magnétique, cet abus que les gens les plus ſenſés & les plus froids n'ont pu s'empêcher de regarder comme un effet de

l'enthouſiaſme le plus exalté, eſt bien plus propre à rebuter les eſprits, qu'à les convaincre. Le ſomnambuliſme, pris ſous le point de vue le plus ſimple, étoit déjà ſi étonnant, ſi merveilleux; & on a voulu le rendre incroyable. Ce ne ſont point des miracles, des prophéties que cherche un homme de bonne foi qui déſire de s'inſtruire, & qui veut connoître le magnétiſme; ce ſont des guériſons; & tant que ces guériſons ne lui ſeront préſentées que comme les effets d'une cauſe purement morale & au-deſſus de ſon intelligence, elles l'étonneront, mais aſſurément elles ne l'éclaireront pas. Que penſera-t-il, par exemple, d'un fait que j'ai déjà indiqué quelque part, fait très-avéré & que je rappelle entre tant d'autres du même genre?

Un malade catholique eſt ſomnambule au baquet; il y voit une femme incrédule; il lui fait une vive exhortation; mais ne la trouvant pas encore diſpoſée à le croire, il lui offre hardiment un ſigne de ſa viſion. — Mettez, lui dit-il, votre pouce ſur mon bras; quand vous le retirerez, j'aurai ſur le bras une croix rouge bien gravée. L'épreuve eſt faite, & l'on trouve le ſtigmate bien marqué.

Le même ſomnambule voyant approcher un proteſtant, fait pendant demi-heure, &

comme par inſpiration, un diſcours ſi véhément ſur la confeſſion, que le proteſtant, touché & fondant en larmes, ſort en frappant ſa poitrine. Rien de plus édifiant ſans doute, mais auſſi rien de plus révoltant pour l'obſervateur ſage & de ſang-froid, qui cherchant à ſuivre dans le ſomnambuliſme magnétique, l'accident d'une maladie corporelle, n'y trouve plus que les accès d'une maladie de l'eſprit.

Le Muſulman malade ne pourra-t-il donc devenir ſomnambule? Ou, ſi vous parvenez à le mettre en cet état, ſera-t-il marqué au bras d'un croiſſant? Prêchera-t-il auſſi ſur la confeſſion? Et de quel œil le magnétiſeur Juif verroit-il paroître la croix ſur le bras de ſon malade en criſe? Votre ſomnambule voit à ſa droite les anges bienfaiſants, ſous la forme d'une vapeur blanche; tandis que les mauvais anges, placés à ſa gauche, cherchent à le détourner de ſa route, & à l'attirer en bas. Mais ce Sauvage, ce Caraïbe verra-t-il auſſi de bons & de mauvais anges? Ou bien ne pourra-t-il jamais devenir ſomnambule?

Eſt-ce ici qu'il doit être queſtion de la religion? Le ſomnambuliſme, encore une fois, eſt un état phyſique, une maladie du corps, ou du moins il eſt l'accident d'une maladie. L'homme, à la vérité, devient en cet état ſu-

périeur en quelque ſorte à lui-même, & il jouit d'autant plus de toutes les facultés de ſon ame, qu'elles ſont moins affoiblies par le concours de la matiere, & que celles de ſon corps ſont moins en activité : mais il n'en jouit pas pleinement pour cela ; la ſéparation ne peut être abſolue ; & quand elle le ſeroit, l'ame deviendroient-elle encore ſupérieure à elle-même ?

Mettons à profit la clair-voyance du ſomnambule, en la faiſant ſervir au ſoulagement & à la conſervation de l'individu. Ne l'écoutons même qu'avec précaution & lorſque nous ſerons bien aſſurés que le malade eſt dans un vrai ſomnambuliſme, & que nous n'avons rien fait pour l'induire en erreur ; car un ſomnambule imparfait peut ſe tromper ſouvent, comme auſſi plus il eſt parfait, plus il a de diſpoſitions à s'identifier en quelque ſorte avec ſon magnétiſeur, & à devenir ſon écho. Ne lui faiſons jamais de ces queſtions oiſeuſes, ou de ſimple curioſité, qui le fatigueroient à coup ſûr. Enfin, ne provoquons en lui que l'inſtinct ſeul qui ne peut le tromper, & nous pourrons ſuivre ſans crainte toutes ſes indications. Mais ſi nous voulons le faire ſortir des bornes du phyſique, n'attendons de lui que ſes rêveries, ou quelquefois nos propres idées.

En voilà aſſez, & beaucoup trop ſans doute, ſur un ſujet que je n'ai traité qu'à regret. Je le répete : je n'ai point prétendu établir une diſcuſſion qui, de ſa nature, ſeroit interminable. Plein d'admiration au contraire pour ces hommes eſtimables qui faits, par leur génie, pour s'élever au-deſſus des autres hommes, m'ont reproché de demeurer mal-à-propos enfoncé au ſein de la matiere, j'ai dû leur propoſer mes doutes ; j'ai dû leur expoſer mon opinion & mes motifs. Je puis être dans l'erreur ; mais ils rendront du moins juſtice au déſir ſincere que j'aurois d'être éclairé. Ignorant les principes ſur leſquels ils ſe fondent, je n'ai point eû l'imprudence de nier : je ne nie jamais ce que je ne connois pas ; mais il étoit naturel de douter & de le dire Si le doute eſt la clef des ſciences, n'eſt-ce pas ici ſur-tout qu'il eſt néceſſaire ? Il n'a pas tenu à moi de paſſer du doute à la conviction. Peu content d'avoir fait bien, je ſoupirois après les moyens de faire mieux : je l'avois dit de bonne foi dans l'Eſſai ; je n'ai ceſſé de le dire depuis, & je le répete encore. Puiſſe cette volonté ferme & ſincere me procurer enfin les lumieres qui m'ont manqué juſqu'à préſent.

Au reſte, quelles que ſoient nos opinions, nous ne devons point oublier qu'ici ce ſont les

faits fur-tout qu'il nous importe de recueillir, & que le magnétifme ne s'établira folidement que fur des faits. Convaincu de cette vérité, je me fuis attaché principalement à rapporter ceux dont j'avois été témoin; & quelle que foit la maniere dont j'ai tâché de les expliquer, je puis du moins affurer que je les ai rendus avec l'exactitude la plus fcrupuleufe. Déjà même, & depuis la publication de l'Effai fur la Théorie, la plupart de ces faits ont été répétés par plufieurs magnétifeurs curieux de les vérifier; & j'ai vu avec la plus grande fatisfaction, dans les relations qu'ils ont bien voulu m'adreffer, que tous leurs réfultats s'étoient trouvés prefque entiérement conformes aux miens. Cet accord entre différents fomnambules qui n'avoient pu concerter leurs réponfes, en juftifiant l'exactitude des premieres expériences, me paroît être en même temps un préjugé bien fort en faveur des principes que j'avois avancés.

On a vu avec quel empreffement les fomnambules de Strasbourg adopterent l'idée que m'avoit donnée la Dlle. N., d'établir la communication, par le moyen du verre, avec des malades éloignés; & que ce moyen, ignoré jufqu'alors, fut depuis employé avec le plus grand fuccès.

La fomnambule du Bauffet, près de Tou-

fon, a vu le fluide de la maniere dont la Dlle. N. l'avoit dépeint. D'autres fomnambules, à Befançon, à Strasbourg, &c. l'ont vu de même, & ils ont éprouvé les mêmes effets à la vue de l'or, du cuivre, de l'argent, à l'approche du verre, &c. En vain diroit-on que d'autres fomnambules vont voir le fluide d'une couleur toute différente, & qu'ils le verront fucceffivement de toutes les manieres dont leurs magnétifeurs voudront fortement le leur faire voir. Que prouveroit-on par-là, finon la dépendance dont je crois avoir expliqué le mécanifme dans l'Effai, & au moyen de laquelle le vrai fomnambule obéit à la feule volonté de l'homme qui fe trouve être en harmonie parfaite avec lui? Car on ne prétendra pas dire, que le malade qui peut, d'un inftant à l'autre, voir le même objet fous deux ou plufieurs formes tout oppofées, ne le voit réellement fous aucune.

Perfonne n'eft plus convaincu que moi de l'action qu'a fur le malade, la volonté de fon magnétifeur. On peut voir ce que j'en ai dit dans l'Effai fur la Théorie, & la maniere dont j'ai conçu que cette caufe puiffante peut augmenter l'action phyfique dans le magnétifme. Je ne fuis donc point étonné, quand je vois un fomnambule parfait, obéir d'une maniere paf-

five à la volonté de son magnétiseur. Mais ce que je n'ai pu concevoir jusqu'à présent, c'est que cette volonté prise au moral, agisse seule dans le magnétisme ; c'est que sans le secours d'aucun intermédiaire physique, elle puisse opérer des effets sensibles sur un individu quelconque. Nous voyons tous les jours des malades devenir somnambules au baquet, sans qu'aucun magnétiseur s'occupe d'eux ; sans que personne songe à les mettre dans un état que plusieurs de ces malades ne connoissent point ; & pour lequel certains ont même de la répugnance. Quelle est la volonté qui opere en ces cas-là ? Les somnambules de M. Mallouin, que j'ai cités dans l'Essai, la somnambule de Montpellier, de laquelle M. de Sauvages nous rapporte l'histoire, tant d'autres somnambules pareils que la nature seule a mis quelquefois en cet état, dans certaines circonstances de leurs maladies, quelle étoit donc la volonté qui agissoit sur eux ? Et si dans quelques cas particuliers, le somnambulisme a pu être produit par une circulation irréguliere, suite d'un dérangement intérieur, pourquoi donc aujourd'hui chercherions-nous à des effets semblables, une cause toute différente, une cause inconcevable & prise dans le moral ? Chez les malades de M. Mallouin, la nature seule avoit

pu opérer la crise salutaire du somnambulisme : nous aidons la nature chez les nôtres ; mais l'effet intérieur doit se produire de la même maniere & par le moyen du même agent. Un estomac fort & vigoureux se débarrasse de lui-même par le vomissement ; il faut de l'émétique pour aider un estomac plus foible ou moins bien disposé : mais dans les deux cas, le vomissement est également l'effet de la surcharge de l'estomac, & de l'organisation propre de ce viscere qui est toujours disposé à jeter au dehors ce qui le fatigue. Je pourrois demander encore, si c'est par le pouvoir de la volonté que nombre de malades, au lieu de devenir somnambules, comme leurs magnétiseurs le désireroient, prennent d'autres crises tout opposées ? Pourquoi encore a-t-on vu quelquefois le magnétiseur devenir somnambule en magnétisant son malade, & se trouver lui-même le magnétisé ? (*g*) &c. &c. &c.

(*g*) J'ai connu deux femmes, dont l'une, saine & bien portante, magnétisoit l'autre, malade depuis deux ans. Ces deux femmes ne connoissoient encore le somnambulisme que de nom, & bien imparfaitement. La magnétiseuse devint somnambule ; & dans cet état, elle vit très-bien l'intérieur de sa malade, & lui donna de fort bons conseils.

On a vu dans ce journal, à la séance du 23 avril,

J'ai rapporté comment la petite épileptique, somnambule au traitement de Toulon, avoit lu une page entiere d'un livre qu'on avoit appliqué à dessein sur le creux de son estomac, sans que ni elle ni son magnétiseur fussent prévenus de l'épreuve qu'on vouloit faire, sans qu'ils connussent même le titre du livre. Une particularité qui mérite d'être observée, c'est que cette petite paysanne, avant de lire, avoit commencé d'elle-même par relever les deux bouts d'un mouchoir de soie, qui, se croisant sur son estomac, se trouvoient engagés entre le livre & le plexus solaire.

Ce fait, bien constaté & certifié par trente témoins dignes de foi, suffisoit, ce me semble, pour prouver la vérité de ce que j'avois avancé d'après mes propres expériences : que la vision, chez le somnambule, se fait par tout son corps, mais principalement par le plexus de l'estomac. Une autre somnambule en donnoit dans le même temps, à Besançon, une nouvelle preuve. On avoit placé sur le creux de son estomac une

---

que mon ami, ayant voulu magnétiser madame son épouse, se trouva lui-même magnétisé, & qu'il eut pendant vingt-quatre heures une crise très-violente dont il ne soupçonnoit point la cause. Le même fait se présente souvent sous différentes formes.

montre d'or. Après s'être récriée ſur le brillant du fluide qui traverſoit la montre, elle en compta très-exactement tous les rouages. On changea de montre pluſieurs fois, & le compte toujours différent, fut toujours exact. On gliſſa entre la boîte & le mouvement de l'une de ces montres, un petit morceau de papier coupé en rond : la malade n'avoit pu s'en appercevoir ; ſon magnétiſeur ne s'en doutoit pas : elle compta les roues de la montre, comme elle avoit fait la premiere fois ; mais elle vit de plus quelque choſe de blanc, & de la forme *d'une piece de ſix ſous*, qu'elle ne put déſigner autrement que par cette comparaiſon. Comment après de tels faits, pourroit-on douter que le ſomnambule magnétique ne voie réellement par le plexus ſolaire ? Et ſi c'eſt encore par là principalement que le ſomnambule entend ; comme je m'en ſuis aſſuré nombre de fois, n'ai-je pas été fondé à dire dans l'Eſſai, que le ſens intérieur développé par la ſuſpenſion des ſens extérieurs chez le ſomnambule, eſt un ſens généralement répandu dans la maſſe entiere de ſes nerfs, un ſens intime, pénétrant ; un toucher intérieur dont le ſiege eſt au plexus ſolaire, & dont le toucher, proprement dit, n'eſt qu'une extenſion.

Ce ne ſeroit pas me faire une objection, que

de me dire qu'un ſomnambule peut voir par toute autre partie de ſon corps. Loin de le nier, je l'ai dit moi-même pluſieurs fois. Je n'ai point attribué la viſion excluſivement au plexus ſtomacal ; j'ai dit ſeulement que ce plexus eſt au toucher intérieur, ce que le cerveau eſt aux ſens extérieurs. Un homme qui aura le cerveau entrepris, ne ſentira pas la plaie qu'il a au talon ; & cette douleur locale ſe fera ſentir du moment que le cerveau ſe dégagera. Le cerveau eſt donc réellement le ſiege de toutes nos ſenſations. C'eſt dans le même ſens que j'ai dit que le plexus ſolaire eſt le ſiege de toutes les affections du ſens interne, le principal organe de ce ſens.

Il eſt temps de terminer ce journal. La Dlle. N. ceſſa de tomber en criſe le 4 février dernier. Je la fis ſaigner au pied le 6, ainſi qu'elle ſe l'étoit ordonné dans ſa criſe du 29 décembre ; & peu de jours après, elle fut parfaitement guérie de ſa fauſſe pleuréſie. Depuis cette époque juſqu'à préſent, (mai 1786) elle a conſtamment joui de la meilleure ſanté. Cette guériſon frappante pour ceux ſur-tout qui avoient vu la Dlle. N. dans la ſituation déplorable où elle ſe trouvoit lorſque j'entrepris ſon traitement, ſuffiroit ſeule pour faire l'apologie du magnétiſme ; & je la donnerois en

preuve, si le magnétisme avoit besoin d'apologie auprès des gens désintéressés qui ont voulu de bonne foi en voir les effets, & si les preuves les plus convaincantes étoient capables de l'emporter jamais sur l'incrédulité de mauvaise foi.

Ces preuves se multiplient chaque jour, & il est actuellement peu de villes dans le royaume, où le somnambulisme magnétique ne soit connu, où cet état si précieux, & dont nous devons les premieres notions à l'estimable auteur des journaux de Busancy, n'ait opéré déjà plusieurs cures assez frappantes, sinon pour convaincre, du moins pour faire taire cette espece d'incrédules. Puissent les magnétiseurs qui les ont opérées, les faire servir encore à l'instruction de tous ceux qui courent la même carriere! Puissent-ils, en publiant leurs travaux & leurs succès, étendre nos connoissances, & perfectionner nos moyens!

FIN.